

GRATUIT - ISSN 2267-0785

Histomag

39-45

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - NUMERO H.S. N°8

Hors-Série Spécial **BERLIN**



ISSN 2267-0785 0,00 €



9 772267 078009



Hôtel Adlon, au cœur de Berlin, à proximité de la porte de Brandebourg. En 1945 l'un des derniers bastions de résistance, on voit sur la photo du haut que l'ensemble du rez-de-chaussée est muré. Photo de juillet 45, la

propagande soviétique est déjà en place. Situé dans le secteur Est de la ville il restera à l'état de ruines plus d'une dizaine d'années avant de redevenir le palace de la capitale.



NUMERO SPECIAL BERLIN

Editorial

Berlin, année zéro.

Il y a soixante-quinze ans débutait la bataille d'anéantissement de Berlin, érigée en *Festung*. L'encerclement de la capitale du Reich débute le 20 avril 1945. Au même moment, les hauts dignitaires du régime nazi à l'agonie sont rassemblés dans le *Führerbunker* pour célébrer l'anniversaire d'Adolf HITLER. Enfermé dans son complexe souterrain de la Chancellerie, il dirige la dernière bataille alors que la situation se dégrade d'heure en heure. Le 30 avril, le Führer se donne la mort en compagnie d'Eva Braun. Pour les derniers survivants des combats, une seule préoccupation, quitter Berlin et éviter la capture par l'armée rouge. Le 2 mai, le drapeau soviétique est hissé sur le toit du Reichstag.

Ce hors-série d'Histomag propose de passer en revue les monuments et bâtiments de la capitale du IIIème Reich devenue un champ de ruines. Les clichés permettent de constater l'étendue des dégâts laissés par les bombardements et les combats. Notre ami Patrick Fleuridas a effectué un formidable travail de recherches qu'il met à votre disposition. Avant de lui laisser présenter ce hors-série qu'il a mené à bout de bras, il m'est difficile de ne pas évoquer la pandémie de Covid-19 qui nous afflige à l'heure actuelle. Ce danger planétaire sera vaincu par les efforts unis de la communauté scientifique internationale. Encore une fois, l'humanité saura mettre en commun toutes ses forces vives pour venir à bout de ce fléau.

ALEXANDRE SANGUEDOLCE

Rédacteur-en-chef

Sommaire

1 : La gare Anhalter.....	Page 4
2 : Oberbaumbrücke.....	Page 13
3 : La porte de Brandebourg.....	Page 17
4 : Le Reichstag.....	Page 26
5 : Bombardements aériens : mythes et réalités.....	Page 32
6 : Le mémorial soviétique du Tiergarten.....	Page 37
7 : Le camp de Orianenbourg-Sachsenhausen.....	Page 41
8 : Le partage difficile de l'ancienne capitale.....	Page 48
9 : Pénuries et marché noir, Berlin affamé.....	Page 53
10 : Trümmerfrauen, les femmes des décombres.....	Page. 61
11 : Octobre 1961, Berlin au bord du gouffre.....	Page 64
12 : Les enfants et le Mur.....	Page 67
13 : Germania la nouvelle capitale du monde.....	Page 72
14 : Quand les Américains creusaient à l'est. Opération gold.....	Page 75
15 : Neue Wache, la nouvelle garde	Page 82
16 : La bibliothèque du forum.....	Page 86

1: La gare Anhalter

Avant-propos :

De toutes les gares berlinoises, *Anhalter Bahnhof* est sans doute celle qui fut la plus marquée par l'histoire récente. Construite sous le règne de l'empereur Guillaume II dans un Deuxième Reich qui atteint son apogée à la fin du XIXème siècle, elle ne sera plus qu'une ruine en 1945 et l'un des symboles de la rupture entre l'Est et l'Ouest quand en 1952, suite indirecte des événements à Berlin-Est, avec la révolte ouvrière, puis l'année suivante avec l'arrêt définitif du trafic.

Une construction de prestige :

Située presque au centre de Berlin, au sud de la *Potsdamer Platz* dans le quartier de *Kreuzberg*, la modeste gare construite entre 1839 et 1841, plusieurs fois agrandie, va faire place à un édifice de prestige digne de la puissance impériale. Le projet est confié au célèbre architecte *Franz Eyrich Schwechten* (1841-1924) estimé par ses pairs et surtout par l'Empereur qui lui commandera plusieurs chantiers importants. Il va travailler avec l'ingénieur polytechnicien *Heinrich Seidel* (1842-1906) spécialiste des structures métalliques.

Le chantier débute en 1865 avec la destruction de l'ancienne gare. Le projet est important pour l'époque et surtout innovant avec l'utilisation de structures métalliques de grandes portées ainsi qu'une immense verrière. L'idée est aussi de regrouper tous les services en un même lieu : voyageurs, administration ferroviaire, gestion du réseau.

L'inauguration a lieu le 15 juin 1880 en présence de l'Empereur Guillaume I^{er} et du Chancelier Otto von Bismack. Sa verrière centrale mesure 171 mètres de long sur 62 mètres de large, soit une surface vitrée de 10.600 m² : c'est un exploit pour l'époque.

L'absence de grandes constructions autour de la gare accentue encore son imposante présence

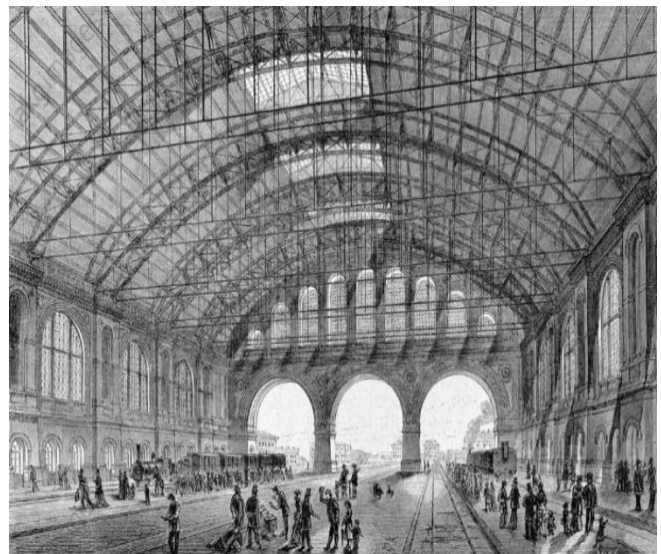
La haute et large façade dans le style impérial imposant de l'époque, ornée de statues est bordée des bâtiments administratifs et de services. *Anhalter Bahnhof* va être pour de nombreuses années, la plus grande gare d'Europe. C'est aussi un lieu d'apparat et de réception des visiteurs de marque étrangers. Il s'agit de les d'impressionner dès leur arrivée à Berlin. Pendant des années, empereurs, monarques, personnages importants pour l'Empire, diplomates de haut rang, amis

d'aujourd'hui et peut-être ennemis de demain, arrivent à Berlin par Anhalter.



Construction de la gare : mise en place de la structure métallique de la verrière.

Ludwig Brunow chargé de la décoration, agrément de deux allégories, symbolisant le jour et la nuit, placées de chaque côté de l'horloge centrale sur la façade principale. Il est également en charge des nombreuses décorations intérieures.



Gravure de l'intérieure la gare en 1880 juste après son inauguration.



La façade d'entrée l'extrémité de la verrière. C'est la plus grande gare d'Europe.

Le IIIème Reich :

Après l'arrivée des nazis au pouvoir, de grands travaux commencent à Berlin dans le domaine ferroviaire. Les huit plus grandes gares de la capitale sont des terminus, tête de ligne vers toutes les directions du pays. Le projet est de relier certaines d'entre-elles. *Anhalterbahnhof* en fait partie. Pour cela d'importants travaux souterrains sont programmés et exécutés en partie, sans achèvement complet du projet. Le 9 octobre 1939 le tunnel nord-sud entre les gares de *Humboldthain* et d'*Unter den Linden* (aujourd'hui *Brandenburger Tor*) est prolongé vers le sud jusqu'à la gare de *Großgörschenstraße* (actuellement gare de *Yorckstraße*) en passant par la nouvelle gare souterraine creusée à proximité de *Anhalterbahnhof*. Une deuxième branche du tunnel est ouverte le 5 novembre suivant en direction de la *Papestraße* (actuellement *Berlin Südkreuz*). Le 19 décembre 1940, la gare souterraine est reliée à celle des grandes lignes.

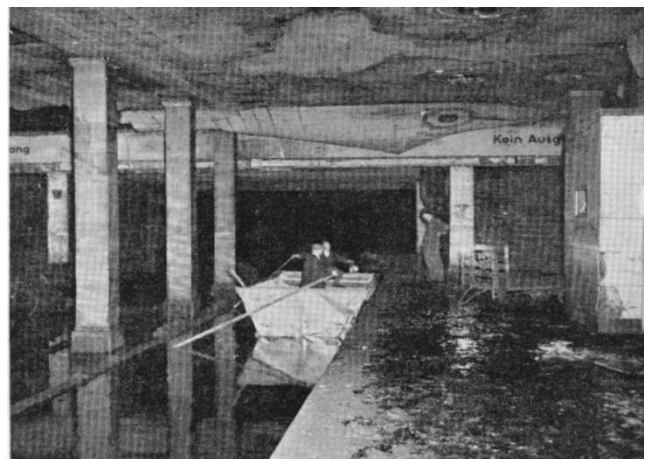


Hitler dans son train spécial, arrive à Anhalter à chaque voyage ferroviaire. Il rejoint alors la Chancellerie en automobile. Photo 1938.B.A.

Ces tunnels seront utilisés plus tard comme refuge pour la population civile et moyen de circulation pédestre lors des bombardements puis lors de la bataille de Berlin. Quelques heures avant l'ordre de reddition du général *Weidling*, le 2 mai 1945, des SS font sauter la voûte du tunnel Nord-Sud à son passage sous le canal *Landwehr*. Une partie du réseau est immédiatement inondé ainsi que, par corrélation, les tunnels et stations du métro. Les victimes civiles et militaires blessées abritées dans ces lieux est important sans pouvoir être chiffré avec précision. Les travaux de réparation de la voûte et l'assèchement des tunnels prendront des mois.



Deux clichés rares de la gare souterraine d'*Anhalterbahnhof* inondée.



Le réseau aérien est lui aussi très endommagé.

Le grand axe ferroviaire nord-sud et ses deux grandes gares ne seront pas achevés avant la fin de la guerre et resteront en l'état. Il faudra attendre la réunification de l'Allemagne pour voir d'importants travaux entrepris au cœur de la ville afin de permettre une interconnexion complète entre le métro aérien (*S-Bahn*), le métro souterrain (*U-Bahn*), le réseau ferroviaire de banlieue et celui des grandes lignes dans une immense et moderne gare souterraine. Il faudra encore patienter plusieurs années pour la mise en service de la nouvelle *Postdammer Bahnhof*.

Des rires et des larmes :

Entre 1933 et 1950, ses quais seront le théâtre de bien des émotions et de tragédies. Tout d'abord le départ vers Marseille des juifs allemands que les nazis incitent à rejoindre la Palestine en vertu de l'accord Haavara signé le 25 août 1933 et cela jusqu'en 1939.



Départ le 1-09-1936, d'un convoi de juifs allemands vers Marseille.



Déportations vers l'Est et voyages du KdF :

A partir de 1941, Anhalter Bahnhof est l'une des trois gares berlinoises par lesquelles transitent les 55.000 juifs expulsés de la capitale vers les territoires de l'Est. Les convois sont formés de voitures voyageurs classiques et les horaires sont affichés. Les juifs voyagent en famille, avec leurs bagages comme n'importe quel voyageur. 116 convois partent dans l'indifférence totale des autres voyageurs. Personne en effet n'imagine la suite. Arrivés à destination, ils sont alors dirigés vers les camps d'extermination cette fois dans des wagons de marchandises.



1941, départ des juifs expulsés vers l'Est.

D'autres convois, entre 1933 et 1939 sont plus gais. Il s'agit de ceux des ouvriers allemands de l'organisation d'Etat KdF, *Kraft durch Freude*, la force par la joie, qui les emmènent vers des centres de vacances ou des croisières sur la mer Baltique. Cet organisme créé le 27 novembre 1933 par le ministre du travail, prend rapidement une forme imposante car subventionnée par le DAF, Front allemand du Travail, qui remplace les syndicats ouvriers, interdits et dissous début mai 1933 et patronaux en novembre suivant. L'ensemble des salariés du Reich doit y adhérer. Elle récupère aussi les biens et les réseaux de loisirs des organisations sociales et peut ainsi proposer, pour un prix modique, de nombreuses distractions sportives et culturelles à la population.



Départ de la gare pour les centres de vacances.

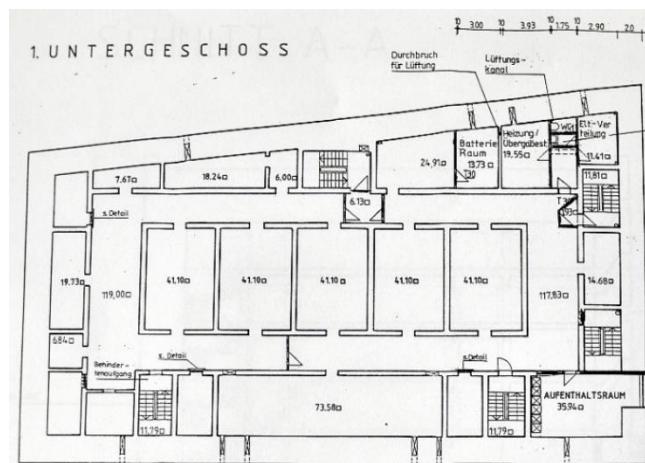


1937, musiciens des jeunesses hitlériennes.

C'est de cette gare que part le train spécial d'Hitler* *Führersonderzug*, utilisé comme quartier général (FHQu) lors des premiers mois de la guerre. En 1940 il est dénommé « *Amerika* ». Pendant la campagne des Balkans au printemps 1941, il prend le nom de « *Frühlingssturm* », « vent de printemps » puis « *Brandenburg* » après la déclaration de guerre aux USA en décembre 1941. Le train est localisé à *Mönichkirchen* en Autriche. Il ne sera plus utilisé en tant que GQG. Hitler l'empruntera régulièrement pour ses déplacements vers Munich et Berchtesgaden uniquement. C'est aussi de cette gare que le convoi « *Bln 2009* », le train du Führer, part le 23 juin pour le GQG de la *Wolfsschanze* d'où Hitler va diriger les opérations militaires contre l'URSS. A la fin de l'année 1940, débute la construction d'un imposant bunker de protection anti aérienne.

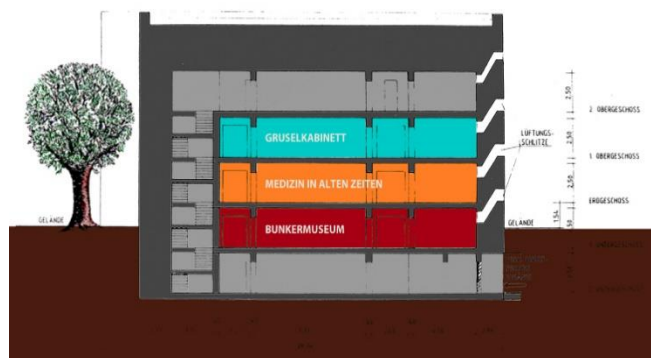


(Luftschutzbunker)*. L'abri dans les années 80



Plan de l'un des niveaux du bunker.

* **Luftschutzbunker.** Construit dans le cadre du « *sofort programm* » d'Hitler promulgué le 10 octobre 1940 et dont l'objectif est d'assurer la protection de la population civile après les premiers raids sur la capitale. Certes ces derniers ne provoquent pas de gros dégâts, mais l'effet psychologique sur la population civile est désastreux. La directive ordonne un ensemble de mesures comme le renforcement des abris existants, la transformation en abris des sous-sols des immeubles privés et publics. Ces derniers doivent aménager un abri de qualité résistant aux bombes et susceptible d'accueillir visiteurs et employés. C'est également dans le cadre de ce vaste projet, inachevé et en partie abandonné à partir de 1942, qu'est prévu l'édification des *Flakturm*, tours de défense anti-aérienne, dont six exemplaires seront construits à Berlin. Le bunker ne sera achevé qu'au début de 1943. Relié par souterrains aux tunnels du réseau du métro (U-Bahn) la population peut alors rejoindre ce dernier après une marche à l'abri des bombardements. Lors de la bataille de Berlin, près de 12.000 personnes s'entasseront dans des conditions de promiscuité et d'hygiène épouvantables sur les 3.600 m² de l'abri, répartis dans une centaine de salles sur plusieurs niveaux. Il sera l'un des rares grands abris à ne pas être détruit après la guerre. Abandonné pendant des années, squatté, aujourd'hui une partie de l'ouvrage abrite un musée un peu particulier sur « l'horreur et l'épouvante », mais sans rapport avec son passé.



Un lieu d'apparat pour Hitler :

Le Duce Mussolini sera reçu avec fastes lors de son voyage à Berlin en septembre 1937. Il arrive par train spécial jusqu'au cœur de la capitale du Grand Reich. Au stade olympique, devant une foule en délire, les deux dictateurs prononcent leur discours.



*Il existe plus d'une douzaine de trains spéciaux, *sonderzug*, mis à la disposition de dirigeants civils ou militaires :

« *Ministerzug* », train des ministres, utilisé par Heinrich Himmler et le ministre des affaires étrangère Joachim von Ribbentrop.

« *Afrika* » ou « *Braunschweig* » pour le chef de l'OKW, *Oberkommando der Wehrmacht*, le commandement suprême des armées.

« *Asien* » ou « *Pommern* » à la disposition d'Hermann Göring

« *Atlantik* » ou « *Auerbahn* » commandant en chef de la *Kriegsmarine*, OKM

Atlas ou *Franken*, pour l'état-major d'opérations des forces armées, *Wehrmachtführungsstabes*.

Steiermark ou *Heinrich* ou *Transport 44*, est le train personnel d'Heinrich Himmler.

Westfalen, est le train personnel de Joachim von Ribbentrop.



Départ de Mussolini de Anhalter en 1937.



Départ d'Hitler dans son train spécial.



C'est aussi là qu'a lieu le retour de la dépouille de Fritz Todt décédé en février 1942 dans un accident d'avion alors qu'il revenait d'une entrevue orageuse avec Hitler. Todt connaissait les capacités de production et les performances industrielles de l'Allemagne mieux que quiconque. Mais dire à Hitler que la guerre ne pouvait être gagnée était un affront pour ce dernier.

Raids aériens :

Ce n'est que le raid massif du 23 novembre 1943 qui endommage sérieusement le site de la gare. Le trafic des grandes lignes est interrompu en raison des importants dégâts sur les infrastructures ferroviaires. Seules les dessertes locales sont maintenues tant bien que mal. Deux autres raids, les 3 et 25 février 1945, détruisent l'aile gauche de la gare ainsi qu'une partie de la verrière mais la structure métallique résiste. Les deux façades ne sont que partiellement touchées. Le trafic est arrêté bien entendu. La place devant la gare sera

transformée en point de résistance afin de stopper l'avance soviétique. On entasse tout ce que l'on trouve pour bloquer les rues adjacentes. Futile et éphémère résistance face aux chars russes...



Vue en 1945. La verrière est en partie détruite.



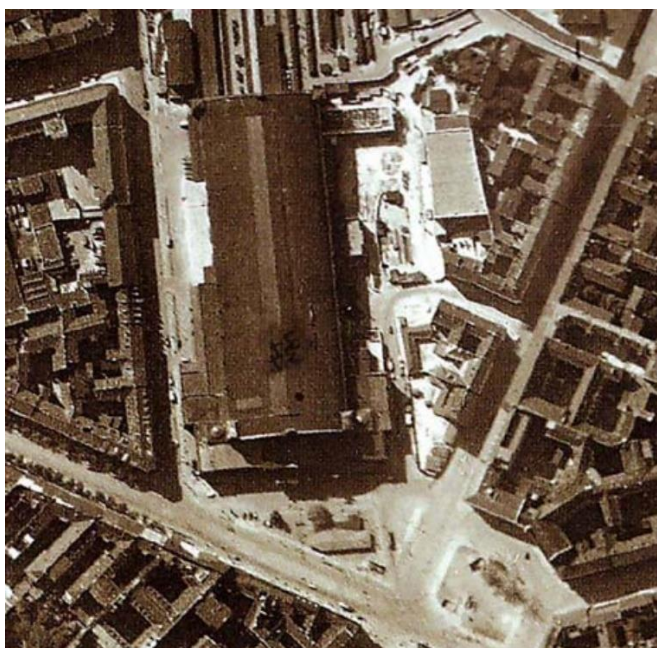
Chaos devant la gare, mai 1945.



Rare document couleur sur les destructions.



Réfugiés allemands provenant de l'Est.



1943, avant le premier raid d'envergure.



La remise en état des infrastructures est lente et ne sera jamais achevée. Tout est à reconstruire. Le partage de Berlin entre les vainqueurs de 1945 va poser un problème crucial pour l'avenir de la gare. Cette dernière est le terminus des grandes lignes de l'Est, comme la Pologne et les Etats Baltes. Toutes ces zones sont sous contrôle soviétique, alors que la gare est en secteur américain. De plus l'entretien et le fonctionnement du réseau est à la charge des autorités du secteur oriental. Ces dernières veulent réduire l'importance du flux de voyageurs, souvent sans retour, entre l'Est et l'Ouest, car Berlin est devenu le seul lieu de passage ferroviaire entre les deux blocs. En mars 1948, les autorités américaines font détruire les restes dangereux, de l'immense verrière. Les tensions entre les occidentaux et les soviétiques s'accroissent : blocus terrestre de la ville, création de la RFA puis de la RDA. Finalement la RDA décide de détourner à partir du 17 mai 1952, le trafic ferroviaire par le réseau circulaire de Berlin (*Ringbahn*) vers la gare de l'est (*Ostbahnhof*) situé à Berlin-Est. Les événements dramatiques des Berlinoises de l'Est en 1953 amènent l'interruption de toute

L'après-guerre et les tensions Est-Ouest :

Le trafic redémarre progressivement à partir de juin 1946, puis entièrement le 16 novembre 1947. La gare devient le lieu de transit de milliers de « personnes déplacées » qui arrivent des anciens territoires de l'Est, désormais annexés par la Pologne.

circulation à partir du 17 juin 1953. *Anhalter Bahnhof* devient une immense ruine déserte au cœur de la ville.



Les signaux sont définitivement fermés.



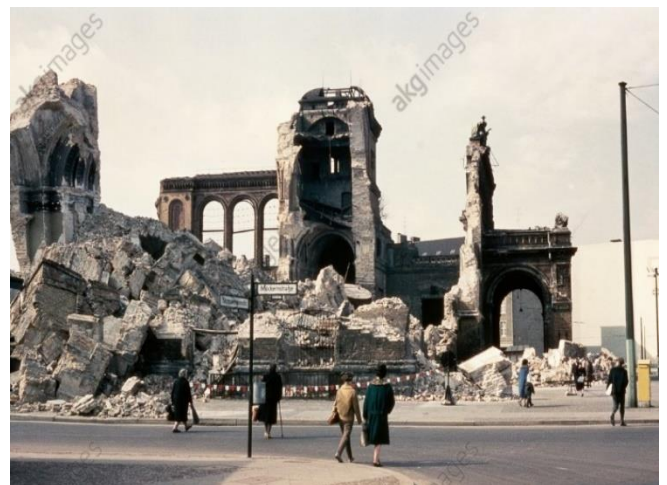
Quais et voies abandonnés à partir de 1953.



La destruction :

Le 25 août 1960, après adjudication, les bâtiments commencent à être détruits afin de récupérer les importants volumes de briques pour un Berlin toujours en reconstruction.

Petit à petit l'ensemble des bâtiments est abattu. La destruction s'éternise et la société qui avait emporté le marché n'a pas semble-t-il bien estimé l'ampleur du chantier. Elle fait faillite. De plus sous la pression des Berlinoises qui protestent contre la démolition de ce vestige historique du passé, les travaux s'arrêtent définitivement en 1969. Il était temps, seule une petite partie de la façade d'entrée subsiste encore avec l'horloge et les deux statues ainsi que les bâtiments administratifs. L'espace des voies est progressivement aménagé en terrains de sport et de loisirs. On consolide les ultimes vestiges en témoignage de cette période, tout comme l'église du Souvenir de l'Empereur Guillaume (*Kaiser-Wilhelm-Gedächtniskirche*) sur le *Kurfürstendamm*. En 2003 les deux sculptures de la façade, endommagées et menaçant de ruine sont remplacées par des répliques. Les originaux, restaurés, rejoignent le musée des techniques de Berlin (*Deutsches Technikmuseum*).



Destruction des bâtiments à partir de 1960.





1969, le chantier de démolition est abandonné. Il ne reste que l'aile administrative, qui sera finalement détruite car inutilisable, et une petite partie de la façade. Un second bunker de protection aérienne semble être visible dans le fond de l'image. Document Getty.

Aujourd'hui :

Dans le projet de Germania, la nouvelle capitale du monde (*Weltstadt*) d'Hitler, il était prévu la création d'un axe ferroviaire « Nord-Sud ». Ce dernier devait être entièrement souterrain et relier les nouvelles stations de « Nordbahnhof » inaugurée le 27 juillet 1936, et « Südbahnhof », une construction colossale, en harmonie avec « Germania », mais qui restera à l'état de projet. Quelques centaines de mètres de tunnels furent creusés puis la guerre va interrompre les travaux. Après la réunification de l'Allemagne, les contraintes de circulation des différents réseaux, métros souterrain, aérien et trains de banlieue avaient disparu. Un projet est progressivement étudié puis mis en place. Il reprend l'idée de l'axe « nord-sud » avec une connexion entre les réseaux du métro souterrain (U-Bahn), du métro aérien de banlieue (S-Bahn) et des grandes lignes de la *Deutsches Bundesbahn*, les chemins de fer allemands. La nouvelle gare centrale est construite sur l'emplacement de la « *Lehrterbahnhof* » et inaugurée le 28 mai 2006 sous le nom de « *Lehrter Stadtbahnhof* ». La page est donc définitivement tournée. *Anhalterbahnhof* ne retrouvera jamais sa fonction d'avant-guerre, et de nos jours, seule une station du S-Bahn, à proximité, porte son nom. Cependant les immenses terrains, restés en friche pendant des années, retrouvent une nouvelle utilisation avec l'aménagement d'espaces verts et d'installations sportives. Lieu aussi d'expositions temporaires extérieures.



Vestige du passé, cette instruction dans un couloir de la gare souterraine du métro indique la direction de l'abri anti-aérien pour 477 personnes.



Finalement seul le bunker de protection anti-aérienne est intact.

Auteur : Patrick Fleuridas

Sources :

Pinterest.com, AKG images, www.panzergrenadier.net, Wikimedia.com, wihi.architex.tv, www.geheimratsviertel.de, www.berlinstory-bunker.de, Bundesarchiv, elephantinberlin.com, Bildarchiv preussischer

2 : Oberbaumbrücke

Historique du lieu :

L'*Oberbaumbrücke* n'était à l'origine en 1724, qu'une construction en bois, intégrée dans la ceinture des octrois entourant Berlin. Cette dernière restera en fonction jusqu'en 1861. Un second pont en bois sera édifié avant d'être remplacé en 1886 par le pont en pierre que nous connaissons aujourd'hui. Le nom " pont supérieur à l'arbre " provient du fait que l'on plaçait un tronc d'arbre la nuit pour empêcher le passage des charrettes. Cette méthode était aussi appliquée pour le second pont franchissant la *Spree*, plus à l'ouest, et dénommé *Untenbaumbrücke*, soit « pont inférieur à l'arbre ». Le pont relie les deux rives de la *Spree* entre *Kreuzberg* et *Friedrichshain*. Lors du partage de Berlin en secteurs d'occupation, le pont se retrouve juste sur la ligne de séparation entre le secteur soviétique à l'Est et américain à l'Ouest. Il sera rapidement interdit à toute circulation automobile et ferroviaire puis finalement réservé aux piétons jusqu'à la chute du mur en 1989. La *Spree* marque la frontière, mais sous le contrôle du secteur oriental.

Le pont en pierre :

Le premier pont en pierre est simple, il remplace celui édifié en bois qui ne présentait pas une grande sécurité lors des crues de la *Spree*. Il est construit à partir de 1864. L'agrandissement de Berlin sous le règne de Guillaume II va modifier la physionomie de la capitale impériale. Le pont va être agrandi, embelli dans un style néogothique d'Allemagne du Nord, en vogue à l'époque, entre 1894 et 1896 par l'architecte *Otto Stahn*.

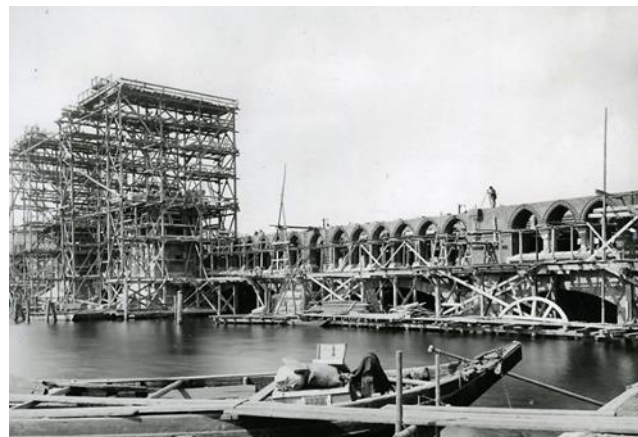
Les deux tours médiévales veulent rappeler le rôle de poste de péage du lieu. Elles sont inspirées du *Mitteltorturm* de *Prenzlau*. Elles mesurent chacune 32 mètres de haut. La structure de base est en granit tandis que les créneaux sont en briques. La tour ouest a une superstructure ronde, alors que celle de la tour à l'est est carrée. La brique est largement utilisée, tant pour la construction que la décoration. Un crénelage tout au long du pont, des fresques et statues dans le passage réservé aux piétons sous celui du métro, abritant ainsi les marcheurs des intempéries. Les constructeurs utilisent déjà le béton pour les arches et les piliers. Une armature en acier consolide l'ensemble du tablier au niveau du métro. En effet en parallèle aux voies routières, un viaduc surélevé permet le passage des deux voies du métro. En 1902, la première rame de métro emprunte le pont.

Caractéristiques :

Longueur de travée maximale : 22 m

Durée de la construction : 1894/1896

Longueur totale : 124 m Hauteur : 28 m



La construction, état des lieux en 1893.



Le pont en 1910.



Vue du pont depuis la station de métro.

La seconde guerre mondiale et le partage de Berlin :

Le pont sort endommagé par les bombardements et les combats d'avril 1945. Les toitures en poivrière des deux tours ont disparu et le second étage est abîmé, mais le tablier du pont, touché, doit être renforcé. On place des étaies sur une partie du viaduc du métro. Les deux tours vont être abaissées afin de sécuriser la circulation. Elles resteront dans cet état jusqu'en 1950-1953 date des premières restaurations importantes.



Bundesarchiv, Bild 103-071040
Foto: Hanemann | Februar 1946

Barricades dérisoires sur le pont routier en février 1945 pour contenir l'Armée Rouge. Document B.A.



Patrouille Est-allemande sur la Spree.



1950, les tours sans les toits, détruits par sécurité.

Le mur, la Spree et ses drames :

De 1961 à 1989, le pont devient un poste frontalier strictement sécurisé. Les voies du métro sont retirées et le passage des automobiles interdit. La chaussée est obstruée par des blocs de béton et des chevaux de frise. Seuls les piétons munis d'un visa spécial, principalement des citoyens âgés de la RDA, étaient autorisés à passer. Difficile de nos jours d'imaginer qu'il y avait là une limite entre deux mondes, une séparation idéologique et surtout bien physique. Le poste de contrôle de la RDA, à deux étages, est édifié du côté de *Friedrichshainer*. Incidemment, la frontière était la rive du côté de *Kreuzberg*, la *Spree* appartenait à Berlin-Est.



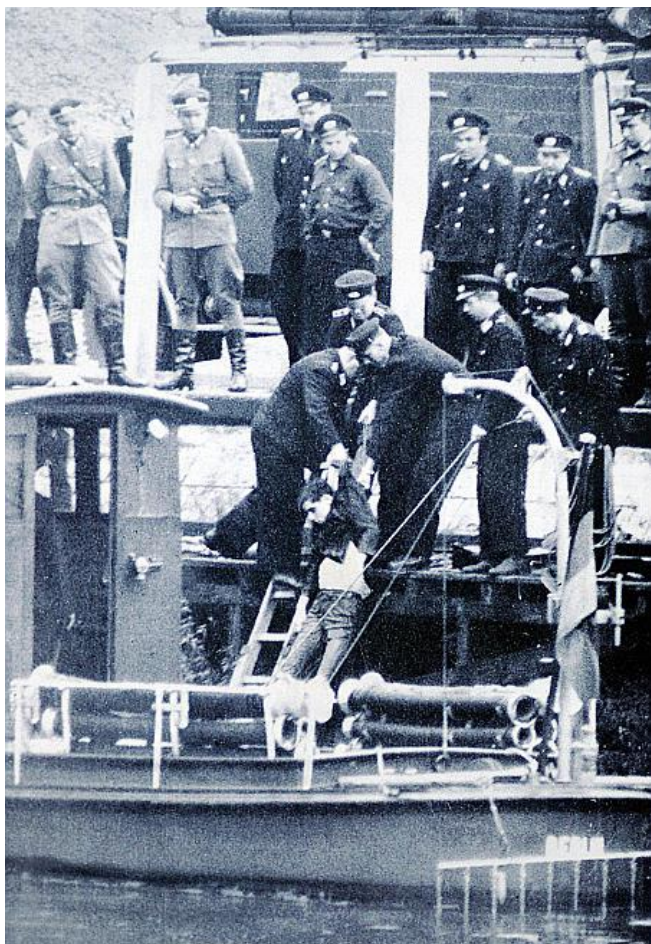
Bundesarchiv, Bild 103 05429-0002
Foto: Heise, Rudolf | 17. August 1961

Juillet 1961, un simple contrôle sous la voûte du métro. Dans quelques jours la frontière sera bouclée.



Barrière indiquant la limite des secteurs Est/Ouest

Dans la nuit du 5 octobre 1961, Udo Düllick tente de passer à Berlin-Ouest en traversant la Spree. Il s'épuise avant de gagner la berge occidentale et se noie. Son corps est repêché par les pompiers sur la berge appelée autrefois *Gröbenufer* (l'actuelle *May-Ayim-Ufer*). Entre les ponts *Elsenbrücke* et *Schillingbrücke*, les fugitifs Philipp Held, Wolf-Olaf Muszynski, Ulrich Krzemien, Bernd Lehmann ainsi qu'un inconnu, ont péri dans les mêmes circonstances que Udo Düllick

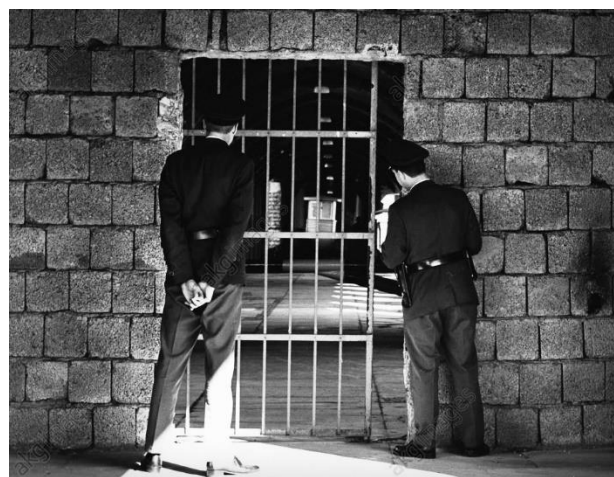


Le corps d'Udo Düllick est récupéré à l'Ouest.

Werner Probst, Anton Walzer, Hans Räwel, Heinz Müller et Manfred Weylandt, sont abattus par des gardes-frontières de RDA. La Spree, qui se situait sur le territoire de la RDA dans son intégralité, a également fait des victimes parmi les enfants. Andreas Senk, Cengaver Katranci, Siegfried Kroboth, Guiseppe Savoca et Cetin Mert y trouvèrent la mort par noyade en jouant. Les citoyens de Berlin-Ouest n'intervenaient pas, par peur d'essuyer le feu des gardes-frontières de RDA pour « violation de la frontière ». Ces derniers ne prêtaient aucune assistance non plus. Il fallut attendre le 29 octobre 1975 pour que le sénat de Berlin-Ouest et le gouvernement de RDA passent un accord autorisant les Berlinoises de l'ouest à intervenir dans les eaux frontalières en cas d'urgence.



La ligne de métro est aussi coupée, les rails démontés. Une haute palissade coupe la voie.



Une seule ouverture subsiste pour les piétons.



Bundesarchiv, B 145, Bild 103/63-67
 Foto: Pfg, 21. Dezember 1961



Sur la droite des étaies pour soutenir le viaduc du métro en très mauvais état et plus utilisé après la coupure de la ligne. En arrière le mirador de surveillance des Vopos. Au premier-plan blocs de béton, chevaux de frises et barrières, ainsi que le panneau indiquant que l'on quitte le secteur américain.



Sur le viaduc du métro, les autorités est-allemande ont retiré les rails et leurs supports sur le viaduc.



Monument à la mémoire des victimes tuées lors des tentatives de fuite de la DDR.

La restauration :

Le pont, délabré par des années sans entretien, va être jusqu'en 1995 l'objet d'une restauration complète par l'architecte espagnol Santiago Calatrava. Il fait réaliser un viaduc en acier pour la travée centrale. L'ensemble du pont, de ses décors, est remis en état. Aujourd'hui, le pont Oberbaum relie à nouveau les deux rives de la Spree entre Kreuzberg et Friedrichshain pour les piétons, les voitures, le métro. C'est la nouvelle porte d'entrée de Berlin.



1990, le passage est désormais libre. Il faudra encore quelques mois pour faire disparaître les éléments du mur.



Lors des travaux, les réparations provisoires des années 50 sont retirées. Un nouveau viaduc sera mis en place ce qui va interrompre la circulation du métro pendant plusieurs mois.

Auteur : Patrick Fleuridas

Sources :

Der tagesspiegel, Mondrian-Berlin, Jacques Poitou 2014, Wikimedia, AKGimages, Pinterest.com, Bundesarchiv, Corbis, DPA, BAMA, Bildarchiv preussischer kulturbesitz., Cobris, Wikipedia.

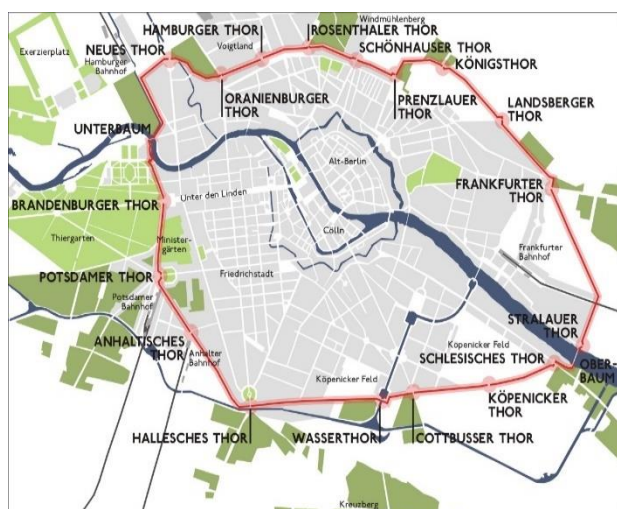
3 : La porte de Brandebourg

Avant-propos :

S'il est bien un monument représentant au mieux la puissance prussienne du XVIII^{ème} siècle, la porte de Brandebourg, *Brandenburger Tor* en Allemand, tient sans doute la première place. Edifiée pour glorifier le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II (1744-1797). Elle va ensuite traverser deux siècles d'histoire et devenir le symbole de la réunification de l'Allemagne en 1989.

Historique du lieu :

La porte de Brandebourg, comme celles de Hambourg, d'Oranienbourg de Schönhausen, de Potsdam, ou d'Anhalt, fait partie d'un ensemble de monuments construits sur les limites de Berlin au XVIII^{ème} siècle. Double fonction puisque c'est aussi à ces 18 portes qu'il faut acquitter l'octroi sur les marchandises destinées à la ville. Ci-contre, le plan en 1855 du mur de douane et d'accise de Berlin (*Berliner Zoll- und Akzisemauer*) et ses portes. A noter les deux points de contrôle sur la rivière Spree à Unterbaum et Oberbaum.



En rouge l'octroi autour de Berlin.

La construction :

La porte remplace un ancien octroi datant de 1734. Elle est érigée par Carl Gotthard Langhans (1732-1808) pour le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, de 1788 à 1791, dans un style néoclassique qui s'inspire du Propylée de l'Acropole d'Athènes. Cependant, l'espace intérieur entre les colonnes est plein à la différence du modèle antique. Elle fait 26 mètres de haut, 65,5 mètres de long sur une profondeur de 11 mètres. Elle comprend cinq passages. Deux maisonnettes identiques réparties de chaque côté, alignées sur la façade à l'ouest, mais en déport à l'est, sont des postes de garde pour les douaniers.

Le passage central, plus large, est prévu pour le carrosse du roi, les deux passages voisins pour celui des autres carrosses et les deux derniers pour les piétons. Sous l'Empire allemand (1871–1918), le *Kaiser* était le seul à pouvoir passer, dans son véhicule, sous le passage central. Le monument domine la *Pariser Platz* à l'est qui termine l'avenue *Unter den Linden*, son nom à l'époque. Cette petite place était connue simplement comme *Viereck* ou *Quarré* (carré) jusqu'en 1814. Puis, en mars de cette année-là, lorsque les troupes prussiennes et les autres Alliés investissent Paris après l'abdication de Napoléon I^{er}, elle est alors renommée le mois suivant *Pariser Platz* pour marquer ce triomphe. En 1793, la porte est couronnée par le quadrigue de Johann Gottfried von Schadow, figurant la déesse ailée de la Paix sur un char tiré par quatre chevaux. Réalisé en cuivre il est initialement tourné vers la ville, en signe de paix, dont il incarne le triomphe.



Maquette du projet de Carl Gotthard.

Guerre et paix.

En 1806, Napoléon, qui vient de battre la Prusse lors des batailles d'Iéna et d'Auerstedt, entre à Berlin le 27 octobre. Il ordonne de démonter le quadrigue et de l'expédier à Paris. Il veut le faire installer au sommet de l'arc de triomphe du Carrousel, encore en construction, face aux Tuileries, sa résidence principale quand il n'est pas en campagne militaire à travers l'Europe. Le monument est achevé trois ans plus tard, mais Napoléon a changé d'avis et choisit de faire installer un autre quadrigue, celui de Venise, ramené lui, de sa campagne d'Italie quelques années auparavant et sans doute oublié dans une réserve avec d'autres objets « raménés en souvenir »...



Entrée de Napoléon à Berlin le 27/10/1806.

En 1814, Gebhard Leberecht von Blücher (1742-1819) entre dans Paris et retrouve les caisses contenant le quadrigé démonté qu'il fait rapatrier à Berlin. Il est restauré, puis agrémenté de symboles de victoire militaire : un aigle et une croix de fer, dessinés par Karl Friedrich Schinkel à la demande du roi Frédéric-Guillaume III. Le quadrigé est alors rebaptisé *Victoria*. Désormais tourné vers l'Est, en signe pour certains, des futures conquêtes.



La porte sans le quadrigé emporté par Napoléon.

Dans une Europe remodelée, la Prusse prend une part toujours plus importante, surtout après sa victoire sur l'Autriche en 1866 à Sadowa. Frédéric-Guillaume IV a succédé à son père en 1840. Il règne jusqu'en 1861, puis son frère cadet lui succède, d'abord comme roi de Prusse, puis comme Empereur, *Deutscher Kaiser*, en 1871 après la victoire sur la France et la proclamation de l'Empire à Versailles.



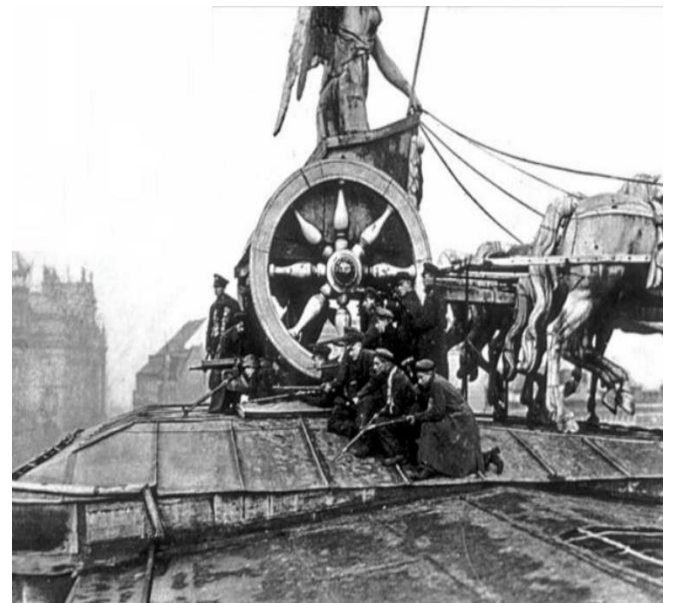
1871, proclamation de l'Empire.

1918, chute de l'Empire et révolution :

Les mouvements et émeutes révolutionnaires vont marquer la ville après la défaite de l'Allemagne et l'armistice de novembre 1918. Période trouble donc pendant laquelle la porte de Brandebourg est régulièrement le départ de manifestations, mais aussi un point stratégique à quelques centaines de mètres du Parlement. Après la tentative de coup de force du parti communiste allemand, les Spartakistes, et la répression sanglante des forces régulières qui s'en suit, l'Allemagne est au bord de la guerre civile. Il faut attendre l'année 1923 et la proclamation de la République pour retrouver du calme dans ce secteur.



Révolte des Spartakistes à Berlin en janvier 1919 devant la porte de Brandebourg



Combattants Spartakistes sur le toit de la porte de Brandebourg. Dans le fond le Parlement, Reichstag.



Proclamation de la République de Weimar le 11 août 1923 sur la Place de Paris. A droite, sur la Pariserplatz, l'ambassade de France.

Après ces événements, la porte de Brandebourg et la place de Paris retrouvent une période plus calme comme le montre ci-dessous cette photographie de la fin des années 1920. Lieu de promenade avec le *Tiergarten* tout proche. La vue est réalisée depuis l'Est, avec la porte et ses deux petits bâtiments avançant de chaque côté. Le quadriga est bien tourné vers l'Est.



A la fin des années 1920, retour au calme et aux promenades.

Le IIIème Reich :

Plus encore que sous l'Empire, la porte de Brandebourg et son long axe de circulation vont prendre une très grande importance avec l'arrivée au pouvoir du parti nazi et de son chef Hitler, nommé Chancelier en janvier 1933. Ce lieu va devenir incontournable pour les grandes revues militaires, les défilés victorieux ou les événements comme le cinquantième anniversaire de Hitler. En 1938, le gouvernement ordonne le transfert de la colonne de la Victoire, *Siegessäule*, de la place de la République, devant le Reichstag, dans le *Tiergarten*, au rond-point de la grande étoile, dans l'axe de la porte. C'est Albert Speer qui est chargé de l'opération. Il fait construire un piédestal qui porte la hauteur à 69 mètres.

Ce déplacement est achevé pour le cinquantième anniversaire du Führer le 20 avril 1939. Il a aussi sans doute évité sa destruction lors des ultimes combats autour du Reichstag en 1945, laissant le parlement à l'état de ruines. Lors du partage de la ville entre les vainqueurs, la colonne est située dans le secteur britannique. Mais cela n'empêche pas les Français des troupes d'occupation, de demander sa destruction, arguant qu'il s'agit d'un symbole du militarisme prussien. La France voulait effacer sa défaite de 1870. Les alliés n'accédèrent pas à la requête. Les Français furent néanmoins autorisés à saisir les reliefs de la *Siegessäule* retraçant la guerre de 1870-1871, au titre de prise de guerre. Ils ne furent restitués à Berlin qu'en 1987, pour le 750e anniversaire de la ville.



La tribune officielle, défilé des troupes. LIFE



« Führer ordonne, nous suivons ». La propagande nazie a trouvé son support.



Retour triomphal des vainqueurs de la France en juillet 1940.



Même le wagon de l'armistice sera ramené et exposé.

1940 à 1945, la descente aux enfers :



Berlin en guerre. Camouflage sur *Unten den linden*. En arrière-plan la porte de Brandebourg.

Le monument est relativement épargné par les bombardements et ce n'est que dans les derniers jours d'avril 1945, avec ses terriblement acharnés, mais inutiles combats, que la porte de Brandebourg va subir d'importants dégâts. Le quadrigé n'est plus qu'une dentelle de métal sur lequel les troupes soviétiques hissent victorieusement le drapeau de l'URSS. Seuls deux chevaux sont encore en place, presque entiers.



Mai 1945, l'Armée Rouge sur le quadrigé.



Le lieu est très prisé pour les photos souvenir.





Balade en BMW pour ces quatre militaires soviétiques. Nous sommes dans le secteur oriental car on aperçoit dans le fond la colonne de la victoire située au Tiergarten..



Sur Unter den Linden, des blessés en 1945.

Une restauration du quadrigé compliquée :

La porte est située dans le secteur d'occupation soviétique, la limite passant devant l'édifice en formant un arc de cercle. L'accès, libre en 1945, en sera de plus en plus difficile avant d'en être interdit en 1961 avec l'édification du mur.



La propagande communiste va utiliser l'édifice comme support politique. « Berlin capitale principale des Allemagnes » Proclamation unilatérale de la RDA signifiant que la partie orientale de la ville était la nouvelle capitale de la RDA.

Sérieusement endommagé par les combats, le quadrigé va rester en l'état jusqu'au début de 1950 où quelques travaux de consolidation sont effectués. Les chevaux détruits sont remplacés par des copies en plâtre.



1950, premiers travaux de consolidation.

Il faut attendre 1956 pour que la municipalité de Berlin Ouest lance l'idée d'une restauration complète du quadrigé. Elle propose à la RDA de prendre à sa charge les frais de celle-ci en échange de ceux du démontage et remontage. Les travaux débutent en 1956 pour deux années. Au passage la RDA en profite pour inverser le quadrigé, qui désormais est tourné vers l'Ouest. La conquête change de côté. Elle supprime également l'aigle et la croix de fer serti dans la couronne de lauriers malgré les protestations de Berlin-Ouest. Il faut attendre la nouvelle restauration entreprise après la réunification pour que le quadrigé reprenne son ancienne position et retrouve les attributs supprimés.

La remise en place des deux symboles guerriers fera d'ailleurs débat à Berlin, certains souhaitant un retour à l'esprit de paix du premier quadriga et d'autres la remise en l'état dans sa version d'avant la seconde guerre mondiale. C'est finalement cette option qui sera retenue.



Contrôle à l'Est vers 1957. Remarquez la herse au sol.



Ci-dessous en 1956, sans le quadrige, vu depuis Berlin Ouest.



Remise en place du quadriga en 1958.

1961, la séparation pour 37 années ; le Mur :



Trois ans plus tard, barbelés, palissades puis un mur formé de plaques de béton les remplaceront et interdiront alors tout passage.

Le 13 Août 1961, l'armée populaire est-allemande forme un cordon impénétrable et armé, protégé par des véhicules munis de canons à eau. A noter la présence de plusieurs civils, sans doute des agents de la Stasi qui s'assurent que tout ce passe bien. Les barbelés seront rapidement installés en attendant l'édification du mur.

Ainsi, la fuite vers l'Ouest des ressortissants de la DDR est stoppée. Entre le 1/08/1961 et le 13/08/1961, date de la fermeture, 47.000 personnes ont franchi la frontière chaque jour. On estime que près de 20% de la population a fui. Grave problème pour la DDR car c'est le plus souvent dans les couches jeunes et les ouvriers qualifiés que l'on retrouve les candidats à la fuite.



Un cordon de militaires de la RDA est en place devant la porte de Brandebourg.

Le document ci-dessous symbolise bien le renforcement de la frontière entre les deux secteurs. A gauche, une bande blanche peinte au sol définit exactement la limite. Puis des piquets avec barbelés. Ensuite, une palissade en panneaux de bois, destinés à briser la vue. Dernier élément que l'on voit mettre en place, des plaques de béton. Plus tard il ne restera que la partie droite en béton, voir seconde photo.



Renforcement du mur. Photo prise à l'Ouest.



Attention ! Vous quittez maintenant Berlin-Ouest



Plus tard le mur sera enduit et parfaitement lisse.



Lors de leurs venues en visite officielle à Berlin-Ouest, les dirigeants occidentaux ont pris l'habitude de prononcer des discours devant la porte. Les autorités de la RDA font alors installer des tentures ou des drapeaux est-allemands entre les piliers du monument, afin d'en obstruer la vue tant de l'ouest que de l'est. C'est ce que l'on voit sur la photo prise lors de la visite de Kennedy à Berlin et de son fameux « Ich bin ein berliner » Ce qui peut amuser car le berliner désigne aussi le nom d'un beignet fourré à la confiture dont les Allemands sont friands.



Le président Kennedy à Berlin en juin 1963.

Du côté de Berlin-Est, il est hors de question de s'approcher du monument. Les barrières éloignent de plus en plus loin les éventuels curieux ou touristes du bloc de l'est en visite à Berlin. Le lieu est sensible comme toutes les zones proches du mur à l'est. Outre les gardes dans les miradors ou en patrouille, de nombreux policiers en civil ainsi que des membres de la *Stasi*, rôdent aux environs du mur.



A Berlin-Est, la porte est aussi un lieu de visite pour les camarades du monde révolutionnaire. Ci-dessus, le 2 novembre 1971, Yasser Arafat.

Tout va rester figé jusqu'en Novembre 1989. En quelques heures un régime répressif et à bout de souffle s'écroule. La porte de Brandebourg est le lieu immédiat de réunion des berlinois. Mais il n'y a pas de passage, aussi vont-ils se reporter sur celui d'*Invalidenstrasse*. L'un des rares encore ouvert.



Bundesarchiv, Bild 183-R-4852-0007
Foto: Swaschensky, Hans-Günter 12. Juni 1959

En 1959, circulation était encore libre à l'Est.



Poste de passage à *Invalidenstrasse*.



1986, la porte semble bien loin désormais depuis l'Est et surtout la zone interdite a pris une importance démesurée.



A défaut de passer le mur à la porte de Brandebourg, les Berlinoises l'escaladent.



Auteur : Patrick Fleuridas

Sources :

IWM, Corbis, Pinterest.com, wikipedia, Bundesarchiv, Berlin.de, Wikimedia, AKGimages, Albumwar2.com, LIFE, Flickr.com, L Verstraete.com, waralbum.ru, coleman-USAF, darkwing.uoregon.edu, desertrats.org.uk, ostfront.com, miliblog



En quelques jours plusieurs passages seront ouverts tout au long du mur.

4 : Le Reichstag

Un siècle d'une existence difficile

Les soubresauts de l'histoire

Le Reichstag occupe un rôle central durant les événements importants de l'histoire allemande. Ainsi, la proclamation le 9 novembre 1918 par Philip Scheidemann, membre du SPD de la Première république allemande, à la suite de l'abdication de l'Empereur Guillaume II et de la fin de la monarchie. L'incendie de 1933, qu'Hitler va attribuer aux communistes et lui permet de s'emparer du pouvoir, véritable début de la dictature nazie. Cela met un terme aux quarante ans de sa fonction de siège du parlement allemand.

En mai 1945, les derniers combats s'y déroulent, immortalisés par le photographe de l'agence Tass Yevgeny Khaldei, montrant un soldat de l'Armée rouge qui brandit le drapeau rouge sur le toit du Reichstag. En fait, il s'agit d'un montage réalisé quelques jours plus

tard et retouché en supprimant la seconde montre au poignet droit du soldat du premier-plan.



Le cliché original et la « disparition » de la montre.



La réunification officielle de l'Allemagne est célébrée le 2 octobre 1990. La réunification est effective le lendemain, suite au traité signé entre la RDA et la RFA le 29 septembre 1990. Le parlement allemand, *Bundestag*, décide le 20 juin 1991 le déménagement du parlement et du gouvernement fédéral de Bonn, *Bundeshaus*, à Berlin et sa réintégration dans le palais du *Reichstag*. Les députés commencent officiellement à y siéger en 1999 après une importante rénovation du bâtiment.

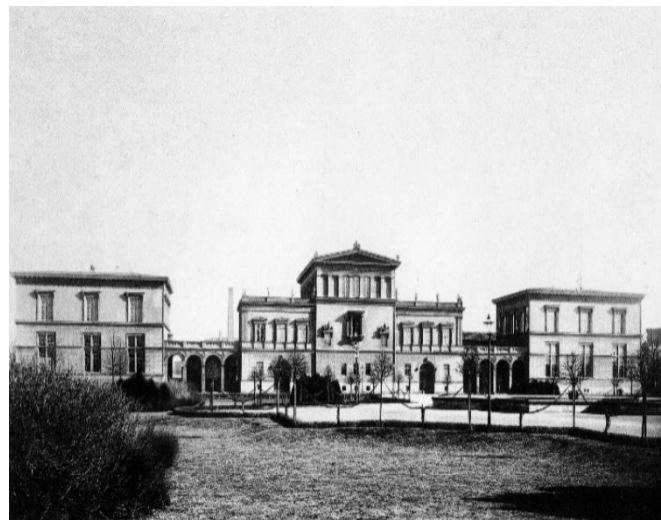


Le Reichstag en 1946 et de nos jours.



Du Palais Raczyński à celui du Reichstag :

Le Palais Raczynski est édifié sur la *Königsplatz*, place du roi, et aujourd'hui *Platz der Republik*, place de la République. Propriété de Atanazy Raczynski, en Allemand *Athanasius Raczynski*, né le 2 mai 1788 à Poznan et mort le 21 août 1874 à Berlin, est un comte polonais et diplomate prussien. Le roi Frédéric-Guillaume IV lui offre une parcelle de terrain sur la *Königsplatz* de Berlin. L'édifice est construit par Heinrich Strack, de 1842 à 1844 et appelé le Palais Raczynski. Son fils vend le bâtiment à l'état en 1874, pour y édifier le *Reichstag*.

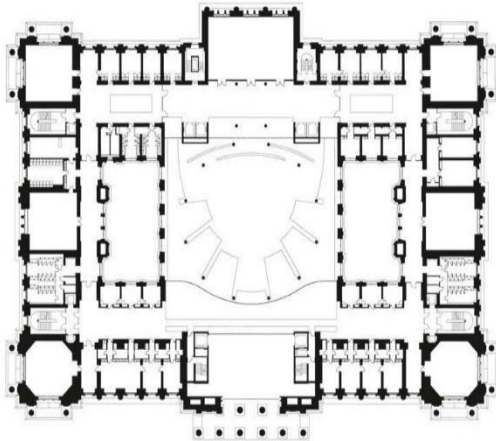


Le Palais Raczynski en 1876.

La construction :

La construction débute en 1884, sur les plans d'un projet de *Paul Wallot*, vainqueur du concours d'architecture de 1882 et s'achève en décembre 1894. Son financement provient de l'argent versé par la France, en guise d'indemnités de guerre, après 1871. Le palais est une synthèse du style renaissance tardive et d'éléments classiques tels une façade avec son portique à colonnades. Le bâtiment déploie une pompe caractéristique de l'architecture wilhelmienne. Il comporte une coupole en verre sur une superstructure en métal. La solennité du palais est accentuée par une façade imposante à colonnes corinthiennes supportant un pignon triangulaire et un grand escalier qui permet d'accéder au portail d'entrée. Le bâtiment, de forme rectangulaire de 137 mètres de long pour 97 mètres de large, comporte quatre ailes ornées des blasons de chacun des royaumes et duchés composant l'Empire : Le Royaume de Bavière, le Royaume de Saxe, le Royaume de Prusse, le Duché du Wurtemberg, deux cours intérieures, une salle des séances et des locaux de fonctions. Au sommet de la coupole au niveau de la lanterne est fixée une couronne impériale, symbole d'une Allemagne unifiée. Curieusement, l'emplacement du bâtiment est considéré comme orienté du mauvais

côté, vers l'Ouest, tournant ainsi le dos au palais impérial et au centre-ville. Vengeance de l'architecte, en conflit avec l'Empereur, ou hasard ?



Plan du rez-de-chaussée du Reichstag.



Le Reichstag au début des années 1900. Vue prise depuis la colonne de la victoire qui à l'époque fait face au Palais.

De l'Empire à la République :

Le palais est érigé sous la supervision attentive de l'Empereur Guillaume II car ce dernier n'apprécie pas l'architecte, ni le bâtiment et sa fonction, qu'il désigne sous le nom de *Reichsaffenhaus*, la cage des singes impériaux, avec en arrière-fond une rivalité : le Reichstag avec sa coupole originelle dépasse en effet celle du château impérial de Berlin. Quant à l'hémicycle, il le considère comme le sommet du mauvais goût : *Gipfel der Geschmacklosigkeit*.

La devise « *Dem Deutschen Volke* », « au peuple allemand » est apposée pendant la Première Guerre mondiale, en 1916. Les lettres de bronze, dessinées par l'architecte Peter Behrens, furent coulées dans le matériau de deux canons, prises de guerres napoléoniennes de 1813-1814 et mis à disposition par l'empereur Guillaume II. Ce dernier souhaite alors

galvaniser le patriotisme allemand en plein milieu du premier conflit mondial, même si l'inscription devait figurer dès l'inauguration du parlement.



La devise a survécu aux combats. Photo prise en 1945. A noter l'ensemble des fenêtres obstruées et percées de créneaux pour le tir.

En automne 1918, des grèves éclatent, les marins se mutinent, le pays est à bout après quatre longues années de guerre et de souffrances. Les socialistes, les communistes (Spartakistes) et les sociaux-démocrates demandent l'armistice et l'abdication de l'empereur Guillaume II. Ce dernier abdique le 9 novembre 1918. Constatant la vacance du pouvoir, le social-démocrate Philip Scheidemann proclame le jour-même la République d'un balcon du Reichstag.



Révolution spartakiste à Berlin.

Les heures sombres : 1933 à 1945 :

Dans la nuit du 27 au 28 février 1933 un violent incendie ravage le palais. Alors que le feu embrase l'immeuble, les policiers, rapidement sur place, se saisissent d'un jeune illuminé, torse nu, errant dans le bâtiment. On apprend qu'il s'agit d'un maçon néerlandais, du nom de Marinus van der Lubbe. Il appartient à la mouvance communiste et semble déséquilibré. Il sera considéré comme responsable de l'incendie, jugé et exécuté. Dans les faits, il est possible que des agents du ministre de l'intérieur du Land de Prusse, Goering, y aient

participé. Les témoins, les pompiers, parlent de plusieurs foyers à travers le bâtiment.



L'incendie du Reichstag en février 1933.

Les nazis présentent l'événement comme un « complot communiste » et lancent une campagne de terreur et de répression des partis politiques qui leur sont opposés, à commencer par les membres du parti communiste d'Allemagne. Dès le lendemain, le chancelier Hitler fait arrêter 4000 chefs communistes. Il fait signer par le *Reichspräsident* von Hindenburg un décret qui suspend les libertés fondamentales. Fin mars 1933 s'ouvre près de Munich, à Dachau, le premier camp de concentration pour les opposants politiques. Mais les élections législatives du 5 mars 1933 ne donnent aux nazis qu'une simple majorité au parlement avec 44% des suffrages. C'est insuffisant à Hitler pour modifier la constitution en sa faveur. Il lui manque la majorité des deux-tiers. Le 23 mars, la nouvelle assemblée se voit soumettre un décret qui donne au chancelier le droit de gouverner et de légiférer à sa guise pendant quatre ans, sans l'accord des députés. Le 2 août 1934, le président Hindenburg rend l'âme à 86 ans. Hitler en profite pour réunir les fonctions de président et de chancelier. Il proclame l'avènement d'un « *Ille Reich* » dont il se présente comme le *Führer*, le guide. C'est l'aboutissement de la vision nazie de l'État : « *Ein Volk, ein Reich, ein Führer* », un Peuple, un État, un Guide.



Après l'incendie du Reichstag en 1933, qui a détruit, entre autre, la salle des séances, les parlementaires de cette assemblée contrôlée par les nazis siègent à l'opéra *Kroll*, situé à proximité. Le choix s'est porté sur l'opéra qui est à la fois bien placé et suffisamment vaste pour abriter l'institution.



L'opéra *Kroll*, utilisé en tant que Parlement.

Le 23 mars 1933, le *Reichstag* donne les pleins pouvoirs à Adolf Hitler. Le parlement y reste jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, et sera le théâtre de certains discours majeurs d'Hitler, dont celui « prophétique » du 30 janvier 1939 dans lequel il affirme « si la Juiverie capitaliste internationale d'Europe et hors d'Europe réussit à jeter les nations dans une nouvelle guerre mondiale, le résultat ne sera pas une bolchévisation du monde, ni la victoire des Juifs, mais l'élimination de la race juive du sol européen. » La dernière séance du *Reichstag* eut lieu à l'opéra *Kroll* le 26 avril 1942, pour voter un décret autorisant Hitler à passer outre la justice et l'administration dans tous les domaines. Le bâtiment est gravement endommagé à la suite d'un bombardement Allié le 22 novembre 1943 et ses ruines sont démolies en mars 1951.



Discours de déclaration de guerre d'Hitler aux USA en décembre 1941 devant le Parlement.

La bataille de Berlin et la prise du Reichstag :

Depuis 1943, le *Reichstag* est le bâtiment numéro 105 sur les cartes et les maquettes utilisées par les Soviétiques pour préparer la bataille. Ils le désignent comme l'objectif final lors de la prise de Berlin, synonyme de chute du III^{ème} Reich pour eux. Devant le bâtiment et dans les allées proches du *Tiergarten* du *Reichstag*, les photos prises immédiatement après la fin des combats montrent la présence de canons de 8,8cm et d'un char Tigre, ainsi que de fortifications légères.



Canon de 8,8 cm et ci-dessous un char Tigre dans une allée du *Tiergarten*, non loin du *Reichstag*. Dans le fond la porte de Brandebourg.



Le *SS-Brigadeführer Wilhelm Mohnke* assure la défense du site. Dès le 28 avril, une puissante attaque soviétique est montée contre les abords du quartier gouvernemental. Ce dernier est protégé sur trois côtés par la Spree, car les ponts sont défendus vaillamment depuis les abords et les immeubles le long de la rive où sont concentrés de nombreux moyens humains et tous les matériels militaires disponibles. L'assaut des Soviétiques sur le palais du *Reichstag* débute le 30 avril. Les combats à l'extérieur et à l'intérieur durent toute la journée puis la nuit. Staline veut que le bâtiment soit conquis pour le 1^{er} mai, date symbole pour l'URSS. A chaque étage, dans chaque pièce, de terribles combats se poursuivent,

régulièrement au corps à corps. Alors que le drapeau rouge flotte sur le toit vers 22 h 50, des combats sporadiques se poursuivent. Le 1^{er} mai, en fin d'après-midi, les défenseurs capitulent, soit près de 300 soldats et officiers. Ils se rendent au lieutenant de l'Armée rouge Berest. Plus de 500 blessés gisent dans les postes de secours situés dans les caves du palais. Joseph Staline demande au photographe ukrainien Evgueni Khaldeï d'immortaliser la pose du drapeau rouge sur le bâtiment. Comme il n'était pas présent lors de l'assaut final, la scène est reconstituée le 2 mai par la propagande soviétique. Cette dernière fournit un drapeau rouge neuf aux ornements plus visibles. Le soldat d'origine géorgienne Meliton Kantaria, hisse le drapeau à la manière des soldats américains à Iwo Jima, comme l'a ordonné Staline.

Le temps de l'oubli : 1945 à 1971 :

Le palais n'est plus qu'une ruine à la fin des combats. Ses défenseurs ont muré les ouvertures pour les transformer en meurtrières. Les murs sont couverts d'inscriptions en cyrillique, souvenirs des soldats russes vainqueurs.



Graffitis russes sur les murs du palais.



Destruction des bunkers devant le *Reichstag*.

En 1954, les restes de la coupole d'origine sont démolis. La carcasse calcinée du *Reichstag*, restée en l'état depuis l'incendie de 1933, demeura longtemps un symbole du Berlin de cette décade funeste.



En cet hiver 1953, il est toujours à l'abandon.



En 1958, une partie de la façade est restaurée.



A la fin des années 60, la rénovation s'achève, mais il manque toujours la coupole.

Poids de l'Histoire ? Désintérêt de la classe politique allemande ? La reconstruction n'est décidée qu'en 1957. La première phase s'achève en 1972, pour un coût de 120 millions de DM. La rénovation se fait sous la direction de l'architecte Paul Baumgarten. Le partage de l'Allemagne entre l'Est, RDA, et l'Ouest, BRD, le statut particulier de Berlin, font qu'il est impossible de faire siéger à nouveau le parlement dans son palais d'origine. Il est transformé partiellement en centre de conférences.

Lors de l'édification du mur, en août 1961, sa façade est se retrouve à quelques mètres de la ligne de démarcation.



Le mur à quelques mètres de l'arrière du bâtiment. Hier et maintenant. Au sol, une ligne de pavés indique l'emplacement du mur comme dans tout Berlin.

Le renouveau :

Après la réunification du 2 octobre 1990, Berlin redevient la capitale du pays. Les travaux reprennent pour moderniser le *Reichstag* afin d'accueillir le nouveau le parlement de l'Allemagne, mais cette fois-ci fédérale et démocratique, le *Bundestag*. Les travaux sont confiés à l'architecte britannique Sir Norman Foster qui a remporté le concours. Celui-ci ne prévoit pas de coupole dans son projet. Elle lui sera finalement imposée mais sous une forme contemporaine, transparente. Ainsi, lors de leur promenade sur le toit du *Reichstag*, les citoyens peuvent observer leurs parlementaires lors des réunions. A l'été 1995, les visiteurs du monde entier affluent pour admirer l'emballage du *Reichstag* par l'artiste bulgare Christo et sa femme Jeanne-Claude, qui recouvrent entièrement le bâtiment de tissu. Certains interprètent cela comme un dernier adieu avant le début des grands travaux de restauration. Les députés commencent officiellement à y siéger le 19 avril 1999.

Lors de l'inauguration, les députés allemands furent invités à apporter de la terre de leur circonscription ainsi qu'une graine pour fournir une végétation autour d'un mot « Der Bevölkerung », À la population, placée dans la cour intérieure nord. Une inscription moins nationaliste que la phrase qui orne le fronton du Reichstag : « Dem Deutschen Volke ». Il faut voir dans cette initiative la volonté des députés de travailler pour l'ensemble de la société. A cette occasion, une députée du parti des verts fera scandale en plantant une graine de cannabis. Aujourd'hui, la végétation recouvre partiellement le mot.

Le nouvel hémicycle du parlement allemand.

Auteur : Patrick Fleuridas

Sources :

IWM, Pinterest.com, wikipedia, Bundesarchiv, Berlin.de, Wikimedia, AKGimages, Albumwar2.com, LIFE, Flickr.com, L Verstraete.com, waralbum.ru, coleman-USAf, darkwing.uoregon.edu, desertrats.org.uk, ostfront.com, miliblog.co.uk



5 : Bombardements aériens : mythes et réalités

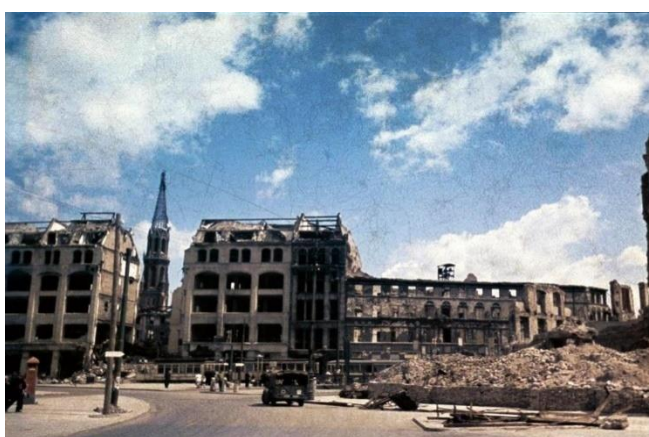
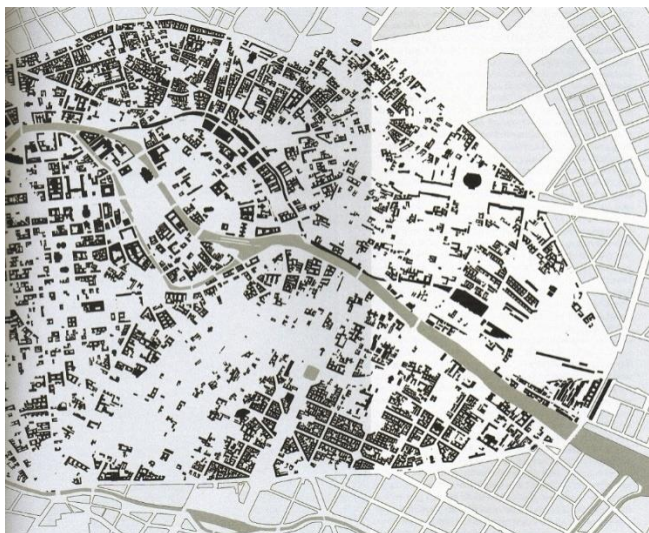
Introduction :

Nous connaissons tous les images de l'ancienne capitale du III^{ème} Reich détruite, ses avenues et rues encombrées de gravats, de carcasses de véhicules, les ponts routiers ou ceux du métro aérien effondrés. A la reddition de la garnison, le 3 mai, les façades d'immeubles éventrées, les monuments historiques mutilés laissent une impression de cité anéantie. Pour autant Berlin n'est pas la ville d'Allemagne la plus détruite, avec 25 à 30 % des habitations inhabitables, seulement, est-on tentés de dire. L'étendue du « grand Berlin » et sa relative faible densité de la population, donc de constructions, ne sont sans doute pas étrangères à cela. De larges avenues et de grands espaces boisés ont certainement contribué à réduire l'effet des bombardements par rapport à d'autres villes allemandes. Le centre-ville et certains quartiers situés sur les axes de pénétration de l'Armée Rouge sont certes dévastés, tout comme une partie de la Chancellerie et d'autres organismes d'état, même si celui du ministère de l'Air, reste quasiment intact au milieu des ruines. Les gravats seront évacués par les

« *Trümmerfrauen* » les femmes des décombres, avec une remarquable volonté. L'ensemble des matériaux non réutilisables forment de véritables collines artificielles surnommées « *Schuttberg* », colline de ruines. Elles recouvriront les constructions militaires difficiles à détruire comme les *Flak-Turm*, à Humboldthain ou Friedrichshain. La plus importante, surnommée « *Teufelberg* », la colline du diable, dépasse 115 mètres de hauteur et recouvre les décombres d'une nouvelle école militaire, dessinée par Speer mais non achevée. Plus tard, les statisticiens ont calculé que pour chaque habitant de Berlin, il y avait près de treize mètres cubes de gravats. L'ancienne capitale du Reich, est appelée avec moquerie « *Reichstrümmerstadt* » ville des ruines du Reich, en dérision par rapport au « *Reichshauptstadt* » capitale supérieure du Reich. On peut donc imaginer que Berlin a subi, depuis la déclaration de guerre, d'incessants raids aériens. Ce n'est pas exact, loin de là, malgré 363 raids tout au long du conflit. Ce n'est qu'à partir de 1943 que les raids vont s'intensifier jusque dans les derniers jours du conflit, comme nous le verrons plus loin.



Centre de Berlin en 1940 et 1945. Les zones blanches sont celles détruites par les bombardements.



Spittelmarkt. Photo originale, NARA.



Friedrichstraße en 1945.

1940 à 1942 :

Pendant la campagne de Pologne, puis au début de la « drôle de guerre », la RAF s'est cantonnée au largage de tracts de propagande au-dessus de l'Allemagne et dans l'attaque de quelques rares objectifs maritimes. Le premier raid des forces aériennes britanniques sur Berlin, de nuit, a lieu le 25 février 1940. Mais là encore les tracts remplacent les bombes. Même si la ville ne constituait pas un objectif important, elle représente tout de même un enjeu : elle est non seulement la capitale du III^{ème} Reich mais concentre de nombreuses industries de précision, maintenant au service de l'effort de guerre, ainsi que des constructeurs industriels comme *Altmärkische Kettenwerk GmbH*, plus connu sous son abréviation *Alkett*, qui va fabriquer des centaines de chars et véhicules blindés tout au long du conflit. Cette présence est dispersée sur une superficie égale à six fois celle de Paris. A partir d'avril 1940, les raids de bombardement britanniques sont devenus exclusivement nocturnes. L'état-major de la RAF croit que, de nuit, les bombardiers passent toujours plus aisément et qu'on peut esquiver la défense antiaérienne allemande en modifiant les itinéraires de vol. C'est seulement le 15 mai 1940 que le Cabinet de guerre britannique, dans lequel se trouve maintenant Winston Churchill, autorise l'emploi de l'aviation de bombardement sur des objectifs situés à l'est du Rhin et cela de manière intensive, du moins avec les moyens de la RAF à l'époque.

Premier raid de l'aéronavale française :

Le 7 juin 1940 le Farman F.223.4, baptisé Jules Verne, décolle de Mérignac à côté de Bordeaux. Son commandant de bord, le capitaine de vaisseau Henri Daillière est loin de se douter des conséquences de ce raid audacieux. Pour la première fois, un avion français va bombarder la capitale du Grand Reich.



Le capitaine Henri Daillière et son équipage sur la base de Mérignac.

En ce début de juin 1940, la situation militaire de la France devient dramatique. Le corps expéditionnaire britannique est évacué depuis quelques jours, laissant derrière lui tout son armement, matériel et équipements. Seuls les soldats sont saufs. Le Jules Verne est à l'origine un avion long-courrier conçu pour les lignes transatlantiques d'Air France. Trois exemplaires, destinés à l'aviation postale sont réquisitionnés par l'aéronavale au sein de l'escadrille E5 en 1939. Au début de l'année 1940, l'un d'eux, le Jules Verne est transformé en bombardier à long rayon d'action. Plafond de 8000 mètres, deux tonnes de bombes lourdes (8x250 kg), 80 bombes de dix kg et une autonomie accrue de 8000 kilomètres. Après son envol très tôt le 7 juin, il met cap plein nord.



Le Jules Verne

Après les côtes françaises et le survol de la Bretagne, il suit les rivages de la Belgique et des Pays-Bas puis du Danemark il vire à l'est, traversant la péninsule du Jutland avant de virer à nouveau au Sud. Ainsi son arrivée au-dessus de Berlin se fait par le nord, n'éveillant pas l'attention de la *Flak* qui pense à un avion de reconnaissance allemand de retour tardif d'une mission, ce qui était la ruse prévue par Daillière. Le bombardier va survoler à basse altitude une capitale toute en lumières...Le commandant repère l'aéroport de Tempelhof et simule même un atterrissage avant de reprendre de l'altitude et se diriger vers son objectif, les usines Siemens. La mission achevée, il regagne sa

base à Brest après une escale de ravitaillement à Chartres.

Le 24 août, Londres est l'objet d'un bombardement par erreur. Des quartiers d'habitations sont touchés, des civils tués et blessés. Devant la colère des populations et celle de Churchill en particulier, un raid de représailles est mis au point. Dès la nuit du 25 au 26 août, quasiment sans escorte, à la limite de leur rayon d'action, les bombardiers du *Bomber Command* s'envolent pour ce premier raid avec comme objectif *Siemensstadt* et l'aéroport Tempelhof, au cœur de la capitale du Reich. Sur les 95 bombardiers partis, 81 atteignent la zone de bombardement. Les dégâts ne sont pas significatifs, mais l'effet psychologique sur les populations et les dirigeants allemands est désastreux. Les 6 et 24 septembre, deux autres raids font encore des victimes dans la population civile. Herman Goëring, l'orgueilleux Maréchal, commandant en chef de la *Luftwaffe*, a affirmé quelques semaines auparavant que "Si un seul bombardier britannique parvient à franchir la Ruhr, appelez-moi Meier !" (Nom très répandu en Allemagne). Pour Goëring, imbu de sa personne, de ses titres et fonctions, compagnon de route d'Hitler depuis le début, ce n'était pas imaginable d'être considéré comme le premier venu. Il avait personnellement assuré à Hitler que cela ne se produirait jamais. Les deux semaines suivantes, cinq autres raids de taille similaire sont menés, tous portant sur des cibles spécifiques, mais avec les difficultés de la navigation de nuit, les bombes qui sont larguées ont été largement dispersées. Au cours de l'année 1940, la quasi-totalité des raids n'infligent que des dégâts minimes. Les raids augmenteront en fréquence en 1941, mais restent impuissants à frapper des cibles importantes.



Bundesarchiv, Bild 103-L00711b
Foto: o. Ang. | 13. Oktober 1940

Déblaiement dans une rue de Berlin après un raid en octobre 1940.

Les raids aériens soviétiques :

Le 8 août 1941 a lieu le premier raid aérien soviétique sur Berlin. Depuis le 22 juin 1941, l'armée allemande poursuit son irrésistible avance en URSS. L'armée Rouge, malgré d'héroïques combats, recule sur tout le front et semble se liquéfier. Rien ne peut arrêter au sol les divisions de la *Wehrmacht* et dans les airs les escadrilles de la *Luftwaffe*. Dans la nuit du 21 au 22 juillet, l'aviation allemande lance son premier raid contre Moscou. Hitler et les hauts dignitaires nazis sont persuadés d'une victoire dans quelques semaines et de toute manière avant l'hiver avec la prise de la capitale russe et l'effondrement du régime. Hitler dans sa directive de guerre n° 32 du 14 juillet 1941 annonce « La domination militaire du territoire européen, après l'écrasement de la Russie, permet de réduire dans une proportion importante les effectifs de l'armée de terre... » Les journaux et la radio claironnent la prochaine victoire sur l'URSS. *Goebbels*, le ministre de la propagande, annonce solennellement que l'aviation soviétique est anéantie. *Goering*, le commandant en chef de la *Luftwaffe*, abonde dans le même sens. Le commandement soviétique se décide à entreprendre une action hardie. Il s'agit de mener un raid aérien contre la capitale allemande afin de démontrer que l'aviation soviétique existe toujours, de rappeler aux dirigeants du IIIème Reich que la guerre continue et de porter un coup au moral de la population. La mission est confiée aux pilotes de l'aviation de la flotte de la Baltique sous les ordres du colonel *Evgeniy Preobrajenski*. L'opération doit rester secrète. Tous les préparatifs du raid se font dans la discrétion la plus absolue. Le carburant et les bombes arrivent de nuit sur l'aérodrome *Kuressaare* sur l'île d'*Õsel* (*Saarema*) en Estonie. Une fois l'ensemble stocké, quinze bombardiers à long rayon d'action, du type *Yermolaïev Yer-2* rejoignent l'aérodrome. Le raid est très périlleux. Les équipages doivent survoler le territoire ennemi sur près de 1800 km. Aucun chasseur ne peut les accompagner, par manque d'autonomie et de disponibilité. De plus une importante formation, du moins au départ, aurait certainement averti la chasse allemande, quasiment maîtresse du ciel. Un seul choix possible : un vol à très haute altitude, à la limite extrême des avions, soit 7 000 mètres. Les quinze bombardiers soviétiques décollent dans la nuit du 7 au 8 août 1941 et mettent le cap sur Berlin. Arrivés à l'altitude de croisière, la température chute à - 40°C. Les vitres sont givrées et les pilotes volent quasiment à l'aveugle. Ils respirent à l'aide de masques à oxygène. Le silence radio le plus absolu règne dans la formation de bombardiers. Après avoir survolé la Baltique, les avions virent plein sud et mettent le cap sur Berlin. Repérés, les Allemands prennent les bombardiers soviétiques pour des leurs de retour d'une mission du fait qu'ils arrivent du Nord et surtout parce qu'ils ne peuvent imaginer que l'aviation soviétique, officiellement anéantie, soit encore capable d'un raid de

pénétration aussi hardie. Le 8 août à 1h30, les avions sont au-dessus de Berlin. Les bombes sont lâchées sur les objectifs désignés. Les pilotes rompent enfin le silence radio et *Vassili Krotenko* annonce au commandement, avec un air de triomphe : « Suis au-dessus de Berlin. Mission remplie. Retournons à la base ». Ils affrontent alors la défense anti-aérienne, renforcée depuis les raids réguliers des Britanniques. Mais il est déjà trop tard, malgré un feu nourri, les avions regagnent leur base sans subir de perte. Ils sont accueillis en héros. La subite frappe aérienne contre Berlin produit un effet de choc sur les Allemands, qui refusent de croire que leur capitale a été attaquée par des Russes ! La radio allemande annonce le lendemain qu'une armada de 150 bombardiers britanniques a tenté de faire une incursion sur Berlin. La nouvelle de ce raid surprend les Anglais autant que les Allemands. En effet, les 7-8 août, aucun avion britannique n'était dans le ciel de Berlin. L'explication est finalement donnée par le Bureau d'information soviétique qui précise que le bombardement de la capitale de l'Allemagne nazie est le fait de l'aviation soviétique. D'autres raids suivent, mais désormais les Allemands sont aux aguets. Dans la nuit du 10 au 11 août, des bombardiers quadrimoteurs *Petliakov Pe-8* lancent une nouvelle opération. La capitale est attaquée jusqu'au 5 septembre. Les pilotes soviétiques effectuent en un mois dix raids contre la capitale ennemie, en larguant plus de 36 tonnes de bombes. Mais l'effet de surprise du premier raid est passé. Un total de 17 avions sont abattus par les Allemands. Devant l'avance allemande sur le territoire estonien et le retrait des troupes soviétiques, l'île de *Saarema*, où se trouve l'aérodrome des bombardiers à long rayon d'action, doit être abandonnée. Si les bombardements de Berlin n'ont pas causé de préjudice notable au potentiel militaire de l'Allemagne, leur effet politique et psychologique est beaucoup plus important. Il a fait voler en éclats le mythe de l'anéantissement de l'aviation soviétique. L'exploit des pilotes a été hautement apprécié. Dix d'entre eux ont été honorés du titre de Héros de l'Union Soviétique et les autres sont cités ou décorés.

La fin de l'année 1941 reste calme. Le 7 novembre 1941, *Sir Richard Peirse*, chef du *RAF Bomber Command*, lance un grand raid sur Berlin, envoyant plus de 160 bombardiers frapper la capitale. Plus de vingt d'entre-eux sont abattus ou perdus et peu de dégâts sont rapportés. Cet échec entraîne le limogeage de *Peirse* et son remplacement par *Sir Arthur Harris* le 22 février 1942. Neuf alertes sérieuses auront lieu sur l'ensemble de l'année 1942. Après cela, presque aucun raid aérien d'ampleur ne sera lancé sur Berlin jusqu'en janvier 1943 où le déluge de bombes va ravager des quartiers entiers.

Les bombardements massifs américains et britanniques entre 1943 à 1945 :

Après l'entrée en guerre des Etats-Unis et la constitution des unités de bombardement de l'*US Army Air Force* comme la 8th *Air Force*, le rapport de force va bénéficier aux Alliés. L'*USAAF* va progressivement disposer de plus en plus d'appareils et atteindre une force de frappe impressionnante de plusieurs centaines de bombardiers lourds Boeing *B-17 « Flying fortress »* et *Consolidated B-24 « Liberator »* pour accomplir ses nouvelles missions. Cette offensive par les airs, nom de code "Pointblank", est lancée dans les premiers mois de l'année 1943. Mais les raids exécutés à cette époque par le *Bomber Command*, contre Berlin, restent inefficaces. Il est impossible d'utiliser le système *Oboe* à une telle distance et l'étendue de la ville gêne le système *H2S*. La chasse de nuit allemande, particulièrement efficace, attaque les bombardiers pendant leur long voyage, 1850 kilomètres aller-retour. Elle est dirigée par des stations radar qui déjouent le brouillage *Windows*. Sur les 123 bombardiers abattus au cours de trois raids sur Berlin, environ 80 l'ont été par la chasse de nuit allemande. La « bataille de Berlin » a duré de novembre 1943 à mars 1944. Elle se monte à seize attaques britanniques. Les résultats de cette offensive massive ont été très différents des prédictions du maréchal de l'Air Harris. Ni l'Allemagne, ni Berlin n'ont été mises à genoux. Les pertes sont excessives : 1047 bombardiers ont été abattus et 1682 autres endommagés. La présence ou l'absence de la chasse de nuit allemande fait toute la différence ce qui oblige le *Bomber Command* à prévoir des raids de diversion qui engagent de plus en plus d'avions. À partir de mars 1944, les raids nocturnes de la RAF sur Berlin sont remplacés par des attaques de jour par les forces aériennes américaines. Le 6 mars, débute une nouvelle vague de raids sur Berlin. 801 chasseurs accompagnent 814 bombardiers. C'est au printemps 1944 qu'un changement réel et décisif intervient grâce à la mise en service par l'*USAAF* de chasseurs à long rayon d'action afin d'escorter les bombardiers tout au long de la mission. Dès le mois de juillet 1944, toutes les installations pétrolières en Roumanie sont touchées. Des raids destructeurs ont lieu également depuis le mois de mai sur les usines de fabrication d'essence synthétique. A partir de septembre 1944, le ravitaillement en carburant de la *Luftwaffe* est réduit à 10.000 tonnes par mois, alors qu'un minimum de 160.000 tonnes est nécessaire. Les avions restent au sol ou limitent leurs sorties. Alors que le nombre d'appareils allemands en état de vol diminue, celui des forces aériennes Alliées augmente. Les bombardiers de première ligne de la RAF passent de 1023 en avril 1944, à 1513 en décembre 1944 et 1609 en avril 1945. Pour la 8th *Air Force*, la progression est encore plus impressionnante avec 1049 bombardiers en avril 1944, 1826 en décembre 1944 et 2085 en avril 1945. En février et mars 1945, les raids aériens sur la capitale allemande sont presque quotidiens. Ces attaques des

forces aériennes britanniques et américaines sont la contribution visible à l'offensive terrestre de l'Armée rouge, lancée le 12 janvier 1945 depuis le fleuve polonais de la Vistule. L'attaque des forces aériennes américaines sur Berlin le 3 février 1945 est l'une des plus dévastatrices du conflit. Ce jour-là, 2 500 berlinois sont tués et 100 000 personnes restent sans abris. Le quartier du gouvernement au centre de Berlin est l'objectif visé dans le but de briser la volonté des Berlinois mais cette stratégie est un échec. Cette attaque ne fait pas baisser, loin de là, le soutien de la population au régime nazi. La RAF et l'*USAAF* cessent leurs attaques le 16 avril. Seule l'URSS maintient des raids jusqu'à la reddition afin de soutenir ses opérations militaires. A la fin du mois de mars 1945, un total de 363 raids aériens auront été menés sur Berlin, dont 85 au cours des seuls douze derniers mois de 1944 et 45.

La population berlinoise sous les bombes :

Au lendemain des premiers raids britanniques sur la capitale, la population est très remontée, non contre l'ennemi qui apporte la mort et la désolation, ou l'inefficacité de la défense anti-aérienne, mais contre Goëring. Hitler ordonne le « *Sofort Programm* » (programme immédiat) en septembre 1940. Il vise au renforcement des abris déjà édifiés chez les particuliers ou dans les administrations et des obligations de construction d'ouvrages dans tous les bâtiments officiels. La seconde réponse d'Hitler concerne l'organisation d'une défense anti-aérienne efficace au cœur des grandes villes. Cela donnera naissance aux *Flakturm* à Berlin, Hambourg et Vienne. Jusqu'à la fin 1942, le nombre d'habitants est stable, en très légère progression, passant de 4.333.640 en janvier 1939, à 4.478.102 en décembre 1942. Suite aux premiers bombardements massifs des Alliés dans la Ruhr en mai et juin 1942, 400.000 personnes sont évacuées dès le mois de janvier 1943 et 160.000 pendant les mois suivants. Toutefois, les chiffres de ces recensements sont difficilement vérifiables. Une autre méthode qui est basée sur le nombre d'allocataires aux rations alimentaires distribuées fait état d'un autre décompte : 4 111 700 en février 1943 (dont 223 500 étrangers) et 3 109 500 en février 1944 (dont 176 500 étrangers). Le premier recensement d'après-guerre, le 12 août 1945 donne 2 807 405 habitants. Dans le recensement de 1946, on compte seulement 436 600 habitants sur 3 170 832 (14 %), qui vivaient déjà à Berlin avant la guerre. On estime que 16 km² de la ville est réduit à un amas de ruines. La moitié des habitations a été endommagée et presque un tiers est inhabitable. Le nombre des morts à Berlin suite aux raids aériens vont de 20 000 à 50 000. Des études allemandes actuelles suggèrent que le chiffre le plus bas est plus probable, même si aucune statistique exacte n'existe pour les premiers mois de 1945, qui sont aussi les plus meurtriers.



Teufelberg, la colline du diable, en cours d'élévation, constituée des déblais de l'ancienne capitale. Elle dépassera les 115 mètres de hauteur.



6 : Mémorial soviétique du Tiergarten.

Un emplacement inattendu :

Le 8 mai 1945, le III^{ème} Reich capitule. Le pays est entièrement occupé par les vainqueurs, les USA, l'URSS, la Grande-Bretagne et La France. Berlin, située en zone soviétique, est également partagée. Les Soviétiques ont payé un lourd tribut pour conquérir l'ancienne capitale avec environ 80 000 morts et 280 000 blessés en quelques semaines d'affrontements. Ils souhaitent ériger un mémorial, là où eurent lieu les derniers combats. Ils choisissent un espace dégagé dans le *Tiergarten*, non loin de la porte de Brandebourg et du *Reichstag*. Cet endroit fait partie du secteur britannique, mais l'ensemble des Alliés occidentaux n'y voient pas d'inconvénient ou d'incohérence. Ils donnent leur accord et les travaux débutent très rapidement. Certains, plus tard, y verront en fait une première tentative des Soviétiques de convaincre, de manière détournée, les Britanniques de quitter leur secteur d'occupation.

Recouvrement d'une tour de Flak à Humboldthain.

Auteur : Patrick Fleuridas

Sources

La voix de la Russie : <http://french.ruvr.ru>, wikipedia.org, BA, FLICKR,

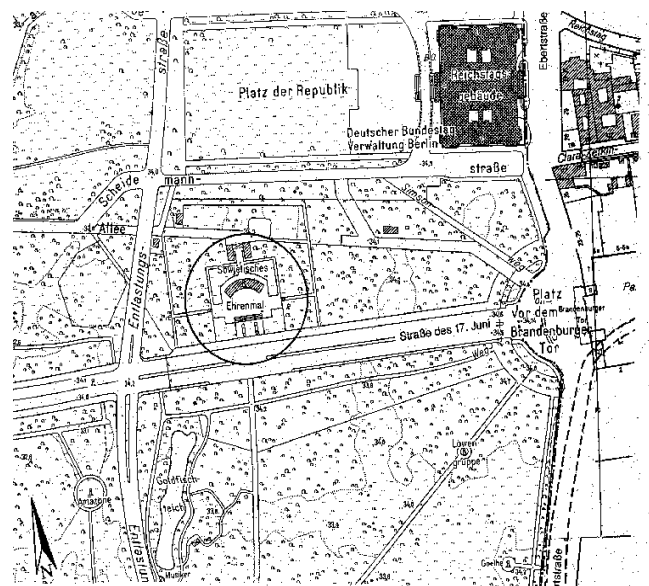
Pinterest.com

Statistisches Bundesamt (Hrsg.): *Statistische Berichte, Arb.-Nr. VIII/19/1, Die Zivilbevölkerung des Deutschen Reiches 1940–1945.*

Statistisches Bundesamt (Hrsg.): *Statistisches Jahrbuch für die Bundesrepublik Deutschland*

De Berlin à Berlin : <http://L.poitou.free.fr>

www.raf.mode.uk, Bundesarchiv, Wikimedia, <https://www.medias-presse.info/>



Dans le cercle, le mémorial. Au Nord, la place de la République, *Platz der Republik*, et le *Reichstag*. Dans l'axe Est-Ouest, la porte de Brandebourg.

Le mémorial :

C'est l'œuvre de l'architecte Mikhaïl Gorvits. Il présente la forme d'une colonnade courbe surmontée d'une imposante statue en bronze due aux sculpteurs Vladimir Tsigal et Kerbel. Celle-ci représente un soldat soviétique, le bras gauche tendu vers le sol afin de symboliser la négation du salut fasciste et la chute du nazisme, vaincu par l'Armée Rouge. Une inscription en Russe sous la statue du soldat précise :

« Gloire éternelle aux héros tombés dans la bataille contre les occupants fascistes allemands pour la liberté et l'indépendance de l'Union soviétique. »

La statue repose sur un piédestal en marbre de Nikolai Serguieïev. Les matériaux utilisés viennent de la Chancellerie. Sur les piliers de marbre du mémorial, sous les couronnes d'or de la victoire, la liste des groupes de l'armée soviétique qui ont combattu lors de la bataille de Berlin. Sous chaque groupe figurent les noms et les âges des généraux tombés au combat. Le monument est flanqué de deux obusiers soviétiques ML-20-152mm, ainsi que de deux chars T-34, les premiers, dit-on, à avoir pénétré dans la ville à l'issue de la bataille. Derrière le mémorial, se trouve le cimetière militaire.



Le monument en voie d'achèvement.



Au milieu du parc du Tiergarten ravagé.



Derniers travaux avant l'inauguration.



Défilé des troupes soviétique pour l'inauguration le 7 novembre 1945. En arrière-plan le Reichstag.



Les représentants soviétiques semblent un peu sévères, lors du discours d'inauguration.



En 1953, une grande campagne de reboisement est entreprise au Tiergarten.

Plus de quarante années de présence soviétique à l'Ouest :

Le mémorial, sera rapidement achevé, puis inauguré le 7 novembre 1945. Chaque année le 9 mai (pour les Soviétiques, en raison du décalage horaire, la capitulation est célébrée le 9 mai et non le 8) une cérémonie du souvenir est organisée. Elle est toujours d'actualité, avec l'unique présence maintenant d'anciens combattants ou de leurs familles. Une garde permanente de deux soldats, parfaitement immobiles, quels que soient le temps ou la température va durer jusqu'en 1993 et le retrait de toutes les troupes soviétiques stationnées en RDA.



La garde d'honneur devant le monument.

Afin d'assurer la rotation des gardes, un baraquement sera édifié de l'autre côté de l'avenue, discrètement, au milieu de la végétation du parc. Les Berlinois pourront assister, médusés ou outrés, à la relève régulière du contingent, défilant en ordre face à la porte de *Brandebourg*, sur *Charlottenburger Chaussee*, devenue rue du 17 juin, en mémoire des victimes des révoltes ouvrières et populaires de juin 1953 contre le pouvoir communiste en place et durement réprimées par les forces soviétiques. Des manifestations, les premières années, pendant le blocus aérien en 1948/49, puis après la construction du mur en août 1961, auront lieu régulièrement. La police de Berlin-Ouest sera en permanence proche ou sur les lieux, renforcée par des patrouilles de l'armée britanniques. Des obstacles barbelés tiendront éloignés les manifestants.



Période tendue devant le monument lors de la construction du mur en août 1961. Ci-dessus la police de Berlin-Ouest disperse tranquillement les manifestants.



Soldats britanniques en poste devant le mémorial en 1961.

L'accès routier sera interdit et des barrières devant le monument seront érigées pour sécuriser les lieux. Un seul incident grave commis par un néo-nazi qui, en 1970, blesse mortellement l'une des sentinelles.

Dans les années 80, bien que l'extrémité de l'avenue soit toujours interdite à la circulation, les bus touristiques sont autorisés à faire une petite boucle devant le mémorial sans que les passagers n'en descendent, juste le temps de la photo !



De nos jours :

Déserté par les sentinelles, les barrières retirées, le monument est accessible sans contrainte. Il n'y a pas globalement d'atteintes sauf en 2010 où juste avant les célébrations de la journée de la victoire en Europe, le mémorial est vandalisé avec de la peinture rouge portant la mention "Voleurs, meurtriers, violeurs".

L'avenue reste interdite sauf aux bus touristiques.



Soviétiques à l'Ouest lors de cérémonies. La garde sera maintenue jusqu'au départ des troupes des anciens vainqueurs en 1993.





Un mémorial désormais vide. Certains politiques à Berlin, demandent la destruction du monument ou du moins son remplacement par un souvenir plus discret et moins guerrier.

Anecdote :

Lors de travaux de sondages dans le parc en 1967 pour une nouvelle ligne de métro, deux tunnels autoroutiers de près de 220 mètres de long sont découverts. C'était l'esquisse d'un axe "Nord/Sud" qui devait s'inscrire dans le vaste programme de *Germania*, capitale du monde pour Hitler et son architecte Speer. Cet axe était en grande partie souterrain afin de ne pas gêner la circulation piétonne sur l'immense avenue bordée des bâtiments tout autant gigantesques du projet. La guerre va interrompre le creusement et l'aménagement des tunnels. Ils seront oubliés presque une trentaine d'années. Quant aux bâtiments, aucun ne sera construit ni même entrepris. Une autre version existe quant au lieu d'implantation. C'est sur ordre de Staline que cet endroit fut choisi, car justement à l'intersection des deux grands axes monumentaux de Germania. Une manière de confirmer sa victoire totale sur l'Allemagne nazie et ses rêves de suprématie.



L'un des deux tunnels de l'axe inachevé.



Numérisation de l'axe Nord-Sud pour Germania.

Auteur : Patrick Fleuridas

Sources :

Bundesarchiv,

Pinterest.com,

Berlin.de, wikimedia.com,

Berlin unterwelt.de

Au cœur du IIIème Reich, A. Speer

Redit.com

B.A.

IWM

Vintag.es

7 : Le camp d'Oranienbourg-Sachsenhausen

Historique :

Un premier camp de concentration est ouvert en Allemagne dès 1933 à *Oranienbourg*. Il ferme en 1935. Un deuxième est édifié avec des plans précis à partir de 1936 à quelques kilomètres de là : *Sachsenhausen*. Le site est marécageux, sablonneux, parsemé de forêts de pins, de lacs et d'étangs. Ce camp est l'un des moins connus des camps de concentration alors qu'il est en fait le QG de l'administration SS pour tous les autres camps de ce type *KZ*. La partie centrale est nommée « zone d'intérêt ». Avec les autres camps auxiliaires, environ 200 000 prisonniers seront soumis aux travaux forcés dans les industries locales. On estime que près de 84 000 y sont décédés. En août 1941, un massacre de masse a lieu avec l'exécution de plus de 13 000 soldats soviétiques, prisonniers de guerre. Plusieurs dizaines de milliers de prisonniers sont morts en raison des conditions inhumaines de travail, de vie et du traitement brutal des gardes. D'autres ont été directement gazés, abattus pour des motifs futiles ou soumis à des expérimentations médicales. En avril 1945, alors que l'Armée Rouge approche, les SS commencent à évacuer le camp et contraignent les détenus à des « marches de la mort », au cours desquelles des milliers sont abattus ou meurent d'épuisement. Les 22 et 23 avril 1945, les troupes soviétiques de la 47^e Armée et polonaises arrivent sur le camp, où même après la libération des centaines de détenus continueront à décéder suite à leur emprisonnement. De 1945 à 1950, le site est utilisé comme camp spécial par le NKVD (Commissariat du peuple aux Affaires intérieures). C'est ce que l'on appelle un camp silencieux. Environ 60 000 internés y sont détenus dans des conditions inhumaines et 12 000 décèdent.

En 1961, le site est déclaré lieu national de mémoire et de souvenir en RDA. Depuis 1993, le centre commémoratif et le musée appartiennent à la Fondation des mémoriaux du Brandebourg, *Stiftung Brandenburgische Gedenkstätten*.

Le premier camp, 1933-1935 :

Le 21 mars 1933, à *Sachsenhausen*, un faubourg de la ville d'*Oranienbourg*, situé sur la rivière *Havel* à une trentaine de km de Berlin, ouvre le premier camp dans les bâtiments d'une ancienne brasserie. C'est le premier camp de concentration ouvert en Allemagne dans cette province du Nord, le Brandebourg. Il s'agit pour le régime nazi d'y enfermer ses opposants politiques : communistes, socialistes, syndicalistes, la liste est longue.



Bundesarchiv, Bild 146-1076-080-16
Foto: o.Ang. | 1933 ca.



Bundesarchiv, Bild 146-200978
Foto: o.Ang. | August 1933

Arrivée des nouveaux détenus.



Portail du premier camp fondé et gardé par les SA.

Le second camp, 1936-1945 :

Après la fermeture en 1935 du camp d'Oranienbourg, Theodor Eicke, commandant du camp de concentration de Dachau et inspecteur des camps de concentration, pense initialement agrandir « son » camp. Néanmoins, l'inspection des camps de concentration (I.K.L.) qui se trouve à Berlin estime nécessaire d'avoir un camp à proximité. Eicke ordonne alors, dans une lettre du 18 juin 1936, que certaines forêts domaniales d'Oranienbourg soient mises à disposition pour l'édification d'un nouveau camp. Les travaux débutent à l'été 1936, alors que les Jeux Olympiques se déroulent à Berlin. Le 12 juillet une cinquantaine de prisonniers arrivent d'Esterwegen et commencent la construction. Cette fois sous commandement SS, le but affiché est de réaliser un « camp modèle ». Le bâtiment en "T" abrite le bureau administratif central commun aux autres camps de ce type. La grille en fer forgé du portail est ornée de l'habituelle inscription des camps nazis : *Arbeit macht frei* (Le travail rend libre). Plusieurs objectifs sont définis: être un modèle, dont même l'architecture doit montrer la suprématie de l'idéologie nazie, former les futurs chefs de camp (*Rudolf Höss* y fera ses classes avant de prendre la tête du complexe d'Auschwitz) ainsi que les SS responsables des camps de concentration (SS *Totenkopf*) enfin accueillir le siège de l'Inspection des camps de concentration (I.K.L.).



Maquette du projet pour le nouveau camp.

À son apogée, le complexe de *Sachsenhausen* compte près d'une centaine de camps extérieurs et de *Kommandos*. Les plans initiaux prévoient un plan triangulaire double. Le triangle intérieur correspond à la partie dévolue aux prisonniers : une tour de garde est placée au centre de la base du triangle, des baraques disposées en éventail selon des rayons partant de cette tour, une caserne disposée de manière transversale et qui agrandit la base de ce petit triangle. Un triangle plus grand, qui englobe le premier et dont la base doit

contenir les bâtiments pour la SS : les pavillons d'habitation pour les sous-officiers et officiers, le garage des véhicules militaires, les locaux de la *Kripo* (Police criminelle) et ceux de l'inspection des camps de concentration (I.K.L.). Les premiers prisonniers arrivent en juillet 1936, des camps d'Esterwegen et de Berlin-Columbia. Sur ce premier millier de détenus, la moitié environ couchent dehors, les premières baraques construites étant celles des gardiens. Près d'une centaine de bâtiments sont construits à la fin de l'année 1936. Bientôt plusieurs transports arrivent en provenance des camps de Sachsenbourg, Frankenburg et Chemnitz, soit mille prisonniers. Pour moitié des politiques, pour le reste, des droits communs. Il y a également des « asociaux » et des homosexuels. L'amalgame des détenus est une technique déjà éprouvée par l'administration nazie dans d'autres camps. Les SS chercheront en permanence à utiliser l'antagonisme des deux groupes dans l'administration parallèle des camps par les détenus. Le premier travail consiste d'abord à déboiser un triangle de 80 hectares de forêts. Les cadences de travail s'intensifient car la date de livraison des premières baraques est fixée au 1^{er} octobre. La partie réservée aux prisonniers est ceinturée d'un mur de 2,70 mètres de haut, surmonté de fils électrifiés. Des miradors avec mitrailleuses et projecteurs sont disposés à intervalles réguliers. À deux mètres du mur, côté intérieur du triangle, un chemin de ronde est délimité par une barrière de fil barbelé électrifié. En avant de celui-ci, une bande de graviers avec des chevaux de frises : c'est la « zone neutre ». Dans celle-ci, des panneaux indiquent en Allemand « On tirera sans sommation », surmonté d'une tête de mort.



Les premiers assassinats attestés débutent en novembre 1936. Le 10 novembre, un SS arrache le béret d'un prisonnier, le jette sur la clôture de l'autre côté de la « zone interdite » et lui ordonne d'aller le rechercher. Le détenu est alors abattu, pour « tentative d'évasion » : c'était Gustav Lampe, ancien député communiste au *Reichstag*. Au moins cinq autres assassinats sont dénombrés pour cette période : ceux de prisonniers incarcérés parce qu'ils étaient juifs, morts sous la torture entre décembre 1936 et février 1937 :

Julius Burg, Benrhard Bishburg, Franz Reyerbach, Kurt Zeckendorf et le D^r Friedrich Weissler.



Baraquement type du camp (reconstitution)

Construites en bois sur une dalle en béton, ces baraques sont toutes d'un modèle identique. Il y en a en tout soixante-huit. Elles comprennent deux ailes symétriques avec, au centre, des toilettes et des lavabos communs. De part et d'autre, deux salles pour chaque aile : un réfectoire, un dortoir. A l'origine pour 120 ou 140 prisonniers. En octobre 1944, il y en aura jusqu'à 800. Dans les chalets à trois étages des dortoirs, les prisonniers dorment à deux ou trois par niveau.



Bundesarchiv, Bild 183-H0403-0201-003
Foto: o. Neg. | 1/20/1942, ca.

Visite du camp par Himmler en mai 1937

À l'extérieur, sur le côté droit, se trouve un petit camp spécial (*Sonderlager*) constitué à l'origine de quatre chalets en bois réservés à des prisonniers de marque. Toujours à l'extérieur du mur d'enceinte, mais sur le côté gauche, une autre clôture délimite un ensemble industriel, *Industriehof* où voisinent la menuiserie d'une usine militaire, DAW, *Deutsche Ausrüstungswerke*.

Le complexe d'Oranienbourg-Sachsenhausen va s'étendre, mois après mois et va couvrir finalement plus de 400 hectares à la fin de la guerre.



Intérieur d'un baraquement (reconstitution)

1937, construction de la prison :

Les SS ordonnent, au début de l'année 1937, la construction d'une prison. Elle sera séparée du camp par des barbelés, des palissades et un mur.



L'une des 80 Cellules de la prison. Toutes identiques. A noter que celles du camp de Dachau sont du même type.

Dans ce bloc cellulaire, *Zellenbau*, quatre-vingts cellules servent aux arrêts, qui comprennent trois degrés :

Les arrêts normaux, jusqu'à vingt-huit jours en cellule éclairée avec la ration normale.

Les arrêts moyens, jusqu'à quarante-deux jours avec de la nourriture chaude seulement tous les trois jours.

Les arrêts durs en cellule obscure, où le prisonnier ne peut ni s'asseoir ni se coucher durant toute la journée.

Certains ne quittent jamais cet enclos et y trouvent la mort, comme l'écrivain communiste hongrois Julius Alpari, arrêté à Paris en 1941 et fusillé au camp le 17 juillet de la même année. Le pasteur Niemöller, que Hitler avait voulu contraindre à créer une Église "nationale-socialiste", condamné à sept mois de prison le 2 mars 1938 par le tribunal de Berlin-Moabit et attendu à sa sortie par la Gestapo est amené en ce lieu où il restera jusqu'en 1945. C'est là aussi que les SS réalisent leurs interrogatoires utilisant les peines corporelles telles que la bastonnade ou la pendaison au poteau. De nombreux prisonniers succombent aux mauvais traitements. Ils infligent aussi le "traitement 25" : l'administration au supplicié de 25 coups sur les fesses, alors qu'il est attaché à un chevalet de bastonnade, le « Bock ». Les coups peuvent être administrés soit par les SS, soit par des prisonniers de droit commun. Plus tard, les SS choisiront de réaliser les bastonnades non plus à la prison, mais sur la place d'appel et de charger les déportés d'infliger eux-mêmes la peine à leurs codétenus. Voir le chapitre « **Les punitions** ». Se faire prendre à fumer dans le camp, avoir mal fait son lit ou avoir discuté pendant l'appel pouvait rendre passible du « traitement 25 » : la bastonnade est alors considérée par les SS comme la punition la plus légère dans l'échelle des sanctions. Les fesses meurtries par les coups étaient soignées avec des emballages de margarine mis de côté spécialement à cet effet. (témoignage, voir sources).

La prison sert également à l'incarcération de personnages célèbres, comme le théologien *Martin Niemöller*, ou encore *Georg Elser*, auteur d'un attentat manqué contre Hitler en 1939. Après le déclenchement de la guerre, des hommes politiques des pays occupés ou des dirigeants nazis en disgrâce y seront également détenus.

Pendant la guerre le fils de Staline y sera incarcéré. Le régime nazi pensait pouvoir l'utiliser comme monnaie d'échange contre des hauts gradés allemands. Mais Staline ne répondra jamais aux propositions et le prisonnier sera abattu en tentant de s'évader, pour la version officielle, sans doute plutôt par désespoir.

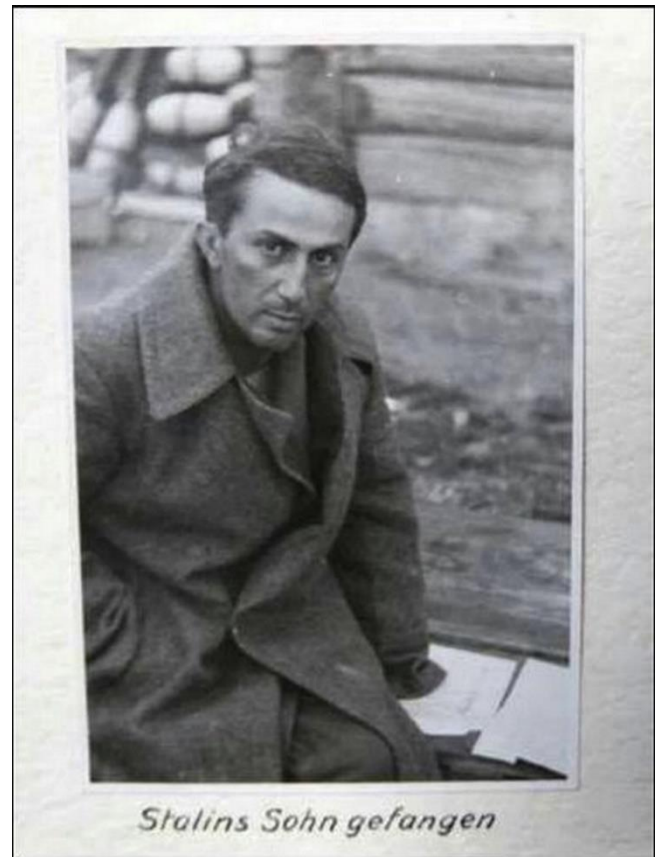


Photo légendée en Allemand « Le fils de Staline prisonnier »

Les punitions :

Sous ce terme anodin se cachent de terribles supplices qui entraînent le plus souvent la mort, rapide ou au terme de longues souffrances. En voici quelques exemples. L'imagination et le sadisme des bourreaux est sans limite.

Le crapaud : Il s'agit de marcher, ramper, courir dans la boue, puis de sautiller, les mains sur la nuque et sous les coups des SS.

La Schlague : 25 coups sur le bas du dos, allongé sur le Bock, laissant le supplicié, s'il n'est pas mort, incapable de se coucher sur le dos pendant plusieurs jours. Néanmoins, il n'était pas rare que les gens meurent, les reins éclatés après avoir reçu le "traitement 25".

Le pieu : Le détenu est pendu à un pieu, mains derrière le dos, sous les coups des SS.

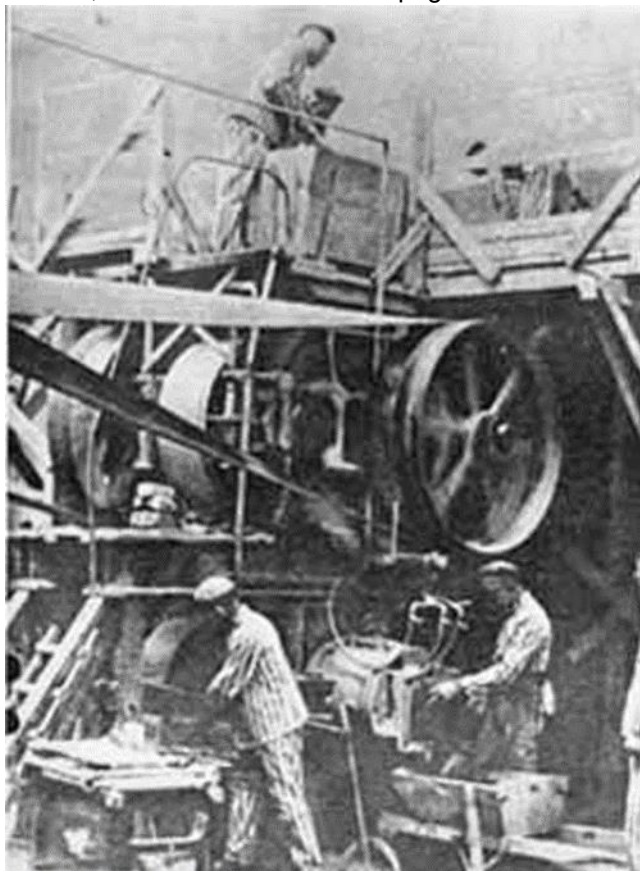
L'Erdbunker : C'est un puits obscur où le détenu peut rester plusieurs jours, le plus souvent privé de nourriture.

La Stafkompagnie : C'est un bagne dans le bagne. Le détenu qui y est envoyé se voit marqué des initiales « RU » : « *Rückkehr unverwünscht* », « Retour non souhaité » et de gros points rouges qui le font remarquer de loin.

Le premier SK est créé dans l'usine *Klinker*. L'effectif est constamment maintenu entre 70 et 90 détenus affectés à la carrière d'argile de la briqueterie. Ils doivent toujours se déplacer au pas de course. Quatre ou cinq détenus meurent chaque jour d'épuisement. Klinkerwerk prend le statut de camp annexe en 1941, lorsque les baraquements pour loger les prisonniers sont construits, car avant cela, ils devaient faire l'aller-retour tous les jours entre le « grand camp » et le *Kommando*. Un second SK est monté au KZ principal en 1943 : c'est le « *Schuhläufer-Kommando* », le « Kommando des essayeurs de chaussures ». Ils testent les modèles destinés à la *Wehrmacht*. Ils effectuent 60 tours de l'*Appelplatz* par jour, sur des tronçons fractionnés en divers secteurs (béton, pavés, cailloux...), soit 41 kilomètres, avec des haltes de genuflexions, rampe ou exercices de course avec, pour les plus punis, 21 kilos de sable sur le dos.

Expériences médicales : Les SS tuent au Revier à l'aide de piqûres de benzine, mais aussi pour expérimenter des balles empoisonnées explosives, sur ordre d'Otto Skorzeny, ou pour tester des ampoules de cyanure miniaturisées.

Pendaisons : Elles sont publiques, à l'appel du soir. Après l'exécution, les 15 à 20.000 détenus passent devant la potence, tête nue, au pas cadencé. Le samedi, l'orchestre accompagne l'exécution.



Travail forcé à la briqueterie.

Fusillades : Elles se passent à la « station Z » dans le quartier des mises à mort. La station commence à

fonctionner fin mai 1942 avec 250 Juifs exécutés en représailles pour la mort d'Heydrich. Le même jour, sont exécutés 200 prisonniers du *Kommando Klinker*. Avant le fonctionnement de la station Z, 22.000 prisonniers de guerre soviétiques avaient été exécutés dans l'Industrie Hof en septembre 1941. Entassés à 3.000 dans les baraques 10, 11, 12, 34, 35, 36 sans pouvoir même se coucher, ils ne reçoivent aucune nourriture pendant trois jours. Quand ils sortent, c'est pour mourir. Les gazages prendront le relais des fusillades car plus expéditifs.

Gazages : Mi-mars 1943, le Commandant Kaindl fait installer, sur ordre du RSHA, une chambre à gaz. Celle-ci fonctionne pour gazer les PG Soviétiques,

Ci-dessous prisonniers russes dans le camp.





Bundesarchiv, Bild 103-K5001-014
Foto: o. Ang. | 1941

La zone d'isolement :

À partir de mars 1938, les nouveaux arrivants passent plusieurs semaines à l'isolement, dans des baraques séparées du reste du camp par des barbelés. Les SS entassent ainsi dans les baraques 11,12, 35 et 36 des prisonniers juifs, homosexuels, roms, des repris de justice et des prisonniers du "service spécial de la Wehrmacht".

Les déportés :

En novembre 1938, à la suite de la Nuit de Cristal, près de 9 800 Juifs arrivent dans le camp. Ils vont rejoindre les 6 000 "asociaux" internés depuis le mois de juin. Au moins un millier d'homosexuels ont été déportés à Sachsenhausen au titre du paragraphe 175. Affectés aux deux *Kommandos* les plus durs, le *Kommando* disciplinaire *Schuhläufer* (marche forcée), et le *Kommando* extérieur *Klinkerwerk* (la briqueterie). Il existait plus de cent *Kommandos* extérieurs dont l'usine-camp du constructeur d'avions Heinkel.

A l'ouest du camp, plusieurs baraquements et bâtiments en dur sont édifiés. On y trouve les services de l'Inspection générale des camps, d'où vont partir toutes les instructions concernant l'ensemble des KZ. Les nazis expérimentent à Sachsenhausen des méthodes de répression qui seront ensuite appliquées partout. C'est aussi là dans des ateliers discrets que l'on découd les vêtements et les chaussures des Juifs assassinés à Auschwitz et à Majdanek pour découvrir d'éventuels trésors cachés, l'or, les bijoux et les vêtements réutilisables. Il y a là aussi les discrets *Kommandos* des services secrets des SS. C'est ici que sera élaborée la mise en scène qui servira de prétexte à l'attaque contre la Pologne. Le 20 août 1939, des prisonniers sont extraits du KZ. Leurs cadavres, revêtus de l'uniforme de l'armée polonaise, seront abandonnés le 31 août près de la station allemande de radio de Gleiwitz, proche de la frontière. Berlin accuse un détachement de l'armée polonaise d'avoir passé la frontière pour attaquer la station, plusieurs des

agresseurs ayant été tués sur place. C'est le *cassus belli*...

L'Opération Bernhard :

Voici certainement l'une des plus invraisemblables opérations réalisées dans un camp de concentration. Il s'agit ni plus ni moins que de fabriquer de la fausse monnaie britannique afin de déstabiliser le système bancaire, à l'époque sans doute l'un des plus importants au monde. Le projet, commencé en 1942, est dirigé par le *SS-Sturmbannführer* Bernhard Krüger qui monte une équipe de 142 faux-monnayeurs choisis parmi les prisonniers du camp de Sachsenhausen mais aussi d'autres camps de l'univers concentrationnaire nazi. Chacun a une fonction définie en fonction de ses capacités et de ses performances. Il faut d'abord graver les plaques détaillées reproduisant le motif du billet, fabriquer du papier filigrané et casser le code permettant d'obtenir des numéros de série authentiques. Les billets ainsi réalisés font partie des faux les plus parfaits jamais produits ; il est très difficile de les distinguer des vrais. Deux blocks, les 18 et 19, sont affectés à des détenus qui travaillent jour et nuit, sous la surveillance permanente des SS. Ils ne sortent jamais, dorment et mangent sur place. Les vitres sont passées à la chaux pour dissimuler ce qui s'y passe. Une enceinte supplémentaire de barbelés isole les deux blocs du reste du camp. Il est strictement interdit, sous peine de mort, de s'en approcher à moins de cinquante mètres. Les déportés appellent ces bâtiments mystérieux « *l'imprimerie* », car le bruit caractéristique des machines a tout de même été reconnu. Le projet initial de larguer ces billets par avion au-dessus de l'Angleterre ne peut pas être mis en pratique. Les billets sont donc « blanchis » avant d'être utilisés pour l'achat de marchandises importées ou rémunérer des agents allemands. Ces faux sont détectés par la Banque d'Angleterre, lorsqu'un employé, dans le courant de l'année 1944, remarque dans ses registres qu'un même numéro de série avait été utilisé sur deux billets différents. Bien que ce travail de faux-monnayage soit d'une extrême difficulté, la presse de Sachsenhausen fonctionne jusqu'à l'évacuation du camp, en avril 1945. Au total, 8 965 080 billets furent produits, pour un montant total de 134 610 810 £. Après l'évacuation du camp, l'équipe de faux-monnayeurs est transférée à *Redl-Zipf1* en Autriche, dans une annexe du camp de Mauthausen, puis dans celui d'Ebensee (Adolf Burger aussi). Début mai 1945, l'exécution des membres de l'équipe est ordonnée, mais la libération du camp par l'armée américaine, le 5 mai 1945, leur sauve la vie.



Aldolf Burger, résistant, faussaire hors pair, spécialiste des faux papiers, arrêté et déporté sera sauvé de la mort pour être envoyé au camp de Sachsenhausen et participer à l'opération Bernhard. Il survivra à la guerre.

L'appel peut durer des heures.
Ci-dessous vue aérienne de l'USAF en 1944.



Bundesarchiv, Bild 102 2011 2004
Foto v. Aug. 11 1920/1944 ca.

Travail forcé, sous-alimentation, absence de soins.
Les décès par épuisement sont importants.



Auteur : Patrick Fleuridas



Sources :

Bruno Strey, 1961, prisonnier politique allemand à Sachsenhausen à partir de 1936.

Ab Nicolaas, 1995, déporté néerlandais à Sachsenhausen de 1941 à 1945.

Heinz Wollmann, 1997, Juif allemand à Sachsenhausen en 1938/1939.

<http://www.encyclopedia.bseditions.fr/>, www.berlin.fr

<http://www.fndirp.fr>

8 : Le partage difficile de l'ancienne capitale.

L'année 1945 est la borne chronologique la plus pertinente pour le statut de la ville qui met en lumière l'imbrication des aspects internationaux et des aspects intérieurs de la question ainsi que leurs répercussions pour la vie quotidienne dans la ville. Ville quadripartite dès l'été 1945, Berlin occupe une position très particulière dans le pays divisé, à la fois une parenthèse et un condensé de la question allemande. Elle fut le lieu de l'affrontement des grandes puissances, d'un face à face entre deux blocs et deux systèmes fondés sur deux visions antagonistes du monde et un espace de tension et de crises pendant cette période si particulière que fut la guerre froide.

La géographie place la ville au milieu de la zone d'occupation soviétique, plus tard la RDA, puisque libérée par l'Armée rouge dans les tout derniers jours d'avril 1945. Suivant l'ordre de Staline de faire flotter le drapeau de l'Union soviétique au sommet du *Reichstag* au plus tard le 1^{er} mai, quelques soldats y parvinrent *in extremis* dans les dernières heures du 30 avril et réitérèrent la scène pour le photographe le 2 mai. L'image iconique symbolisant l'écroulement du III^{ème} *Reich* par l'évocation de la capitale en ruines, les colonnes de fumée rajoutées, a posteriori en arrière-plan venant en renfort de cette évocation. On se doit aussi d'évoquer sur cette image, la retouche faite, avant la diffusion sur les montres un peu trop voyantes aux poignets de l'un des soldats.



La photo, non retouchée, qui montre une montre sur chaque poignet du soldat au premier plan qui maintient le porteur du drapeau.

En septembre 1944, l'*European Advisory Commission* (EAC) avait, suite aux conférences de Moscou et de Téhéran en 1943, décidé que l'Allemagne serait conjointement occupée en zones, de même que le serait le Grand-Berlin en secteurs, avec une commission de contrôle interalliée. Face au refus de Staline de céder le terrain gagné à Berlin, l'application n'entrera en vigueur qu'après la cession par les États-Unis, le 28 mai 1945, d'une partie de la Thuringe en échange de secteurs pour les Occidentaux à Berlin. L'arrivée des troupes britanniques, américaines et françaises dans la partie occidentale de la ville va matérialiser le statut quadripartite de l'ancienne capitale du *Reich* tel qu'il en serait décidé lors de la conférence qui se tient à Potsdam, du 17 juillet au 2 août 1945. Cette conférence exigea la mise en place de deux couloirs aériens au-dessus de la zone soviétique afin de permettre le transport des délégations américaines et britanniques. L'accord du 2 août va constituer le fondement juridique du statut de l'Allemagne pour les décennies à venir et va fixer les rapports entre les quatre puissances victorieuses. Berlin y est mentionnée à part, en tant que capitale de l'Empire allemand dans ses frontières du 31 décembre 1937 et sera l'objet d'une gestion collective. Les conséquences de ce statut quadripartite vont être nombreuses pour Berlin. La répartition spatiale en quatre secteurs, qui demeura en droit, glisse rapidement vers une partition de fait en deux parties de ville en lien avec les zones correspondantes, à l'Est et à l'Ouest. Mais le même statut, de par le principe de libre circulation des occupants dans l'ensemble de la ville, contribue au maintien de flux et d'infrastructures tant en matière d'approvisionnement que pour le réseau du métro permettant la circulation des personnes et des marchandises. L'organe de la gestion collective par les quatre puissances victorieuses est le Conseil de contrôle Allié, situé à Berlin *Schöneberg*.

Une première crise : le blocus de Berlin 1948/49 :

Mais son efficacité cesse en 1948 lorsque les Soviétiques bloquent tout accord en représailles de la signature du pacte de Bruxelles, l'alliance défensive qui deviendra UEO, le 20 mars 1948. Toutefois, le Conseil de contrôle va survivre et demeure l'institution majeure du quadripartisme à Berlin



Résultat de la géographie et du droit ainsi fixé, Berlin-Ouest devient pour des décennies un îlot de liberté au milieu du régime communiste, tant dans la réalité que dans les représentations. La crise de 1948, avec le blocus des secteurs occidentaux par l'Union soviétique et la mise en place du pont aérien Allié vers Tempelhof qui va permettre d'approvisionner Berlin-Ouest de juin 1948 à mai 1949 va jouer un rôle majeur dans le développement d'infrastructures autonomes à l'Ouest d'une part et dans la création d'un imaginaire collectif de résistance d'autre part. En même temps que cet épisode instaurait une infinie gratitude envers les États-Unis, Berlin devenait un enjeu de mémoire en lutte. En 1951 était érigée devant l'aéroport de Tempelhof la sculpture d'Eduard Ludwig comme monument commémoratif du pont aérien.



Les premières années après la séparation entre les secteurs de Berlin se limite à de simples panneaux d'avertissement. Ci-dessus dans le secteur

américain vers l'Est, et ci-dessous du côté russe vers l'Ouest.



L'Allemagne de l'Ouest devient la République fédérale d'Allemagne en mai 1949. Berlin est à nouveau un lieu de tension car, une enclave où s'appliquait le droit ouest-allemand. Mais son appartenance au territoire fédéral ainsi revendiquée par Bonn est contestée par les Alliés en raison du statut quadripartite de la ville. Aussi le droit constitutionnel ouest-allemand prévoyait-il une place et un régime particuliers pour Berlin. Assimilée à une ville-État comme Hambourg et Brême au statut de *Länder*, Berlin-Ouest disposait d'organes du législatif (Chambre des députés – *Abgeordnetenhaus*) et de l'exécutif (Sénat) avec à sa tête un maire (*Regierender Bürgermeister*). Mais les décisions de ces organes étaient soumises à l'autorité des trois Alliés occidentaux sans l'aval desquels aucune loi régionale votée et aucune décision de l'exécutif n'étaient valides. Les Allemands de l'Ouest obtinrent certes que des députés fussent élus à Berlin pour représenter la ville au *Bundestag* mais ces députés n'avaient qu'une voix consultative et ne participaient pas au vote des lois fédérales. Il en allait de même pour la représentation de Berlin au *Bundesrat*, la chambre haute. Et lorsque ces députés se rendaient à Bonn pour siéger, ils prenaient l'une des trois lignes de train ou empruntaient l'une des trois autoroutes qui traversaient la RDA, mais en aucun cas un avion de la Lufthansa. En effet, en raison du statut quadripartite de la ville, la navigation civile était et resta assurée uniquement par les compagnies Pan Am, British Airways et Air France qui reliaient plusieurs villes de République fédérale aux trois aéroports des trois secteurs occidentaux, *Tempelhof*, *Gatow* et *Tegel*. Les liaisons entre Berlin-Est et les pays frères étaient, en miroir, assurées à l'aéroport de *Schönefeld* situé dans le secteur soviétique. La rigidité de la réglementation des accès à Berlin est une des conséquences de la situation exceptionnelle de la ville pendant la guerre froide. Le maintien de l'îlot de Berlin-Ouest au milieu de la RDA incommodait autant cette dernière que l'Union soviétique. Selon l'accord du 30 novembre 1945 et le

règlement du 20 octobre 1946, les avions occidentaux n'étaient autorisés à traverser l'espace aérien de la RDA qu'en empruntant l'un des trois couloirs aériens d'une trentaine de kilomètres de large et d'une hauteur de 800 à 3000 m. Ils étaient surveillés par le *Berlin Air Safety Center* (BASC) situé au siège du Conseil de contrôle. Toute infraction provoquait une réclamation du représentant soviétique, voire un incident diplomatique.

1956, l'ultimatum russe sur Berlin :

Khroutchev propose aux occidentaux de limiter l'affrontement des deux blocs en adoptant une « coexistence pacifique ». Il ravive la tension avec son ultimatum du 27 novembre 1958 qui provoque alors la seconde crise de Berlin. Avec la ferme intention d'éliminer l'îlot capitaliste au milieu de la RDA, il exige le retrait des forces Alliées de Berlin dans un délai de six mois et la transformation de Berlin-Ouest en ville libre et démilitarisée, à défaut de quoi il signerait un traité séparé avec la RDA. Les Occidentaux vont défendre le maintien du *statu quo* et la crise se prolonge alors dans un bras de fer entre les puissances. Le 25 juillet 1961, Kennedy répond à un nouvel ultimatum soviétique sur les trois points sur lesquels les États-Unis ne céderaient pas : la présence des trois occidentaux à Berlin-Ouest, le libre accès à la ville et la capacité de sa survie. Khroutchev, agacé, veut en finir avec cette « dent pourrie » qu'est Berlin-Ouest, mais en aucun cas il ne désire la guerre.



Réunion à Vienne dans les locaux de l'ambassade américaine le 13 juin 1961 entre le premier secrétaire soviétique et le président des USA.

Pour les autorités est-allemandes, le problème principal réside dans l'un des corollaires du statut quadripartite, la libre circulation entre les secteurs à Berlin. En dehors des plus de 50 000 Est-Allemands qui font quotidiennement la navette vers Berlin-Ouest pour des raisons professionnelles, ces facilités de passage sont une chance pour les candidats à un départ définitif de

la RDA ; Berlin trou de souris pour la fuite vers l'Ouest. Le nombre élevé de ces départs qui vide la RDA d'une partie de ses forces vives provoque tension et nervosité au début de l'année 1961.

1961, vers la séparation complète entre l'Est et l'Ouest :

Face à cet exode massif, Walter Ulbricht réclame depuis plusieurs mois l'autorisation du Kremlin et du Pacte de Varsovie de fermer la frontière entre les secteurs. Afin de lever les réticences de Moscou où l'on est peu enclin à un accrochage avec les autres Alliés, Ulbricht provoque une nouvelle hausse des départs en juillet et août en évoquant habilement la question de la construction d'un mur à Berlin lors d'une conférence de presse devenue célèbre, le 15 juin 1961. Il obtint finalement le feu vert soviétique à condition que le mur n'empiète pas sur les secteurs occidentaux et que l'on soit prêt à reculer en cas de réaction des autres Alliés. La construction du Mur à Berlin débute le dimanche 13 août à 1 h du matin. C'est donc une mesure de verrouillage accompagnée de l'affirmation que la *Volkspolizei* est compétente pour contrôler, au *Checkpoint Charlie* alors mis en place, l'entrée des occidentaux à Berlin-Est, y compris les fonctionnaires et officiels ayant le statut de forces d'occupation. Pensant que les États-Unis ne s'intéressent qu'à Berlin-Ouest, les Soviétiques laissent faire. Mais cette entorse au statut quadripartite portant sur l'ensemble de la ville est inadmissible pour les Alliés occidentaux. C'est ainsi qu'a lieu un accrochage à *Checkpoint Charlie* fin octobre 1961. Les Américains bluffent un peu en avançant des chars le 25 octobre, puis à nouveau le 27 octobre à la limite des secteurs sur la *Friedrichstraße*. Le 28 octobre montre au monde entier un face à face de chars américains et soviétiques qui vont finir par reculer après quelques heures, d'un commun accord. Mais les Américains ont gagné : la présence des chars soviétiques (et non est-allemands) donne la preuve que pour Moscou aussi on demeure bien dans le *statut de Potsdam*.

Une décade d'incidents :

À partir du milieu des années 1960, les autorités est-allemandes multiplient les contrôles et les tracasseries à l'entrée des autoroutes de transit traversant la RDA en direction de Berlin-Ouest. Le trafic se trouve régulièrement et extrêmement ralenti. Pour la République fédérale, il faut obtenir de l'Union soviétique qu'elle contraigne la RDA à respecter le statut quadripartite. C'est aux Alliés occidentaux d'obtenir ce respect. Des négociations vont aboutir à l'accord quadripartite sur Berlin, signé le 3 septembre 1971. Le résultat reconferme et pérennise les principes de Potsdam concernant Berlin. Ainsi Moscou accepte de signer que « le gouvernement de l'Union des républiques socialistes soviétiques déclare que la circulation en transit des personnes et marchandises

civiles entre les secteurs occidentaux de Berlin et la République fédérale d'Allemagne, par la route, le rail et la voie d'eau à travers le territoire de la République démocratique allemande, ne sera pas entravée ». En échange, les Occidentaux acceptent de confirmer la non-appartenance en droit de Berlin-Ouest à l'Allemagne fédérale : « les gouvernements de la République française, du Royaume-Uni et des États-Unis d'Amérique déclarent que les liens entre les secteurs occidentaux de Berlin et la République fédérale d'Allemagne seront maintenus et développés, compte tenu de ce que ces secteurs continuent de ne pas être un élément constitutif de la République fédérale d'Allemagne et de n'être pas gouvernés par elle. »

La politique des petits pas :

La signature du traité fondamental le 21 décembre 1972 va permettre un relatif assouplissement des relations entre les deux parties de la ville. Dans la *Hannoversche Straße*, à Berlin-Est, la représentation permanente de la République fédérale d'Allemagne près la République démocratique allemande fait fonction d'ambassade sans en avoir le statut puisque la RDA n'est pas un pays étranger. Le terme *près la RDA* (et non *en RDA*) est aussi une précision de taille car elle exprime l'attachement à l'existence d'une seule Allemagne, le respect du statut quadripartite et le fait que Berlin-Est ne fasse pas partie de la RDA, comme Berlin-Ouest ne fait pas partie intégrante de la RFA. Le traité fondamental sera suivi d'une série d'accords bilatéraux dans des domaines très variés comme les questions d'approvisionnement ou de gestion des transports.

Une concurrence pour un statut de capital :

Pour autant, les deux parties poursuivent leur compétition pour se voir reconnaître le statut de capitale pour « leur » Berlin, du fait que Berlin ne peut, en droit, être ni la capitale de la RDA, ni celle de la RFA. Cependant Moscou tolère la revendication est-allemande de faire de Berlin « la capitale de la RDA », alors que les Occidentaux acceptent la position de l'Allemagne fédérale sur Berlin-Ouest comme *Land Berlin (West)*. La RDA mise sur les faits imposés dans les discours et les centaines de milliers de cartes postales montrant « *Berlin Hauptstadt der DDR* ». Afin de lutter contre la menace d'isolement, les Allemands de l'Ouest multiplient les initiatives pour faire de Berlin-Ouest un pôle d'attraction. Une mesure séduisante est destinée à la jeunesse qui se trouve dispensée de service militaire si elle réside dans la ville. Dans les années 1980, Berlin-Ouest devient la ville où il se passe toujours quelque chose, un lieu accueillant notamment des scènes alternatives, des artistes d'avant-garde, des squats et plus généralement qui diffuse l'image d'un lieu où tout est possible comme aussi les modes de vie plus libérés.

Vers une capitale réunifiée :

Avec l'ouverture du mur le soir du 9 novembre 1989, la « capitale de la RDA » devient, entre l'automne 1989 et l'été 1990, le théâtre d'une transition vers la démocratie avec pour étapes majeures la table ronde centrale (qui siégea chaque semaine du 7 décembre 1989 au 12 mars 1990) et les élections libres à la chambre du peuple le 18 mars 1990. Pour le statut de la ville elle-même furent essentielles les négociations et l'accord dit « 2 + 4 » qui est signé à Moscou le 12 septembre 1990 par les quatre puissances victorieuses et les représentants des deux états allemands. Il entre en vigueur le 15 mars 1991. Accordant la pleine souveraineté à l'Allemagne et en lui donnant le feu vert pour sa réunification politique, le traité va mettre un terme aux droits et obligations des Alliés de Potsdam sur l'Allemagne entière et sur Berlin. Un second traité, le 25 septembre 1990, porte sur le « règlement de questions particulières concernant Berlin ». Il ne touche que l'Allemagne fédérale et les trois Alliés occidentaux. Il entre provisoirement en vigueur avec l'unité allemande le 3 octobre 1990, puis définitivement le 13 septembre 1994. En application de ces accords, les personnels d'occupation (de l'Américaine *Berlin Brigade*, de la britannique *Berlin Infantry Brigade*, et les *Forces françaises à Berlin*) quittent leurs secteurs respectifs en 1994, laissant des infrastructures empreintes de leur passage comme le quartier Napoléon dans le secteur français, devenu la caserne Julius Leber. Aujourd'hui encore des ponts et des rues portent dans ce quartier les noms français des années d'occupation.

Le démantèlement du mur de Berlin fait apparaître la plaie infligée à la ville. Le contraste est important entre les deux parties de la ville pour ce qui est de l'état de l'habitat et des infrastructures urbaines. Les cicatrices vont s'estomper beaucoup plus vite qu'attendu. Les mots de Willy Brandt parlant de *zusammenwachsen*, comme le font les tissus au moment de la cicatrisation d'une blessure, trouvèrent à Berlin une illustration notable. Toutefois de nombreuses différences perdurèrent longtemps, y compris dans la fièvre de construction qui accompagna le transfert de la capitale fédérale de Bonn à Berlin.



Helsinki, 1975. Schmidt et Honecker réunis, de chaque côté de l'allée, dialoguent, ou tentent de le faire. BA

Auteur :

Patrick Fleuridas

Sources :

Bundesarchiv,

Pinterest.com,

Berlin.de, wikimedia.com,

Berlin unterwelt.de

Redit.com

B.A.

IWM

Vintag.es

9 : Pénurie et marché noir, Berlin affamée.

Prologue :

Six longues années de guerre, de pénuries, de privations ont presque habitué les Berlinoises aux mauvais jours, aux soupes maigres, au pain gris et aux ersatz en tous genres. Mais il y avait alors la présence d'un état fort qui présentait chaque nouvelle privation

comme une victoire sur l'ennemi, juif ou bolchévique, qui en était l'organisateur, le responsable. En mai 1945, les Berlinoises découvrent qu'il n'y a plus rien. Une partie de la ville ravagée par les bombardements puis les ultimes combats, le métro en partie inondé, les voies de communications obstruées et réservées aux convois

des vainqueurs. Tout le tissu commercial, les centres alimentaires, les marchés, les abattoirs, l'acheminement des marchandises, tout est en panne. Il faut réapprendre les bases d'une vie nouvelle. Les Berlinois vont s'y atteler avec une volonté farouche.

La disparition du Tiergarten :

A la fin de la guerre, le parc, poumon vert au cœur de la capitale a souffert des combats. Cet axe unique a servi jusqu'au bout de piste d'aviation. Le vol le plus célèbre et rocambolesque fut celui de Hanna Reitsch et Robert Ritter von Greim.

Hanna Reitsch (née le 29 mars 1912 à Hirschberg im Riesengebirge, Silésie; morte le 24 août 1979 à Francfort-sur-le-Main) était une des aviatrices allemandes les plus célèbres du XXe siècle ; elle fut également une nazie convaincue et une fervente admiratrice d'Adolf Hitler. Elle est titulaire de plus de 40 records dans différentes classes et sur différents types d'appareils.

Robert Ritter von Greim, né le 22 juin 1892 à Bayreuth et mort le 24 mai 1945 à Salzbourg) était un officier allemand de l'armée de terre et de l'air. Nommé *Generalfeldmarschall* après le limogeage de Göring, il fut le dernier commandant en chef de la *Luftwaffe*.

Le 24 avril 1945, Hanna Reitsch doit transporter en avion von Greim à Berlin pour une réunion avec le *Führer*. La ville est maintenant encerclée par les troupes soviétiques. Seul le terrain d'aviation de Gatow est toujours aux mains des Allemands mais sous les tirs de l'artillerie russe. On s'attend à sa chute imminente. Néanmoins, les deux nazis fidèles décident de s'y poser. Ils décollent de Rechlin à 120 km au nord-ouest de Berlin, dans un chasseur monomoteur *Fw-190* modifié (biplace). Un pilote de *Focke-Wulf Fw-190*, sergent de la *Luftwaffe*, connaît les défenses antiaériennes soviétiques autour de Berlin. C'est lui qui pilotera jusqu'à *Gatow*. Le matin du 26 avril 1945, le *FW-190* décolle vers Gatow et atterrit sans problème.

Von Greim et Hanna choisissent un biplace d'observation, le *Fieseler Storch Fi-156*, pour le vol final vers chancellerie. La vitesse de l'avion est faible, mais il est capable de décollages et d'atterrissages courts. Cela doit leur permettre d'atterrir sur l'avenue *Charlottenburger*, à moins d'un kilomètre au nord du bunker d'Hitler. Von Greim et Hanna Reitsch ont attendu le soir pour décoller de la piste de Gatow. Au dernier moment, von Greim décide de prendre les commandes parce que sa compagne n'avait aucune expérience de vol en condition de guerre. Les tirs font rage sur le *Storch* pendant qu'il approche de la porte de Brandebourg et du Tiergarten. De nombreux éclats touchent l'appareil. L'un d'eux perce

violemment le dessous du petit avion et un trou béant apparait dans le plancher. Von Greim s'effondre, son pied droit brisé. Alors que l'avion commence à plonger, Hanna saisit le manche et parvient à redresser l'avion et à atterrir sur la large avenue *Charlottenburger* près de la Porte de Brandebourg. Une voiture les attendait pour les conduire vers la chancellerie.



Berlin Tiergarten, 5 maja 1945 roku, szczątki „Storcha”, którym 25 kwietnia H. Reitsch przyleciała do Berlina z rannym gen. R. Ritterem von Greimem. Berlin Tiergarten, May 5, 1945. This are remains of the “Storch” to be flown by H. Reitsch with wounded gen. Robert Ritter von Greim on 25 April. 1945. [WAF]

Epave du Fieseler Storch Fi-156, le 5 mai 1945

Après des adieux émus, Hanna et von Greim partent autour de minuit le 28 avril. Hanna aide von Greim, boitant sur des béquilles. Un *Ar-96* monomoteur et biplace *Arado* les attend, car le *Fieseler Storch* qui les avait amenés a été détruit par les bombardements soviétiques. Il n'y avait plus de temps à perdre ; Berlin était embrasée, les tirs d'armes automatiques se rapprochaient dangereusement. Hanna lance le moteur à pistons de 12 cylindres et commence le roulage le long de la route est-ouest. Elle augmente la vitesse et parvient à soulever l'avion sous un déluge de feu. Miraculeusement, aucun projectile ne touche l'avion. Volant à pleine puissance, elle se dirige vers le nord et atterrit à Rechlin vers 3 h du matin, sains et saufs. Ils partent ensuite vers la Bavière. Deux semaines après, elle est arrêtée par les Américains. Quant à Robert Ritter von Greim, il est capturé dans le sud de l'Allemagne par les Américains qui l'emmènent à Salzbourg. Là, apprenant que ceux-ci prévoient de le livrer aux Russes, il se suicide le 24 mai 1945.

Le manque de combustible et un hiver 1945/46 rigoureux va quasiment faire disparaître le parc. Chaque Berlinois vient y récupérer du bois. Il faudra attendre 1949 pour que plusieurs centaines de milliers d'arbres soient plantés, sans doute près d'un million importés de toute l'Allemagne de l'Ouest.



C'est donc à travers un parc dévasté, au milieu de statues et monuments détruits, que les Berlinoais s'activent. Ils ne prêtent même plus attention aux carcasses de véhicules militaires encore en place, ici et là, dans l'attente de la récupération et du ferrailage. La seule préoccupation est de trouver du bois à brûler et de le ramener par n'importe quel moyen comme on peut le voir sur les photos.



Hermann Goerigstrasse. Dans le fond les ruines du Reichstag.



Tiergarten, dans le fond la porte de Brandebourg.





La reconstruction des monuments, le rétablissement des végétaux vont prendre des années, mais le résultat est incroyable comme pour le pont aux lions

Le paradoxe américain :

Au lendemain de la défaite de l'Allemagne, les forces d'occupation se retrouvent face à de nombreux et graves problèmes dans leur secteur respectif. Chacun a ses idées, ses méthodes, ses calculs à court terme ou plus loin pour d'autres. Des dispositions furent mise en place dès août 1944 avec un manuel pour le gouvernement militaire en Allemagne. Il s'agissait d'un document sur l'occupation qui préconisait un rétablissement rapide de la vie normale du peuple allemand et une reconstruction de l'Allemagne. Le secrétaire au Trésor américain, Henry Morgenthau, auteur du plan qui porte son nom pour la partition et la désindustrialisation de l'Allemagne d'après-guerre, le porta à l'attention du président Franklin D. Roosevelt qui, après l'avoir lu, le rejeta en ces termes:

« Trop de gens ici et en Angleterre sont d'avis que le peuple allemand dans son ensemble n'est pas responsable de ce qui s'est passé - que seuls quelques nazis sont responsables. Malheureusement, ce n'est pas basé sur des faits. Le peuple allemand doit se convaincre que toute la nation est engagée dans une conspiration sans lois contre les pudeurs de la civilisation moderne. »

Un nouveau document est rédigé : la directive 1067 (JCS1067) relative aux chefs d'état-major . Ici, le gouvernement militaire d'occupation a reçu l'ordre de *« ne prendre aucune mesure en vue de la réhabilitation économique de l'Allemagne ou visant à maintenir ou renforcer son économie »* et a également ordonné que la famine, la maladie et les troubles civils soient maintenus à un niveau sous lequel ils constitueraient un danger pour les troupes d'occupation. L'occupation de l'Allemagne s'annonçait plutôt compliquée et cynique. Le 20 mars 1945, le président Roosevelt est averti que la JCS 1067 est inapplicable en l'état : elle laisserait les

Allemands se liquéfier dans un pays en ruines avec toutes les conséquences que l'on pouvait raisonnablement craindre. La réponse de Roosevelt : *"Laissez-les faire des soupes populaires ! Laissez leur économie couler !"* Lorsqu'on lui demande s'il voulait que les Allemands meurent de faim, il a répondu : *"Pourquoi pas ?"* (*Michael R. Beschloss, The Conquerors: Roosevelt, Truman and the Destruction of Hitler's Germany, 1941—1945, p. 196.*)

On peut, avec le recul du temps, être surpris de la position du Président américain. En août 1945, le général Clay était de plus en plus préoccupé par la situation humanitaire et politique dans la région sous sa responsabilité : *"Il n'y a pas de choix entre être communiste avec 1 500 calories par jour et croire en la démocratie avec 1 000 calories"*.

Deux ans plus tard, en juillet 1947, la JCS 1067 fut abandonnée et remplacée par la JCS 1779, qui préconisait une Europe ordonnée et prospère qui nécessite les contributions économiques d'une Allemagne stable et productive".

Par extension, une paix carthaginoise peut faire référence à tout traité de paix brutale exigeant la soumission totale du vaincu. Elle s'inspire de la victoire complète de Rome sur Carthage au terme de la troisième guerre punique. L'utilisation moderne du terme est souvent étendue à tout accord de paix dans lequel les termes de la paix sont trop durs et conçus pour accentuer et perpétuer l'infériorité du perdant. Ainsi, après la Première Guerre mondiale , de nombreux économistes comme John Maynard Keynes ont décrit le Traité de Versailles comme une "paix carthaginoise".

Le plan Morgenthau présenté après la Seconde Guerre mondiale a également été décrit comme une paix carthaginoise, car il préconisait la désindustrialisation de l'Allemagne. Il visait à réduire considérablement l'influence du pouvoir allemand dans la région et à empêcher sa remilitarisation, comme ce fut le cas après la Première Guerre mondiale. Il est abandonné au profit du plan Marshall (1948-1952), qui prévoit la reconstruction des infrastructures d'Europe occidentale, notamment en Allemagne de l'Ouest.

Le général Lucius D. Clay , député du général Dwight D. Eisenhower et, en 1945, gouverneur militaire de la zone d'occupation américaine en Allemagne , dira plus tard dans ses mémoires, « Qu'il ne faisait aucun doute que la JCS 1067 envisageait la paix carthaginoise qui a dominé nos opérations en Allemagne pendant les premiers mois de l'occupation. Clay remplacera plus tard Eisenhower en tant que gouverneur et commandant en chef en Europe. Le plan Marshall a favorisé une relance de l'économie ouest-allemande, considérée comme

nécessaire à la reprise de l'économie européenne. L'Allemagne de l'Ouest était considérée comme un rempart essentiel contre le bloc de l'Est.



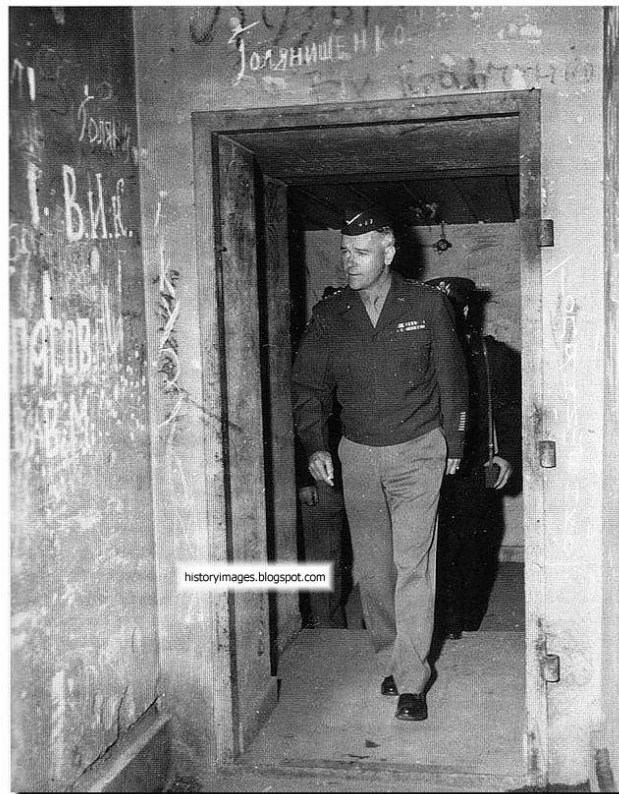
Distribution alimentaire par les Soviétiques.



Bundesarchiv, Bild 183-J11249

Foto: s. Aug. | 1945, Februar - März

Etal d'échange pour le pain dans la rue.



historyimages.blogspot.com

Le Général Clay, en visite dans le bunker d'Hitler.

L'incroyable monde du marché noir :

L'Allemagne était retombée dans un état archaïque d'économie naturelle. Les gens deviennent des passeurs, des organisateurs de filières. Ils volent du charbon dans les trains, se déplacent à la campagne pour échanger n'importe quoi avec les paysans. À partir de ce moment-là, des manteaux de fourrure, des vases en cristal et des tapis sont échangés contre des pommes de terre.



Bundesarchiv, Bild 183-574008

Foto: s. Aug. | 1945

Les activités quotidiennes des trafiquants étant illégales, les gens cherchent à duper la police qui combat ce phénomène et connaît aussi les lieux d'échange. Des femmes, par exemple, fabriquaient des tenues spéciales avec des dizaines de sacs et de pochettes pour cacher les produits de contrebande. Voir ci-dessous l'une d'elles arrêtée par la police berlinoise.

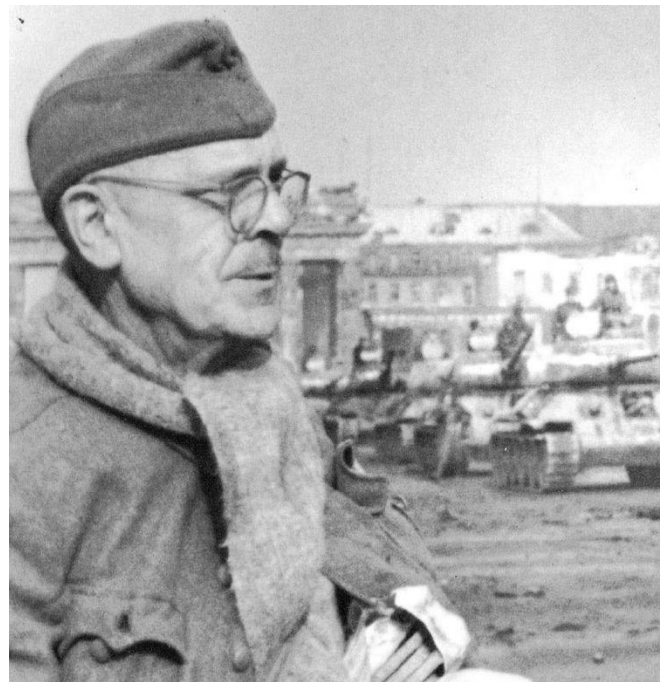


Cette femme, arrêtée par la police, porte une étrange tunique à poches multiples pour transporter les objets.

Le marché noir était le supermarché de l'après-guerre. A cette époque, il n'y avait rien contre de l'argent. Quiconque avait quelque chose à échanger devenait important.



Opération de police à Friedrichsfelde en juillet 45.



Sans commentaires

Une sous-alimentation chronique :

L'allocation moyenne allemande avant la guerre était de 3 000 calories. Elle chute à 2 078 calories en 42/43, 1 981 en 43/44, 1 671 en 44/45 et 1 412 calories en 1945/46. En comparaison, l'Américain moyen consomme actuellement plus de 3 600 calories par jour. Pour maintenir son poids, une femme moyenne doit consommer environ 2 000 calories par jour et un homme, 2 500 calories.



Carte de rationnement pour les pommes de terre, nominative, valable de novembre 1944 à juillet 1945.

Lorsque la guerre prend fin en mai 1945, les civils allemands ne connaissent guère de répit en ce qui concerne les pénuries de nourriture et autres. Les conditions matérielles à Berlin et dans le reste de l'Allemagne s'aggravent encore. Lors de la planification de l'occupation de l'Allemagne, les Alliés sont confrontés à la question de savoir si les allocations

alimentaires pour le pays doivent être fixées au minimum nécessaire pour éviter la maladie et le désordre politique, ou à des niveaux suffisants pour répondre pleinement aux besoins de la population. Un principe visant à garantir aux Allemands un meilleur accès à la nourriture que le pays Allié le plus touché a été adopté mais n'a pas été appliqué dans la pratique. L'échelle de rationnement pour les Allemands est fixée à 2 600 calories par jour, comme pour les niveaux belges et français. Les planificateurs prévoient qu'une grande partie peut être produite par les Allemands eux-mêmes.

Les cigarettes en monnaie principale :

Les raisons de l'effondrement de la monnaie sont multiples. Il y avait en fait trois moyens de paiement parallèles.

Premièrement, le Reichsmark, qui existe en quantités énormes. Le régime nazi avait financé la guerre, entre autres, en faisant fonctionner à plein régime la « planche à billets », mais maintenant, il n'avait plus la moindre valeur marchande par rapport à la masse monétaire gonflée en service. Deuxièmement, l'argent d'occupation des vainqueurs, imprimé à partir de 1946. Il est distribué aux troupes d'occupation et il doit permettre de couvrir les besoins courants. Le plus important, cependant, était la troisième monnaie : les cigarettes. Par exemple, un paquet de Lucky Strike qui permettait d'obtenir presque tout sur le marché noir. La monnaie de la cigarette avait l'avantage d'être résistante à l'inflation : elle se dissolvait progressivement en fumée...

Lucky Strike, introduite en 1871, est une marque de cigarettes appartenant au groupe British American Tobacco. Elle est représentée par un logotype connu, le bullseye (littéralement « œil-de-taureau », désignant la mouche d'une cible). La Lucky Strike, c'est la cigarette des GI's. Le paquet fait partie de la ration C de l'US Army Field, dans le paquetage de combat des fantassins américains. Il entre dans la légende à la fin de la Seconde Guerre mondiale, associé à l'image des forces Alliées qui les distribuaient aux populations libérées.

Partout des curseurs et des passeurs :

La femme sur la photo de la page précédente, a été capturée fin 1945 et se tient littéralement en chemise. De telles photos de police sont transmises à la presse. C'est un moyen de dissuasion et d'avertissement. Les policiers connaissent les marchés : ils connaissent les coûts, les tendances. Ainsi, un rapport de l'automne 1946 présente un petit tableau de prix : 1 kilogramme de pain 70 Reichsmark (RM), 1 kilogramme de beurre 800 RM, 1 kilogramme de viande de porc 300 RM, une cigarette de 7 à 13 RM, 1 litre de liqueur ordinaire 500 RM. Le

revenu familial moyen à l'automne 1946 est de 199 Reichsmark.

Dans l'ouest de la ville, la situation change brusquement avec l'union monétaire le 20 juin 1948. Le nouveau Mark allemand (DM) devient la valeur de référence, soutenue par Bonn. Conséquence directe, la confiance revient et les magasins sont pleins de marchandises. Le marché noir a disparu presque du jour au lendemain. Au même moment, la division allemande est désormais scellée.



50 pfennig de l'Ouest, 1949. Cupro-nickel.



1 pfennig de l'Est 1948. Aluminium.

A l'Est, les marchandises restent rares :

Dans la zone soviétique, ces derniers réagissent le 23 juin 1948, par l'introduction du Reichsmarkscheine. Des billets de banque fraîchement imprimés sont distribués le 24 juillet. Deux monnaies officielles circulent maintenant dans la ville. Un nouveau marché noir se développe aussitôt entre les deux moitiés de la ville. Le premier taux de change est de 1 DM pour 2,20 Ostmark. Mais à l'Est, les marchandises restent rares et le marché noir se porte bien. Il devient bientôt évident que les planificateurs Alliés ont sous-estimé l'ampleur des dégâts causés aux infrastructures allemandes et surestimé la capacité des Allemands à produire leur propre nourriture. Les travailleurs forcés à travailler dans des fermes allemandes sont rentrés chez eux, ne laissant quasiment personne capable de travailler le sol. La pénurie de nourriture est aggravée par une période de mauvais temps. La production des fermes est juste suffisante pour fournir aux habitants des villes seulement 1 000 calories par jour. Comme les Alliés n'ont pas été en mesure d'augmenter leurs

barèmes, ils sont passés de 2 600 à 1 000 puis 1 250 calories par jour. Des conditions similaires prévalent dans une grande partie de l'Europe. Grâce au développement du marché noir, cependant, de nombreux civils allemands (et des civils plus aisés dans d'autres pays décimés) ont pu compléter ces rations.

Une ville, deux monnaies officielles :

Depuis la fin de la guerre, la situation monétaire de l'Allemagne pose un problème aux puissances victorieuses. Un énorme pouvoir d'achat excédentaire, le manque d'acceptation de la monnaie et le marché noir florissant imposent une réforme de toute urgence. Mais depuis le retrait du représentant soviétique du conseil de contrôle Allié en mars 1948, il est définitivement impossible d'envisager une action commune des quatre Alliés.

Le 18 juin, les puissances occidentales annoncent une réforme monétaire qui entre en vigueur deux jours plus tard. La réaction immédiate de l'administration militaire soviétique est d'interrompre le trafic de personnes venant ou se rendant à Berlin à compter du lendemain, le 19 juin. Cette mesure vise à protéger sa zone d'un afflux prévisible d'un *reichsmark* qui ne vaut désormais plus rien. Le 23 juin, une réforme monétaire est autorisée dans la zone d'occupation soviétique. À Berlin, les puissances occidentales ne reconnaissent pas cette « monnaie orientale ». Elles introduisent à la place une réforme monétaire dans les zones occidentales, de sorte qu'à partir du 25 juin, le *Deutsche Mark* de la *Bank Deutscher Länder* (DM-Ouest) circule également à Berlin-Ouest. Berlin est ainsi non seulement divisée en quatre secteurs d'occupation mais aussi en deux zones monétaires.

La production alimentaire locale :

Le parc du *Tiergarten* dépouillé de ses arbres va être transformé en immense lieu de culture jusqu'en 1949. C'est sur l'initiative du bourgmestre, Ernst Reuter, que la restauration complète du parc de 210 hectares débute ensuite dans les années cinquante.



Bundesarchiv, Bild 103-R62360
Foto: Carls, Peter | 1946

On laboure au pied de la colonne de la victoire.



Bundesarchiv, Bild 103-M1015-314
Foto: Danath, Otto | Juli 1946

Dans le fond les ruines du Reichstag.



1947, la vie quotidienne devient tendue lors de manifestations publiques. La pancarte proclame, ou plutôt réclame : « nous voulons du charbon, nous voulons du pain »



Ces terre-pleins sur cette large avenue berlinoise sont aussi mis en culture.



Le réseau d'eau est également touché. Ces Berlinoises font dans la rue une lessive sommaire.



Tiergarten, marché noir et prostitution.



La nature et surtout la remise en état du parc avec la plantation de plus d'un million d'arbres venus de tous les Land de la BRD. Ci-contre, au même endroit, quarante ans plus tard.



Auteur : Patrick Fleuridas

Sources :

pinterest.com, Corbis, Historyimage.blogspot.com, site « front de l'Est », NARA, LIFE, Der Spiegel et B.A.

10 : Les Trümmerfrauen

Les « Trümmerfrauen » ou « Femmes des ruines » dans Berlin et dans une grande partie de l'Allemagne d'après-guerre



Trümmerfrauen pour une courte pose photographique.

Dans l'Allemagne ravagée par la guerre, ce sont les femmes qui ont déblayé les ruines des villes bombardées. Un mythe fondateur pour le pays. Au lendemain de la deuxième guerre mondiale vint l'heure de la reconstruction d'un Berlin ravagé par les bombardements Alliés. La ville a été détruite à 70% et des tonnes de ruines ont été réunies dans plusieurs endroits de la capitale car leur évacuation aurait été coûteuse et difficile. Ces amas de gravats ont vite pris de l'ampleur.



Les charges lourdes n'entament pas leur courage.

Berlin et les grandes villes allemandes n'étaient plus que de vastes champs de ruines. La plupart des hommes en âge de travailler étant morts, invalides ou en prison, ce sont les femmes qui s'attelèrent à la tâche colossale de déblayer les décombres qui paralysaient l'Allemagne vaincue. Même si leur participation à la reconstruction du pays est aujourd'hui discutée, les "femmes des ruines" n'en restent pas moins un mythe fondateur de l'Allemagne contemporaine. Les images tournées en juin 1945 par l'armée américaine depuis un avion survolant Berlin donnent le vertige : à perte de vue, des immeubles aux toitures arrachées et des façades dont les fenêtres ont été pulvérisées par les 363 bombardements Alliés qui ont frappé la ville durant la guerre, la porte de Brandebourg miraculeusement debout au milieu des ruines, Unter den Linden sans ses tilleuls...

Une retraitée berlinoise de 88 ans n'en avait que 18 lors de la chute du Troisième Reich. Elle a fait partie de ces milliers de femmes que les Allemands surnomment « Trümmerfrauen » (« Femmes des ruines »), qui dès les premiers jours qui suivirent la capitulation de l'Allemagne nazie, le 8 mai 1945, commencèrent à déblayer les gravats sous lesquels croulaient les grandes villes allemandes.

D'abord affectée à la collecte des munitions qui jonchaient les allées du Tiergarten, la jeune fille est ensuite envoyée sur la Potsdamer Platz à partir du mois de juin 1945 pour déblayer la cour d'un immeuble effondré. Voici un extrait de son cahier personnel.

« On était deux. On portait ensemble les pierres les plus lourdes et on utilisait des pots de confiture pour rassembler les gravats », se souvient-elle. Contrairement aux nombreuses Trümmerfrauen qui achevaient leurs journées les mains en sang après avoir charrié durant huit heures des pierres et des sceaux remplis de débris, elle avait la chance d'avoir des gants. « Il n'y avait pas de tenue de travail, je portais un vieux pantalon de mon père que j'avais fixé à la taille avec un cordon et de vieilles chaussures. »



Bundesarchiv, Bild 103-12560-0002
Foto: Junge, Peter Heino 111, Februar 1952

Le travail était éreintant, mais il permettait d'obtenir la convoitée *Lebensmittelkarte I*, le ticket qui donnait droit à une plus grande ration de nourriture.

« La plupart des pierres que les femmes des ruines récupéraient dans les décombres étaient nettoyées à coup de piolet, comme on peut le voir sur les photos de l'époque, et ont été réutilisées pour reconstruire la ville. »

5g Fett 90	5g Fett 90	5g Fett 90	E 90 10 EA	E 90 H LEA Württ.	E 90 G LEA Württ.	Brot D US-Zone E IV 90	Brot C US-Zone E III 90	Brot B US-Zone E II 90			
5g Fett 90	5g Fett 90	5g Fett 90	<p>U.S. Besatzungszone DEUTSCHLAND EA</p> <p>Lebensmittelkarte für Erwachsene über 18 Jahre</p> <p>E 90</p> <p>Gültig vom 24. 6. bis 21. 7. 1946</p> <p>Name _____</p> <p>Wohnort _____</p> <p>Straße Nr. _____</p> <p>Anstelle von 50g Brot können 075 g Mehl bezogen werden Bei Verlust der Karte kein Ersatz</p>			1000 g BROT US-Zone E IV 90	500 g BROT US-Zone E III 90	1000 g BROT US-Zone E II 90			
5g Fett 90	5g Fett 90	5g Fett 90				50% Brot 90	50% Brot 90	50% Brot 90	100 g FLEISCH US-Zone E IV B 90	100 g FLEISCH US-Zone E III B 90	100 g FLEISCH US-Zone E II B 90
5g Fett 90	5g Fett 90	5g Fett 90				50% Brot 90	50% Brot 90	50% Brot 90	50 g Fleisch US-Zone E IVC 90	50 g Fleisch US-Zone E IIC 90	50 g Fleisch US-Zone E IIC 90
5g Fett 90	5g Fett 90	5g Fett 90				50% Brot 90	50% Brot 90	50% Brot 90	62,5 g FETT US-Zone E IV 90	62,5 g FETT US-Zone E III 90	62,5 g FETT US-Zone E II 90
5g Fett 90	5g Fett 90	5g Fett 90				50% Brot 90	50% Brot 90	50% Brot 90	Fett US-Zone E 90	Fett US-Zone E 90	Fett US-Zone E 90
Nährmittel H 10 90	Nährmittel H 11 90	Nährmittel H 12 90				E 90 9 EA	E 90 F LEA Württ.	E 90 C LEA Württ.	IV Nährmittel US-Zone E 90	III Nährmittel US-Zone E 90	II Nährmittel US-Zone E 90
5g Fett 90	5g Fett 90	5g Fett 90				E 90 8 EA	E 90 E LEA Württ.	E 90 B LEA Württ.	62,5 g Käse US-Zone E 3 90	125 g Käse US-Zone E 2 90	
5g Fett 90	5g Fett 90	5g Fett 90				E 90 7 EA	E 90 D LEA Württ.	E 90 A LEA Württ.	100 g Quark US-Zone E 90	Kaffee-Ersatz US-Zone E 90	Bestell- für entrahmt 1 Liter EM US-Z-
Übertragbar!											



Trümmerfrauen

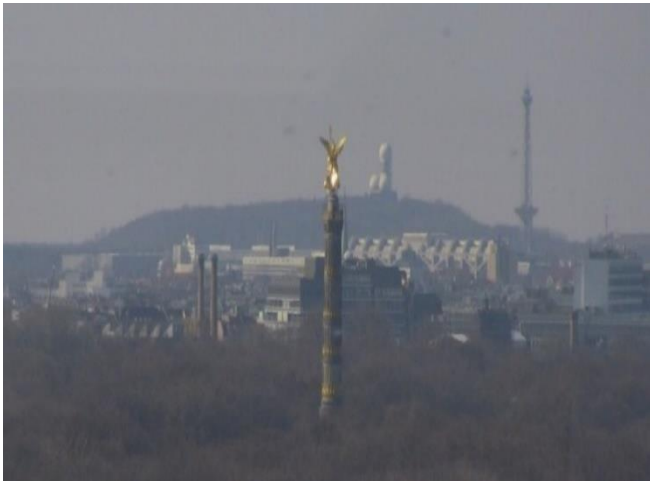
Carte de rationnement pour personne de plus de 18 ans, valable du 24 juin au 21 juillet 1945.

Après avoir passé sept mois à nettoyer les décombres des immeubles bombardés, la jeune femme a repris ses études pour devenir institutrice, vocation contrariée sous le régime nazi du fait de sa non-adhésion à l'organisation de jeunesse du NSDAP. Les travaux de déblayage des villes allemandes se sont poursuivis durant des années. Dans certaines villes, comme à Cologne et à Würzburg, près des trois quarts des logements étaient en ruines. « La reconstruction a duré très longtemps. Dans les années cinquante, les décombres faisaient encore partie du quotidien à Berlin. Dans les années 1960, ils ont laissé place aux terrains vagues ».

Au fil des ans, les *Trümmerfrauen* ont été rejointes par les hommes. Leur tâche s'est professionnalisée et mécanisée. Selon les chiffres avancés, alors qu'on comptait 23 000 femmes contre seulement 7 000 hommes affectés au déblaiement des rues de Berlin en 1945, cette tâche n'était plus, deux ans plus tard, qu'effectuée par 5 000 travailleurs, dont la moitié seulement étaient des femmes. « On s'est vite rendu compte que cette façon de travailler n'était pas productive et qu'il fallait utiliser des machines et réduire la main-d'œuvre face à des ouvriers spécialisés. »

Des recherches montrent que les femmes des ruines sont avant tout un phénomène qui concerne Berlin et les grandes villes de la zone soviétique, telles Dresde et Leipzig. Bien qu'elles aient été minoritaires dans l'ouest de l'Allemagne et que la plupart d'entre elles aient participé à la reconstruction de l'Allemagne non pas par héroïsme ou don de soi mais pour survivre, elles sont devenues un des mythes fondateurs des deux Allemagne, symbolisant les prémices du miracle

économique à l'Ouest et l'émancipation des femmes. A Berlin, recouvert à la fin de la Seconde guerre mondiale par 75 millions de mètres cubes de décombres dont on ne savait que faire, les *Trümmerfrauen* ont laissé leur empreinte sur la ville en lui inventant une nouvelle géographie. Au moins quatorze collines artificielles formées par les gravats ont été dénombrées dans la ville, comme le célèbre *Teufelsberg* (la colline du Diable) avec, à elle seule, 26 millions de mètres cubes de gravats et sur laquelle est perchée une ancienne station d'écoute des forces américaines de Berlin. Ou encore celle du *Friedrichshain* qui recouvre une tour en béton de défense aérienne.



Le *Teufelsberg*, dans le fond et les radômes des installations américaines, au premier-plan la colonne de la Victoire dans le Tiergarten.



Bundesarchiv, Bild 183-A11203-316
Foto: Donath, Herbert | August 1949

L'énorme abri, disloqué par les explosifs sera recouvert en plusieurs mois. On distingue la locomotive et les wagonnets qui apportent les gravats.



De nos jours seuls quelques murs de la partie supérieure sont toujours visibles.

Auteur : Prosper Vandenbrouck

Sources bibliographiques :

<https://www.lesinrocks.com/2015/07/18/livres/livres/les-trummerfrauen-ces-femmes-qui-ont-releve-lallemagne-de-ses-ruines/>

https://fr.wikipedia.org/wiki/Femmes_des_ruines

Sources iconographiques :

www.amusingplanet.com

<https://cchamorand.pagesperso-orange.fr>

https://www.taringa.net/+info/trummerfrauen-las-mujeres-de-los-escombros_12pgiv

<https://u.osu.edu/eng4400bennethartshornwetzelt/eufelsberg/>



Ci-dessus, à Berlin, une sculpture en l'honneur des *Trümmerfrauen*

11 : Octobre 1961, le monde au bord du gouffre.

L'inéluctable construction du mur :

Pour les autorités est-allemandes, le problème principal réside dans l'un des corollaires du statut quadripartite : la libre circulation entre les secteurs à Berlin. En dehors des plus de 50 000 Est-Allemands qui font quotidiennement la navette vers Berlin-Ouest pour des raisons professionnelles, ces facilités de passage étaient une chance pour les candidats à un départ définitif de la RDA : Berlin trou de souris pour la fuite vers l'Ouest, sur plus de 178 km de frontière commune. Ces départs en masse de la RDA commencent à provoquer de vives tensions et nervosité dès le début de l'année 1961.

Du mois de septembre 1949 au 13 août 1961, on estime que 2 691 270 ressortissants de la RDA ont fui leur pays. Ce sont essentiellement les forces vives et dans une certaine mesure aussi les intellectuels qui font le choix de tout abandonner pour partir à l'Ouest, via Berlin qui du fait de son statut reste le seul passage entre les deux Allemagne.

Entre le 1^{er} août et le 13 août, date de la fermeture unilatérale de la limite des secteurs entre l'Est et l'Ouest, ce sont près de 47 000 personnes par jour qui passent à l'Ouest.

Cette personne à gauche vient de passer à l'Ouest illégalement. La limite des secteurs est symbolisée au sol par un large trait de peinture blanche. *Vopos* et *Polizei* se font face avec détermination mais aucun ne va franchir la frontière.

Face à cet exode massif, Walter Ulbricht réclame depuis plusieurs mois l'autorisation du Kremlin de fermer la frontière entre les secteurs à Berlin. Afin de lever les réticences de Moscou où l'on était peu enclin à un accrochage avec les autres Alliés, Ulbricht provoque une nouvelle hausse des départs en juillet et août en évoquant habilement la question de la construction d'un mur à Berlin lors d'une conférence de presse devenue célèbre, le 15 juin 1961.

Il obtint finalement le feu vert soviétique à condition que le mur n'empiète pas sur les secteurs occidentaux et que l'on soit prêt à reculer en cas de réaction des autres Alliés. La construction du Mur à Berlin qui débute le dimanche 13 août à 1 h du matin est une mesure de verrouillage accompagnée de l'affirmation que seule la *Volkspolizei*, est compétente pour contrôler, au *Checkpoint Charlie* l'entrée des occidentaux à Berlin-Est, y compris les fonctionnaires et officiels ayant le statut de forces d'occupation en violation des accords quadripartites sur Berlin.



Dans un premier temps il n'y a aucune réaction, ou presque. On voit sur la photo un groupe de

militaires russes et américains juste sur la ligne de démarcation.



Les barbelés sont vite mis en place en attendant les premières plaques de béton. Les Berlinois à l'Ouest, semblent ne pas prendre au sérieux les choses...

Pensant que les États-Unis ne s'intéressent qu'à Berlin-Ouest, les Soviétiques laissent faire. 69 des 81 passages entre l'Est et l'Ouest, sont fermés. A la fin de l'année, cinq autres seront bloqués. Il ne restera alors que 12 passages. Mais cette entorse au statut quadripartite reste inadmissible pour les Alliés occidentaux. Un peu long à réagir, les Américains vont saisir l'occasion en octobre. Ce jour-là des *Vopos* veulent contrôler un véhicule de la mission américaine à Berlin, ce qui est contraire aux accords. Une patrouille américaine de plusieurs véhicules part immédiatement dégager le diplomate.



Retour du véhicule bloqué par les *Vopos* avec les jeeps de la patrouille juste derrière.

C'est ainsi qu'eut lieu un accrochage à *Checkpoint Charlie* fin octobre 1961, les Américains bluffent en avançant des chars le 25 octobre, puis à nouveau le 27 octobre, à la limite des secteurs sur la

Friedrichstraße. Le 28 octobre montre au monde entier un face à face de chars américains et soviétiques, qui finissent par reculer d'un commun accord.

Mais les Américains avaient gagné : la présence des chars soviétiques (et non est-allemands) donnait la preuve que pour Moscou aussi on demeurait bien dans le statut de Potsdam. Il n'y eut plus d'autre incident au point de contrôle. Pour autant il y avait un risque réel de confrontation. Si l'on en croit un canonier d'un des chars américains de la première ligne, la munition était engagée dans la culasse, mais la sécurité enclenchée.

Checkpoint Charlie est réservé au passage des étrangers, du personnel diplomatique et aux échanges de prisonniers. Il est aussi le point de passage obligé pour les véhicules occidentaux, les piétons pouvant transiter par la gare de *Friedrichstraße*. Ce *checkpoint* est à la limite des quartiers de *Mitte* (secteur soviétique) et de *Kreuzberg* (secteur américain), c'est-à-dire au croisement avec la *Zimmerstraße*, dont le mur suit le tracé dans cette zone.

Ce point de passage sera connu dans le monde entier. Simple baraquement posé au milieu de la rue, il restera en place jusqu'à la réunification et le départ des troupes Alliées de Berlin, puis retiré.



Chars américains au premier plan et soviétiques au second.



Contrôle d'un convoi soviétique qui se rend à l'Ouest. Certains sont contrariés, pas d'autres.



Face à face direct devant le petit baraquement renforcé par d'illusoires sacs de sables.



C'est aussi l'heure du repas, même si c'est peut-être le dernier...



D'autres blindés sont stationnés à proximité de Checkpoint Charlie.



A défaut d'une poignée de main lors de l'ouverture du Mur, d'autres manifestants exprimaient plus directement leur opposition, sans franchir la ligne blanche au sol, symbole du partage. On pourrait croire qu'il s'agit de la même personne.



Auteur : Patrick Fleuridas

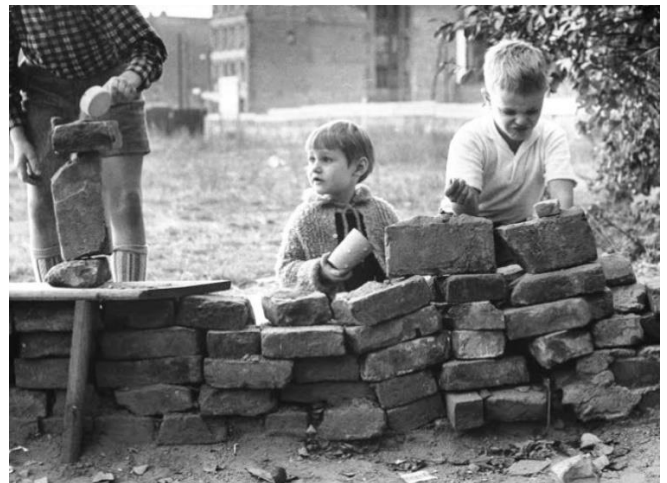
Sources :

reddit.com, Vintag.es, Der Spiegel.de, Pinterest.com, B.A., architekturfotoblog.de, LIFE, Corbis.

12 : Les enfants et le Mur

Un terrain de jeux sous haute surveillance :

Alors que la séparation entre le secteur soviétique et les trois autres se renforce chaque jour davantage, les enfants berlinois semblent indifférents, voire inconscients, de côtoyer ces zones où d'un côté on tire sans états d'âme sur les fuyards. On mime derrière quelques pierres symbolisant le mur des scènes guerrières, dans la joie de s'amuser, tout simplement.



Des enfants imitent le mur et ses conflits. Les bons d'un côté les méchants de l'autre...



Ils sont indifférents aux Vopos qui surveillent.

enfants du monde, à quelques mètres d'une zone mortelle.



Vopos plutôt décontractés à un angle du Mur. Le mirador n'est peut-être pas achevé ?



Le tour de surveillance est sans doute terminé... Les enfants reprennent leur territoire de jeu ! La structure du mur, identique, me fait penser que nous sommes dans la Zimmerstrasse, La séparation arrive à quelques mètres des façades de la rue côté Ouest.

Le ballon a franchi le mur, mais le Vopo va tranquillement le renvoyer à l'Ouest.

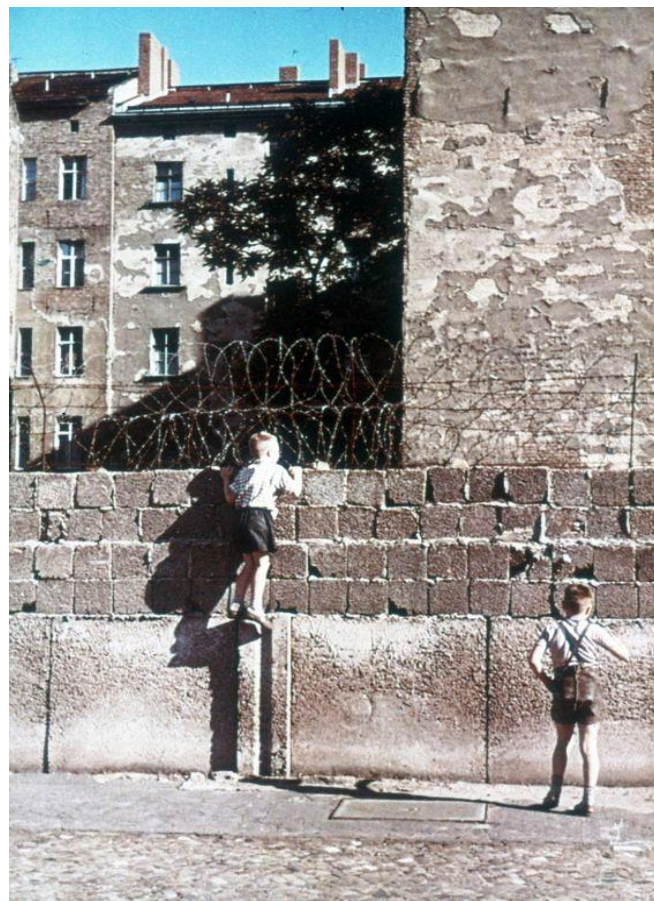
Qu'importe, les enfants jouent au ballon, à la poupée, à tous ces jeux que pratiquent tous les

Les photos montrent aussi la progression dans l'édification du mur toujours présent en arrière-plan. Petit à petit, celui-ci devient un rideau infranchissable. Qu'importe, les enfants jouent au ballon, à la poupée, à tous ces jeux que pratiquent tous les enfants du monde, à quelques mètres d'une zone mortelle.

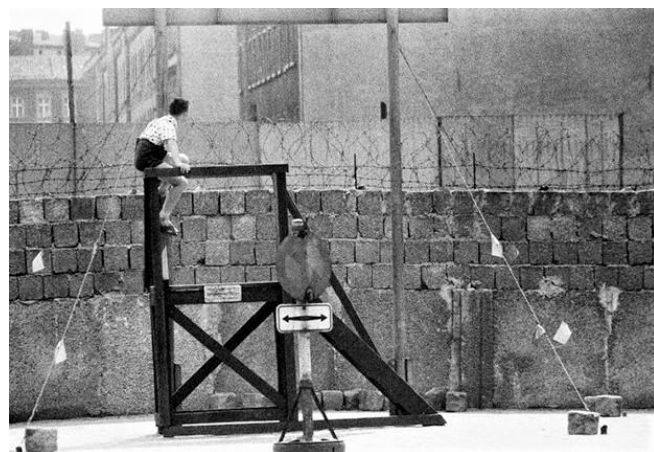


Voir de l'autre côté :

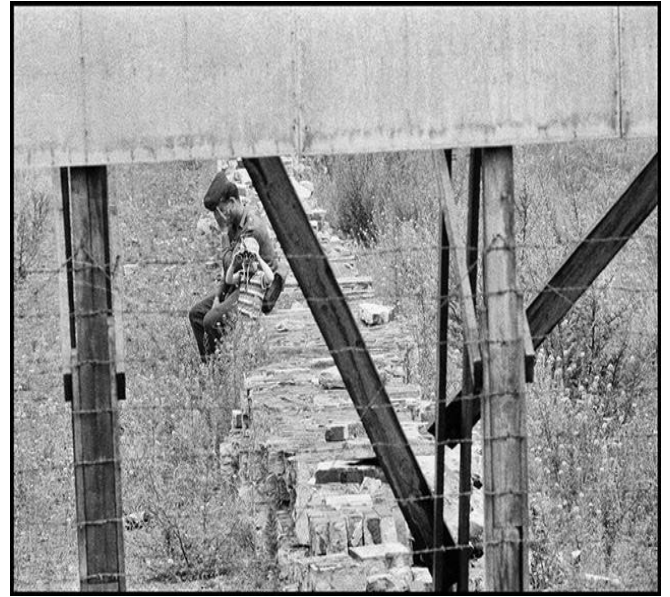
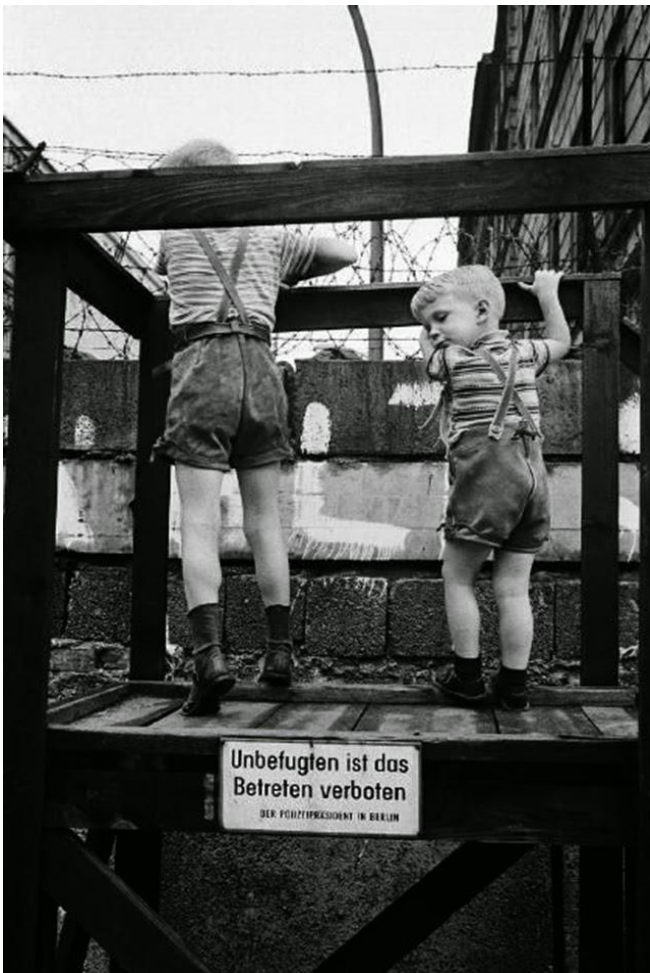
La curiosité est, dit-on, un vilain défaut. Mais là, voir ce qu'il y a de « l'autre côté » quelle aventure ! Alors on grimpe, on escalade on trouve une petite faille dans le Mur, pour voir, espionner. En fait on inverse les rôles avec les *Vopos* qui passent la journée à regarder à l'Ouest, aux jumelles, à photographier, même s'il n'y a pas de pellicule dans l'appareil photo. Lors d'un séjour à Berlin au début des années 80, un *Vopo* n'arrêtait de cliquer. Je pouvais l'observer avec le zoom de 300 mm de mon appareil qui me le rendait très proche. Surprise, il ne réarmait pas après chaque « prise » et n'avait pas de moteur d'entraînement pour autant. Du pipo, mais qui inquiétait parfois les visiteurs sur les estrades à l'Ouest : « il m'a pris en photo ! ».



Mais qui y-a-t-il derrière le mur ? Un autre Monde ?

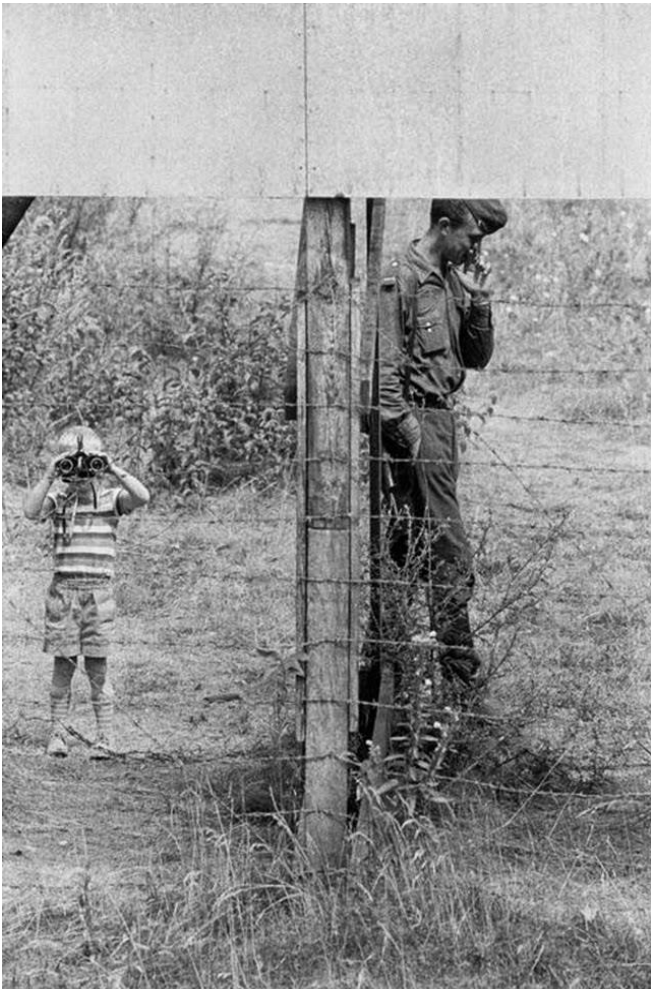


Cette incroyable série de photos, prise depuis l'Ouest, d'un Vopo qui semble déprimé puis joue avec le gamin, allant même lui prêter les jumelles. Une seule légende : 1963.



On joue malgré tout.

Evasion réussie pour ce jeune ressortissant de l'Est. Il est repéré par deux membres de la Police Ouest-allemande en patrouille le long du mur (dans le cercle rouge). Les deux policiers s'assurent qu'il n'y a pas de *Vopos* à proximité.



Les photos ne sont peut-être pas prises à Berlin même, mais dans les quartiers périphériques, la « campagne berlinoise ». Le mur est encore constitué essentiellement de clôtures de barbelés. Quelques plaques de béton sur la seconde photo.



L'espace est franchi jusqu'au mur, les deux policiers le récupèrent. Bienvenue à l'Ouest !!!

La vie reprend pour les enfants, au milieu des ruines.

Auteur : Patrick Fleuridas

Sources :

reddit.com,
Vintag.es,
Der Spiegel.de,
Pinterest.com,
B.A.,
architekturfotoblog.de,
LIFE,
Corbis.
NARA,



13 : Germania, la nouvelle capitale du monde

Germania, le rêve d'Hitler pour Berlin :

Le projet de restructuration de la ville de Berlin entre 1937 et 1943 appelé Germania fut dans le programme politique d'Hitler un point de focalisation constant de son intérêt. Il est connu que, pour le dictateur, Berlin représentait une obsession qui simultanément générait en lui une attraction et une répulsion. Cette ville intense et diversifiée était un danger qui devait être combattu mais représentait une enclave pour la prise de pouvoir. Dans ce projet, dirigé et planifié par son architecte Albert Speer, il était nécessaire d'employer tous les moyens pour son uniformisation en accord avec les plans d'urbanisme. Ce qui est insupportable pour une dictature, c'est la manière différente de voir, de ressentir ou de juger les choses. Germania signifiait tout cela. Elle impliquait de ranimer les idéaux des villes de l'Antiquité classique

avec perfection et uniformisation afin de pouvoir se comparer à d'autres capitales « impériales » comme Paris, Vienne ou Rome. Pour réaliser ce projet urbanistique, il était nécessaire de détruire afin de reconstruire. La guerre était pensée comme une partie de la planification de Germania. Ceci n'est pas un fait isolé de la pensée de la modernité. Hitler en a rêvé, et même il la voyait déjà, rayonnant à sa gloire dans le monde entier : Germania, la capitale du Reich que le dictateur avait prévu de faire édifier, entre 1938 et 1950, en lieu et place du centre historique de Berlin, ville qu'il détestait. Germania ne vit jamais le jour. Les bombardements Alliés de 1943-1944 sur la capitale allemande stoppèrent net les travaux.

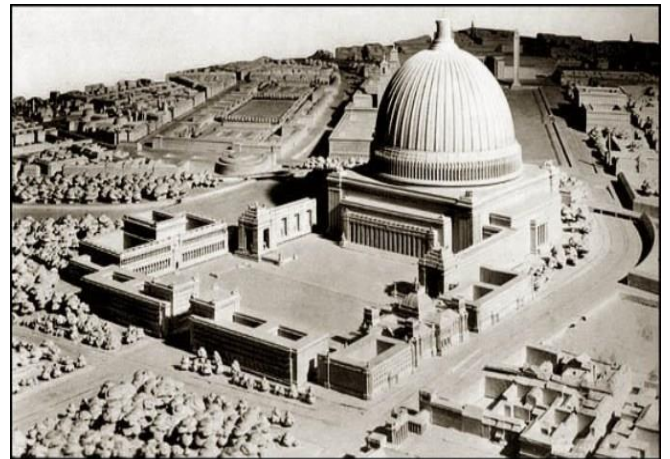
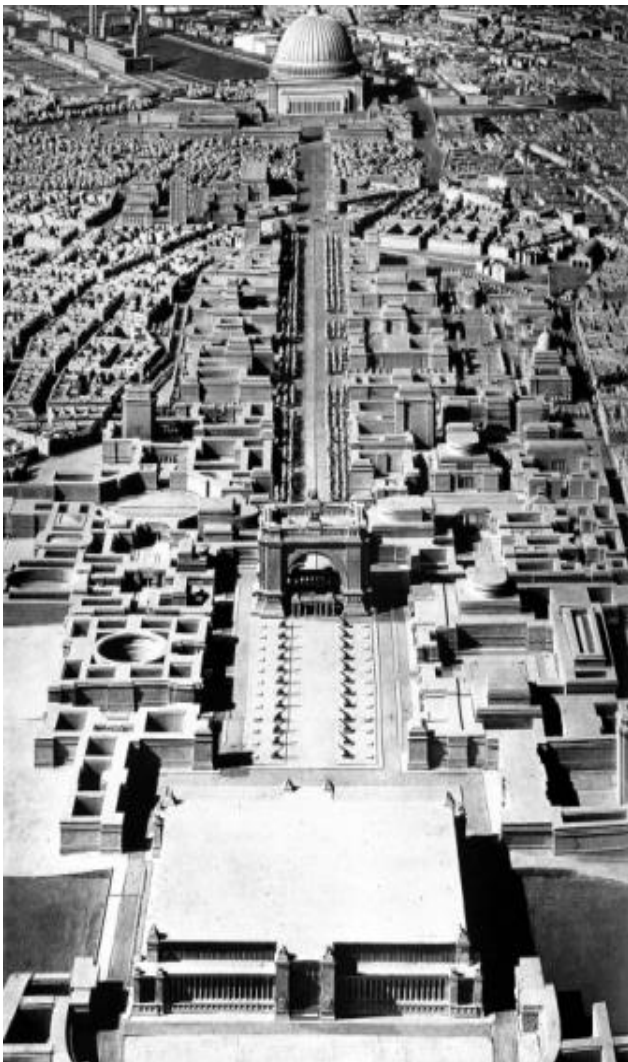
La conception :

Deux axes, nord-sud (13 km) et est-ouest (8 km), devaient constituer l'ossature de Germania. De part et d'autre, étaient prévus une colonie de ministères, des bâtiments officiels, un arc de triomphe, des voies triomphales, le palais du *Führer*. Au centre devait trôner le "grand pavillon du peuple", une gigantesque halle destinée à accueillir les discours du dictateur. Doté d'une coupole de cuivre et d'une hauteur totale de 280 mètres, l'édifice aurait écrasé de son volume le Reichstag à ses pieds. Tout autour de ce noyau gouvernemental, des autoroutes devaient donner à Germania une touche moderne. Car le style de l'architecture était résolument néoclassique, Hitler ne souffrant la comparaison, pour son joujou, qu'avec Rome ou Athènes. Même les matériaux des bâtiments, calcaire et grès, furent choisis à dessein - afin qu'avec le temps, une patine "antique" les recouvre.

1933-1942, Ullstein GmbH, Francfort-sur-le-Main/Berlin.



Esquisse d'un Arc de triomphe pour Berlin, dessin à l'encre d'Adolf Hitler, 1925 (taille originale). Source : Léon Krier, Albert Speer : Architecture 1932-1942 New York, The Monacelli Press, 1985.



Maquette de la grande halle. Devant la halle, la place qui devait porter le nom de Adolf-Hitler-Platz.



Axe nord-sud de Germania, modèle original.
Source : Karl Arndt, Georg Friedrich Koch, Lars Olof Larsson, Albert Speer : Architektur, Arbeiten

Reconstitution 3D du grand Dôme, 320 mètres de haut pouvant accueillir 180 000 personnes. Au premier plan, le Reichstag semble n'être qu'une maquette. Document: app.artstation.com

Pour le projet Germania, des milliers de juifs berlinois sont expropriés afin d'attribuer leurs appartements aux habitants délogés par les travaux de destruction préalables. Des milliers de travailleurs forcés arrivent à Berlin depuis les camps de concentration pour faire surgir de terre la nouvelle capitale. A ce titre, Albert Speer n'est sûrement pas "le bon nazi" qu'on a voulu en faire. Ayant évité la condamnation à mort au procès de Nuremberg, auteur, en 1969, de Mémoires devenu best-seller, Speer est en partie réhabilité par la mémoire collective allemande. Les ambitions architecturales du duo Hitler-Speer se sont-elles, faute de temps, limitées à Berlin ? Quatre autres villes du Reich, Nuremberg, Hambourg, Vienne et Linz, doivent subir un sort identique.

Germania c'est la vision d'Adolf Hitler pour un Berlin capitale du futur grand empire allemand. Le développement de Germania planifié par Hitler personnellement avec son architecte personnel, Albert Speer, doit être plus grande et plus flamboyante que n'importe quelle autre ville de l'histoire. Elle est pensée dans les moindres détails. Infrastructures routières et ferroviaires, destination des bâtiments, de larges avenues pour les défilés et des esplanades pour les rassemblements grandioses. L'idée est de construire un arc de triomphe de 117 mètres de haut sous lequel les armées allemandes conquérantes pourraient parader. La planification est si avancée que le granit a même été commandé en Suède et qu'un bloc sur fondation a été coulé en 1941 pour voir si le sol pouvait supporter la charge des bâtiments. Les travailleurs forcés français ont construit un cylindre de béton de 12 360 tonnes, 14 mètres de haut et 21 mètres de diamètre avec des fondations allant à 18 mètres de profondeur. Il est toujours en place de nos jours. (voir photo ci-dessous)



Le stade olympique de Berlin en 1936, un des éléments de la future capitale et seul construction encore en place et utilisée de nos jours.



Autre vue du projet par architektur.fotoblog.de.



Hitler et Speer devant des plans de bâtiments pour Germania.

Auteur : Prosper Vandenbrouck

Sources bibliographiques :

https://www.lemonde.fr/culture/article/2008/04/09/exposition-germania-le-reve-d-hitler-pour-berlin_1032676_3246.html

<https://journals.openedition.org/marges/988>

<https://www.battlefieldsw2.com/germania-capitale-mondiale.html>

Sources Iconographiques :

<https://journals.openedition.org/marges/988>

<http://j.poitou.free.fr/bln/p-doc/germania.html>

<https://mondoculture.blog4ever.com/8-germania-le-projet-fou-d-hitler>

[newyorker.com](http://www.newyorker.com)

14: Quand les américains creusaient à l'Est : Opération Gold

Le projet :

« Gold », également appelée « Stopwatch » par les Britanniques est une opération américano-britannique du début des années 1950. Financée par les États-Unis, elle consiste à creuser un tunnel secret d'un demi kilomètre sous le secteur soviétique, de manière à se raccorder sur les câbles téléphoniques utilisés par les armées soviétiques, est-allemandes, et par le personnel civil du gouvernement. L'idée a été transmise aux États-Unis par les Britanniques qui ont précédemment créé leur propre tunnel, codée « Silver » à Vienne en Autriche, pays alors occupé par les vainqueurs de 1945 tout comme l'Allemagne.

La trahison :

Les autorités soviétiques sont informées dès le début par leur taupe George Blake. Ce dernier travaille dans un service technique du MI6. Mais pour ne pas « griller » cet agent, le KGB laisse les Américains écouter pendant près d'un an des communications soviétiques authentiques, permettant à la CIA d'obtenir des informations précieuses.

George Blake, George Behar de son vrai nom, est né à Rotterdam le 11 novembre 1922. Pendant l'occupation de son pays, il devient un antinazi ardent et entre dans la résistance. Il doit cependant fuir et rejoint la Grande-Bretagne où il intègre la direction des affaires spéciales. C'est à ce moment qu'il change de nom. Après la guerre il rejoint l'ambassade à Séoul et est fait prisonnier lors de la chute de la ville le 24 juin 1950. Déjà influencé dans sa jeunesse par les thèses communistes, son emprisonnement de trois ans achève de le convaincre du bien-fondé de cette doctrine. Libéré et en bonne santé, ce qui fut loin d'être une généralité, il réintègre le MI-6 sans l'ombre d'un soupçon. Ce dernier l'envoie à Berlin. En 1959, un autre agent double le dénonce. Il est condamné à 42 ans de prison, mais s'évade et rejoint Moscou où il est accueilli en héros.

Les détails du projet sont encore classifiés, en particulier par les Britanniques, donc peu d'informations sont disponibles. Ceci est dû aussi au fait aussi que Allen Dulles, alors directeur des services centraux de renseignement (DCI), a ordonné que « le moins possible » soit « réduit à l'écriture » lorsque le projet a été autorisé.



George Blake, agent du KGB qui révèle le projet.

Le repérage :

Après que l'Armée rouge eut suivi le département diplomatique soviétique et transféré ses communications les plus sécurisées de la radio au téléphone fixe, les Alliés occidentaux ont perdu une source importante d'informations en cette période de guerre froide. Au début de 1951, la CIA entreprend un processus d'évaluation en vue de remplacer le renseignement des communications radio soviétiques perdu. Ils révèlent leurs plans aux Britanniques. Ces derniers, après avoir lu les rapports qui incluaient l'idée de se connecter aux lignes téléphoniques soviétiques, révèlent l'existence de leur opération à Vienne. Après la réaffectation de l'agent de la CIA Bill Harvey, un ancien responsable du FBI, à Berlin pour explorer les options disponibles, Reinhard Gehlen, le chef du *Bundesnachrichtendienst*, service de renseignement fédéral, alerte la CIA sur l'emplacement d'une importante jonction téléphonique à moins de deux mètres sous terre, où trois câbles sont relativement proches de la limite du secteur américain. Les premières réunions de planification ont lieu au n° 2 Carlton Gardens à Londres, à l'insu du gouvernement ouest-allemand, en raison de la « grande infiltration » de leurs services. L'accord qui en résulte fait que les États-Unis fourniront la majeure partie du financement et prendront le tunnel en charge. Quant aux Britanniques, ils vont utiliser leur expertise acquise lors de l'Opération *Silver* pour brancher les câbles et fournir le matériel de communication électronique requis. Au long de l'année 1953, tous les

aspects du plan font l'objet d'un effort scientifique complet, avec tous les scénarios possibles. Une fois la recherche terminée, le plan final est envoyé au bureau du directeur de la CIA, Allan Dulles, pour approbation finale. Dulles, un ancien de l'OSS pendant la Seconde Guerre mondiale, après avoir lu le dossier, donne son feu vert à la plus grande opération de la CIA en Europe.



Allan Dulles, chef de la CIA.

La construction :

En décembre 1953, l'opération est entièrement placée sous la direction de William King Harvey. Le capitaine Williamson du *Corps of Engineers* de l'armée américaine est lui chargé de la construction du tunnel. Le premier projet consistait à construire un entrepôt servant de déguisement à une station ELINT (renseignement d'origine électromagnétique). Le bâtiment, situé dans le quartier *Neukölln / Rudow* dans le secteur américain de Berlin, dispose d'un sous-sol d'une profondeur inhabituelle de sept mètres. Il va servir de zone de transit pour le tunnel. Le creusement du puits vertical initial du tunnel commence le 2 septembre 1954 et s'achève le 25 février de l'année suivante. La construction secrète d'un tunnel de 450 mètres de long sous la frontière la plus surveillée au monde pour croiser une série de câbles à moins de 47 centimètres sous la chaussée d'une rue marchande constitue un défi technique exceptionnel.



UNCLASSIFIED

L'implantation du tunnel. Document NA



Equipe au travail lors du creusement du tunnel.

En utilisant un bouclier rotatif qui creuse, poussé en avant par des vérins hydrauliques, l'espace dégagé est recouvert de sable au sol et les parois par près de 1 700 plaques de revêtement en fonte. Une voie de chemin de fer en bois sert de guide aux engins de chantier à roues en caoutchouc qui, à la fin de la construction, auront enlevé près de 3 000 tonnes de matériaux, et tout cela dans la plus grande discrétion.

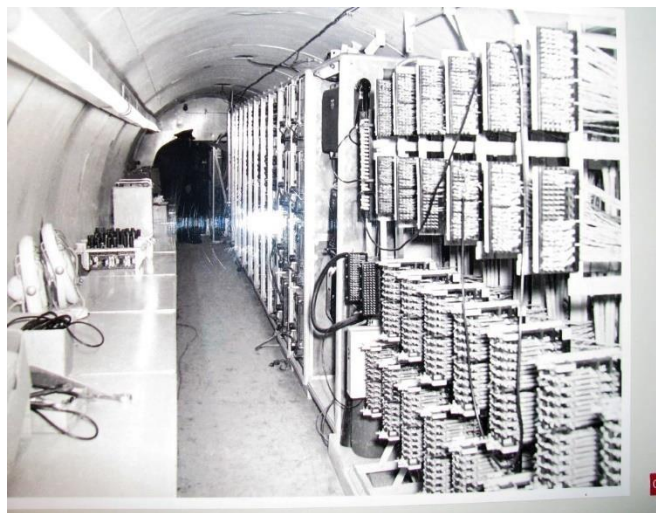
À toutes les étapes de la construction et de l'exploitation, le tunnel entier a été équipé d'explosifs,

conçus pour assurer sa destruction complète en cas de découverte.

Une fois terminé, le tunnel rejoint le *Treptow / Altglienicke*, où le capitaine de l'armée britannique Peter Lunn à la tête du SIS à Berlin, s'engage personnellement à « taper » les trois câbles. Les Britanniques ont également installé la plupart des équipements de manutention électronique dans le tunnel, fabriqués en Grande Bretagne et arborant la marque britannique. Le coût final du tunnel achevé s'élève à plus de 6,5 millions de dollars américains, soit l'équivalent du coût d'acquisition de deux avions espions U-2 .

L'exploitation :

Opérationnel pendant onze mois, du 11 mai 1955 au 22 avril 1956, le tunnel a permis l'enregistrement de 443 000 conversations vocales, soit soixante-sept mille heures de conversations en Russe et en Allemand et 6 264 000 heures de trafic de télex. Les enregistrements audio sont traités à Londres par la *Main Processing Unit* (MPU), un groupe de 317 personnes formé d'émigrés russes et de linguistes allemands dépendant du SIS mais payés en grande partie par la CIA. Les télex sont traités au siège de la CIA. Cependant, le volume gigantesque oblige la CIA à faire appel à la National Security Agency (NSA), jusqu'alors tenue dans l'ignorance de l'opération.



Le tunnel de Berlin était l'une des deux seules sources clandestines d'informations fructueuses de la CIA sur l'armée soviétique pendant la période 1955-1959, l'autre étant la taupe Pyotr Popov.

Pyotr Semyonovich Popov (en russe : Пётр Семёнович Попов), est né en juillet 1923 et décède en 1960. Il était une « taupe » pendant la guerre froide. Officier du GRU, le renseignement militaire soviétique, Popov commença sa relation avec les Américains en donnant des documents confidentiels soviétiques à un diplomate américain. Ensuite Popov devint agent double pour la CIA et donna des informations sur les sous-marins nucléaires soviétiques et sur les missiles guidés. Il fut arrêté le 6 octobre 1959, après avoir collaboré pendant six ans avec la CIA. Jugé par les soviétiques pour trahison il est exécuté en 1960.





Zossen

La construction de ce quartier général a commencé en 1937 près des villes de Zossen et Wünsdorf, au sud de Berlin. Le quartier général était à la fois le Commandement Suprême des forces armées appelé Maybach I et le Haut Commandement de l'armée (*Wehrmacht*) Maybach II. Une section spéciale, appelée *Zeppelin*, avait pour fonction d'assurer la communication avec le monde extérieur. Le quartier général se composait de bunkers, camouflés sous forme de grandes maisons résidentielles, avec fausses toitures, fenêtres et portes. Pour le personnel ne travaillant pas directement dans les bunkers de protection, ont été construits 19 abris anti-aériens (*winkel*). Ceux-ci ont la forme d'une ogive très pointue, afin de dévier et faire glisser les bombes loin du bunker. Le quartier général a été achevé en 1940. Il reste pleinement opérationnel jusqu'aux derniers jours d'avril 1945. La zone est conquise par les soviétiques qui, la guerre terminée, procèdent systématiquement à la destruction des nombreux bunkers.

De 1953 à 1994 *Wünsdorf* a été le quartier général des forces soviétiques en Allemagne et environ 40.000 d'entre eux y résidaient en permanence.

L'opération a fourni une source d'information unique de renseignement d'actualité dont la qualité n'avait pu être obtenue depuis 1948. Parmi les renseignements obtenus ainsi, on peut retenir :

Le fait que l'URSS ne comptait pas renoncer à ses prérogatives de puissance occupante bien qu'elle poussât les Allemands de l'Est à affirmer leur souveraineté (contrairement à ce que la CIA avait initialement estimé).

La création de l'armée est-allemande et l'augmentation de la coordination au sein du Pacte de Varsovie.

L'identification de milliers d'officiers militaires et de plusieurs centaines d'officiers de renseignement soviétiques.

L'identification et la localisation d'une centaine de bases de l'armée de l'air soviétique en URSS, Allemagne de l'Est et Pologne.

L'ordre de bataille des forces terrestres soviétiques en URSS jusqu'alors inconnu.

Les Britanniques et les Américains ont écouté et enregistré des messages en provenance et à destination du quartier général de l'armée soviétique à Zossen, près de Berlin ainsi que les conversations entre Moscou et l'ambassade soviétique à Berlin-Est et celles des représentants de l'Allemagne de l'Est avec les des autorités soviétiques.

La découverte par les Soviétiques :

Le tunnel est ensuite « découvert » par un service d'entretien le 21 avril 1956. Les Soviétiques vont qualifier l'opération de « violation des normes du droit international » et « d'acte de gangsters ». Des journalistes du monde entier prennent des photographies du tunnel et des installations.



Bundesarchiv Bild 103-37965-0020
Foto-Junghe Peter Heintz / 24. April 1956

La presse occidentale donne plutôt un avis favorable à cette opération de la CIA, perçue comme ingénieuse et osée. Ce n'est qu'en 1961, lorsque Blake fut arrêté, jugé et condamné, que les occidentaux se rendirent compte que le tunnel avait été compromis depuis longtemps. Des journaux du monde entier publient des photographies de la cloison souterraine du tunnel située directement sous la frontière interallemande. Le mur portait une pancarte en Allemand et en Russe indiquant "L'entrée est interdite par le général commandant ». Au cours de la phase de planification, la CIA et le SIS ont estimé que les Soviétiques dissimuleraient toute découverte du tunnel par leur embarras et leurs éventuelles répercussions. Cependant, la plupart des médias mondiaux a décrit le projet de tunnel comme une brillante ingénierie. La CIA a peut-être gagné plus que les Soviétiques grâce à la "découverte" du tunnel. En partie parce que cet épisode se déroule lors de la visite officielle de Nikita Khrouchtchev au Royaume-Uni. On soupçonne un accord entre les Soviétiques et les Britanniques afin de couper la couverture médiatique de la participation britannique au projet, même si l'équipement présenté sur la plupart des photographies est de construction britannique et clairement étiquetée en tant que tel.

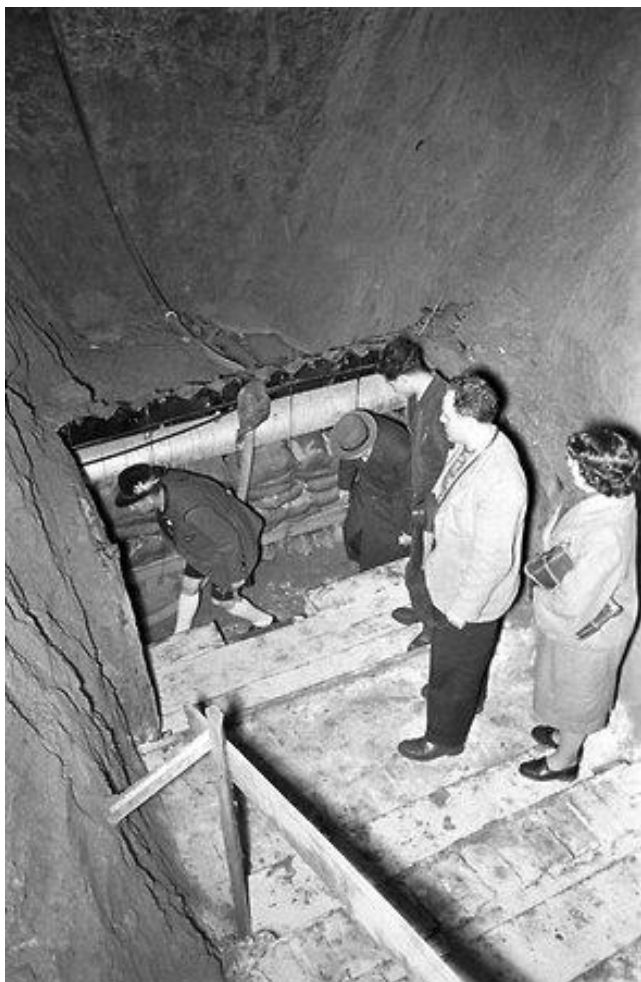


Bundesarchiv, Bild 183-37095-0029
Foto: o. Ang. / 24. April 1956



Bundesarchiv, Bild 183-37095-0030
Foto: Jung, Peter Heinz / 24. April 1956

Malgré tous les gadgets technologiques sophistiqués impliqués dans l'exploitation du tunnel, ce sont des conditions météorologiques inattendues qui provoquent sa « découverte ». Berlin, en avril 1956, d'énormes précipitations inondent le tunnel. Le 21 avril, ce dernier est découvert par une équipe de maintenance soviétique, qui tombe en premier sur l'une des chambres aménagées. Les officiers de la CIA travaillant dans le tunnel font une retraite précipitée. Harvey aurait laissé une note moqueuse aux Russes : "Vous entrez maintenant dans le secteur américain." Après inspection et récupérations de certains matériels, le tunnel est bientôt ouvert pour des visites touristiques. Le 9 juin 1956, le Berliner Zeitung, quotidien Est-allemand signale que 40 006 personnes de la RDA mais aussi de l'étranger auraient visité « le tunnel d'espionnage américain à *Alt-Glienicke* ». Dénomination officielle du gouvernement.



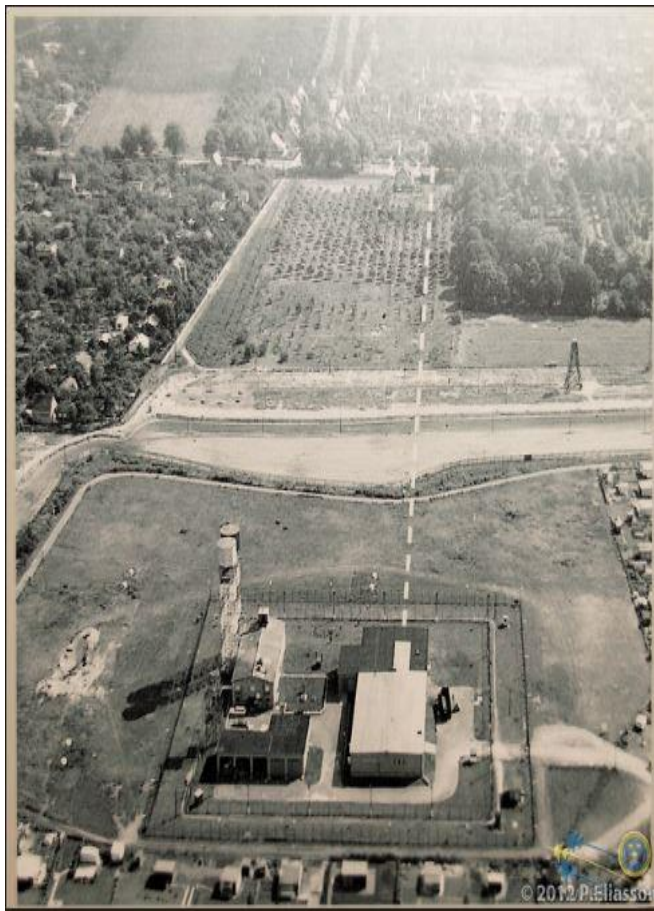
Visites organisées pour les journalistes. L'exploitation médiatique par la DDR et les soviétiques va durer plusieurs mois. Le site est d'ailleurs ouvert au public.

Epilogue :

À l'automne de 1956, la section du tunnel d'environ 300 mètres est supprimée sur le territoire de Berlin-Est. Les restes qui se trouvaient du côté de Berlin-Ouest tombent dans l'oubli. En 1997, le musée des Alliés découvre une partie de tunnel d'environ sept mètres de longueur. Les responsables l'emportent pour le restaurer et l'exposer.



Reconstitution au musée des Alliés.



Rare photo aérienne avec au premier plan le bâtiment de base avec le puits et en pointillé le tracé du tunnel.

Auteur : Patrick Fleuridas

Sources :

www.e-pic.de

www.cold-war-berlin-germany.org

Bundesarchiv_Bild_

www.withberlinlove.com

wikipedia

www.Pinterest.com

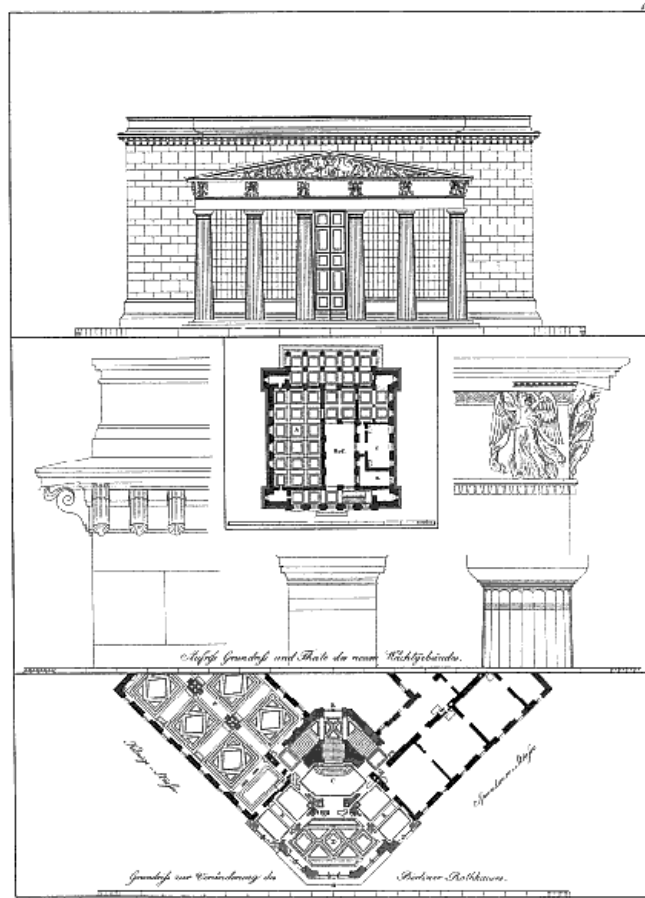
www.Histomil.com

<http://reich.canalblog.com>

15: Neue Wache, la nouvelle garde.

Historique :

On peut presque ne pas voir ce petit bâtiment en passant sur la large avenue. Il est pourtant si symbolique, pour Berlin et l'Allemagne, des différents pouvoirs qui se sont succédés en 175 ans. Ce modeste poste de garde à l'origine, va, au cours des années, changer plusieurs fois de fonction. Endommagé lors de la seconde guerre mondiale, il est tardivement remis en état au milieu des années 50 et change, une fois de plus, de destination. Enfin la réunification de l'Allemagne va modifier, une dernière fois sans doute, son affectation.



La construction :

La *Neue Wache*, nouvelle garde, est édiée dans une ville de Berlin fortement marquée par la présence militaire. A la fin du XVIII^e siècle, un quart de ses habitants sont des soldats. Le bâtiment est édié sur l'avenue *Unter den Linden*, sous les tilleuls d'une allée plantée et aménagée en 1647 qui conduit du château, dans la partie médiévale de Berlin, à l'ancienne réserve de chasse située à l'ouest, aujourd'hui *Tiergarten* et parc central de la ville. Les principaux monuments de la ville classique sont construits en bordure de cette promenade. C'est donc en face du palais du *Kronprinz*

et à côté du musée historique allemand installé dans les bâtiments de l'ancien arsenal de Berlin construit sous le roi de Prusse Frédéric I^{er} entre 1695 et 1706. C'est la première réalisation berlinoise de l'architecte *Schinkel*. Elle est édiée de 1816 à 1818, sous le règne du roi de Prusse *Friedrich-Wilhelm III*. Pour dessiner ce bâtiment à l'allure martiale et robuste, Schinkel s'inspire des plans d'un castrum romain avec sa façade à colonnes doriques en grès. On le considère comme un chef-d'œuvre du classicisme allemand.

Karl Friedrich Schinkel, naît le 13 mars 1781 à Neuruppin et décède le 9 octobre 1841 à Berlin. Peintre et surtout architecte prussien, il a profondément marqué le néoclassicisme en Prusse, puis le style romantique ou néogothique. Arrivé à Berlin alors que la ville est occupée par les troupes de Napoléon, il commence à travailler en tant que peintre. Schinkel devient responsable du cabinet de construction prussien à partir de 1815. Sa fonction consiste à transformer Berlin en une capitale représentative de la Prusse et à mener à bien différents projets à travers tout le territoire prussien. Parmi ses œuvres à Berlin, citons le *Konzerthaus*, salle de concert, sur le *Gendarmenmarkt*, le château de *Tegel*, le *Neues Museum*, nouveau musée (aujourd'hui appelé le "*Altes Museum*", vieux musée) le château de *Glienicke*, ou encore la *Bauakademie*, académie d'architecture. Il construit de nombreux bâtiments à Potsdam, à 70 km au sud-ouest de Berlin, dans un lieu de pouvoir mais aussi de détente malgré une présence militaire importante.

Poste de garde :

Pour cette fonction de poste pour la Garde royale, l'intérieur est aménagé. Il comporte plusieurs pièces nécessaires au séjour des militaires. Lorsque cette utilisation en tant qu'édifice militaire cesse en 1871, les murs intérieurs sont détruits. Le lieu abrite aussi un mémorial aux victimes des guerres de libération, désignation pour les Prussiens des guerres Napoléoniennes. La *Neue Wache* a été inaugurée le 18 Septembre 1818 par le 1^{er} Régiment des Gardes Grenadiers à l'occasion de la visite officielle du Tsar Alexandre I^{er} de Russie.

Lieu d'exposition militaire :

Devenue capitale de l'Empire allemand le corps de garde de Schinkel n'a plus de raison d'être car Berlin s'agrandit rapidement. Il est encore utilisé par les militaires, mais pour assurer une garde d'honneur uniquement, et cela jusqu'en 1918 et la chute de l'Empire. Le bâtiment va alors servir de lieu d'exposition pour des uniformes militaires.

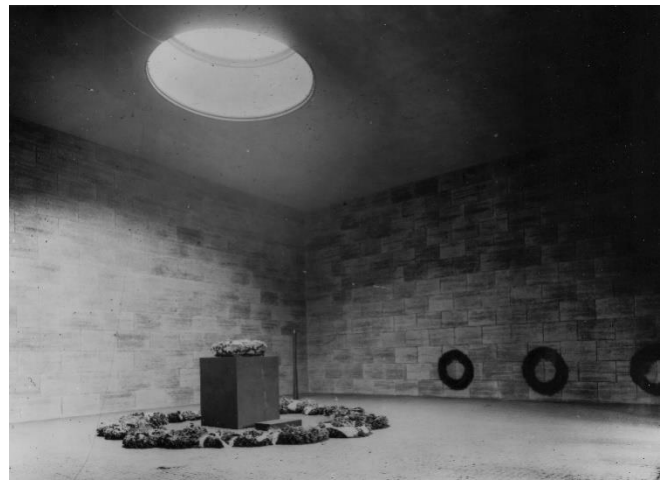


Photographie prise en 1903 ci-dessus et carte postale datée de 1914 en dessous.



Mémorial de la Première Guerre mondiale :

Après la Première Guerre mondiale, l'architecte Heinrich Tessenow est chargé d'aménager le bâtiment. Il s'agit de le transformer en mémorial, en hommage aux victimes de la guerre. Il prend alors le nom de *Ehrenmal der Preußischen Staatsregierung*, c'est-à-dire mémorial du gouvernement de l'État Prussien. L'architecte fait placer au centre de l'unique salle, un bloc de granit noir sur lequel est posée une couronne de chêne dessinée par le sculpteur Ludwig Gies. Un oculus, ouverture circulaire, est aménagé dans la toiture afin d'éclairer ce lieu du recueillement. Il ne sera inauguré qu'en 1931, après le départ des dernières troupes d'occupation françaises le 30 juin 1930.



Mémorial du gouvernement prussien aux victimes de la Première Guerre mondiale. « Ehrenmal der Preußischen Staatsregierung,

Le Troisième Reich 1933 à 1945 :

Le régime organise de nombreuses cérémonies devant le monument. Un moyen pour lui de glorifier les combattants de la Grande Guerre et de maintenir le sentiment de trahison de l'armistice de 1918 et de ses conséquences avec le "*Diktat*" de Versailles. Le bâtiment abrite aussi les cérémonies annuelles du *Heldengedenktag*, journée de commémoration des héros, qui se substitue durant cette période au *Volkstrauertag*, jour fixé au deuxième dimanche précédant l'Avent, qui commémore la mémoire de toutes les victimes des conflits armés et des victimes de l'oppression, suivant la tradition protestante locale. Cette idée a été reprise par les nationaux-socialistes après 1933 - mais considérablement renforcée par la propagande. L'intervention la plus importante dans l'apparition de la garde d'honneur après 1933, a été l'installation d'une croix en chêne sur le mur du fond de la salle du mémorial et la mise en place de deux énormes couronnes en chêne. La croix prouve également la tentative des nazis de servir l'institution de l'église évangélique.



La garde d'honneur réintroduite en 1933. Ici photo prise en 1934.



Relève de la garde en 1940 devant la *Neue Wache*.

Le monument va être sérieusement touché par les bombardements sur la ville de mars 1945 et les derniers combats du mois d'avril. Le bâtiment est laissé à l'abandon jusqu'au milieu des années 50.



Le bâtiment à l'abandon, peut-être vers 1949, porte toujours les stigmates de la guerre.



Document couleur original au lendemain des combats. Le bâtiment est en zone d'occupation soviétique comme l'indique les panneaux sur la gauche.

La République démocratique Allemande :

Le monument est enfin restauré à partir de 1955. En effet, après la guerre, le quartier de *Berlin-Mitte* où se trouve la *Neue Wache* est situé dans le secteur soviétique d'occupation Alliée de Berlin et, depuis 1949, dépend de Berlin-Est, capitale autoproclamée de la République Démocratique Allemande, DDR, *Deutsche Demokratische Republik*. Les travaux durent jusqu'en 1960, et après quelques hésitations sur la destination du bâtiment, le choix se porte finalement sur un « mémorial des victimes du fascisme et du militarisme »

Cependant huit ans plus tard, les autorités décident d'adapter le mémorial à la doctrine socialiste. De nouveaux éléments sont intégrés : une flamme du souvenir, les cendres d'un déporté non identifié, de la terre venue des camps, ainsi que ceux d'un soldat allemand inconnu mort en avril 1945. En 1969, pour le 20^{ème} anniversaire de la DDR, une structure sous la forme de prisme de verre, avec une flamme éternelle, est placée dans le centre du hall. Les armoiries de la DDR sont disposées sur le mur du fond. Deux soldats de la *Nationale Volksarmee*, l'armée du Peuple servent de garde d'honneur permanente.



Sur le mur l'emblème de la DDR a remplacé l'ancien hommage aux victimes.



La cérémonie de la relève de la Garde, organisée chaque mercredi et samedi, devient une attraction touristique majeure. Musique martiale, défilé au pas de l'oie, claquement des bottes sur le sol, rien n'est oublié...

La réunification :

Après la réunification allemande, la *Neue Wache* est de nouveau consacrée en 1993, comme «mémorial central

de la République Fédérale d'Allemagne pour les victimes de guerre et la dictature. » À la demande personnelle du Chancelier Helmut Kohl, le mémorial de la RDA est enlevé tout comme le bloc de granit au centre de la pièce. Il est remplacé par une version agrandie de la sculpture de *Käthe Kollwitz: Mutter mit totem Sohn*, La mère et son fils mort, (*Pietà*, 1937-1938) réalisée par l'artiste après la mort de son fils aîné pendant la Première Guerre mondiale. L'artiste n'est pas choisie au hasard puisqu'elle a perdu son second fils à Stalingrad, et du fait de ses opinions politiques, fut traquée par les nazis, lui interdisant d'exposer et d'assurer ses cours. On lui retire également sa décoration "Pour le Mérite" de la section Arts et Lettres. De nos jours, une salle souterraine contient les restes d'un soldat inconnu, d'un combattant de la résistance et de la terre provenant de champs de batailles et de camps de déportation.



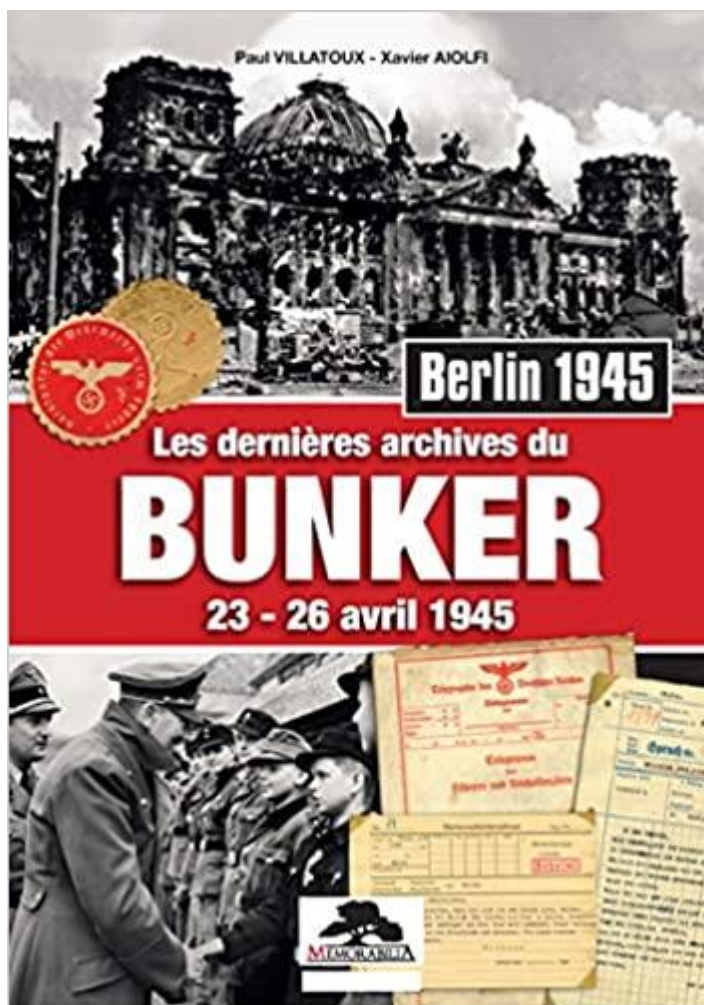
Auteur:

Patrick Fleuridas

sources:

www.berlin.de, wikipedia, [www. protokol-inland.de](http://www.protokol-inland.de), www.ehrenmale-kreis-dueren.de, Bundesarchiv,

16: La bibliothèque du forum.



Les dernières archives du bunker : 23 avril-26 avril 1945.

Auteurs : Paul Villatoux – Xavier Aiolfi

Pages : 128

Editions : Memorabilia (Heimdal Regi'Arm)

Parution : 4 octobre 2018

ISBN/EAN : 978 2 84048 520 9

Prix TTC : 39 Euros

Synopsis.

En novembre 1945, deux officiers français pénètrent en secret dans le Führerbunker. Lampe-torche à la main, ils découvrent les différentes pièces de ce qui fut l'ultime résidence d'Adolf Hitler. Au milieu d'un amoncellement de meubles et d'objets cassés, des centaines de documents jonchent le sol. Les deux officiers ramassent certains documents qu'ils jugent intéressants. Parmi ceux-ci figure une dizaine de télégrammes d'une importance historique primordiale qui nous permettent de comprendre l'état d'esprit du dernier carré des dignitaires du IIIe Reich ainsi que les événements qui se déroulent entre le 23 et le 26 avril 1945. Ce sont des documents que nous vous présentons en exclusivité et qui sont commentés par Paul Villatoux et Xavier Aiolfi spécialistes de la seconde guerre mondiale

La première partie de l'ouvrage est consacrée à la présentation du *Führerbunker*, immense complexe souterrain de 380 mètres carrés dont la construction s'achève fin octobre 1944. Différents clichés illustrent la nouvelle chancellerie ainsi qu'un plan détaillé du bunker qui permet de localiser aisément les salles et les installations qui le composent. La deuxième partie raconte l'incroyable visite clandestine du capitaine Michel Leroy et du commandant Raymond Rose dans le *Führerbunker* le 25 novembre 1945. Dans un bureau ayant appartenu à Martin Bormann, ils récupèrent une dizaine de télégrammes jonchant le sol. Ces télégrammes inédits sont présentés dans l'ouvrage. La pièce la plus intéressante est le télégramme envoyé de l'*Obersalzberg* par Göring à Hitler le 23 avril 1945 à 14h53, dans lequel le "dauphin" du Führer annonce qu'il prend en main la direction du Reich. A la lecture du texte, Hitler entre dans une rage folle et décide de faire exécuter Göring. Autre document inédit, le dernier acte militaire d'Hitler concernant la bataille de Berlin.

En complément à la lecture de ce livre, à noter la sortie du hors-série n°2 d'Action sur la chute du Reich, les derniers

D'autres télégrammes, jaunis par le temps ou léchés par les flammes témoignent des derniers instants du Reich.

Cet ouvrage exceptionnel mérite une place particulière dans une bibliothèque. A noter que les auteurs se réfèrent à notre spécialiste Patrick Fleuridas et notamment à son étude du *Führerbunker* parue dans Histomag 93. Un bien bel hommage à Patrick.

secrets du bunker.

